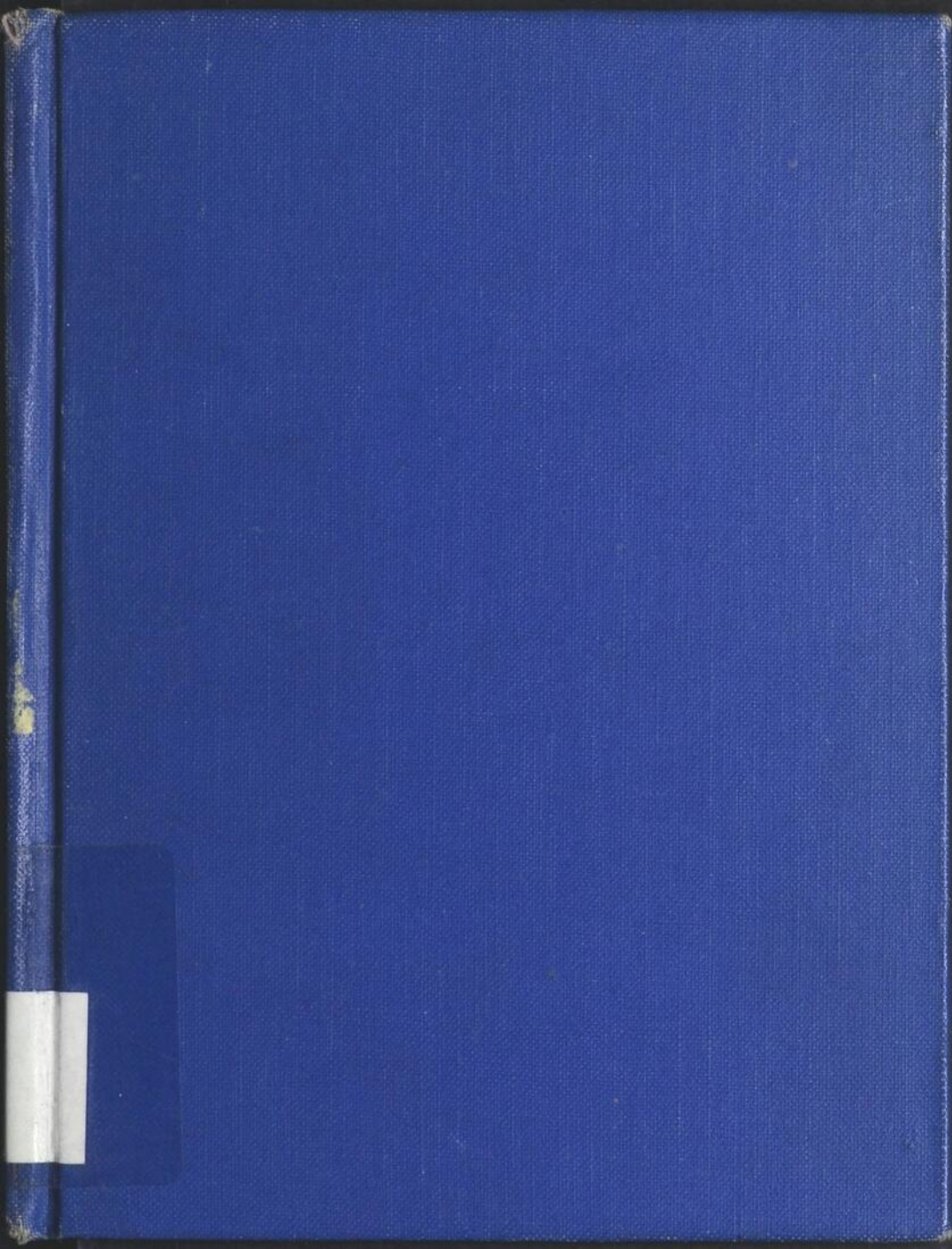




COLLEGE ST-PAUL



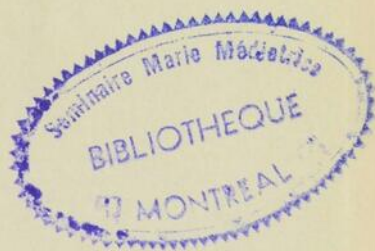
Bibliothèque
nationale

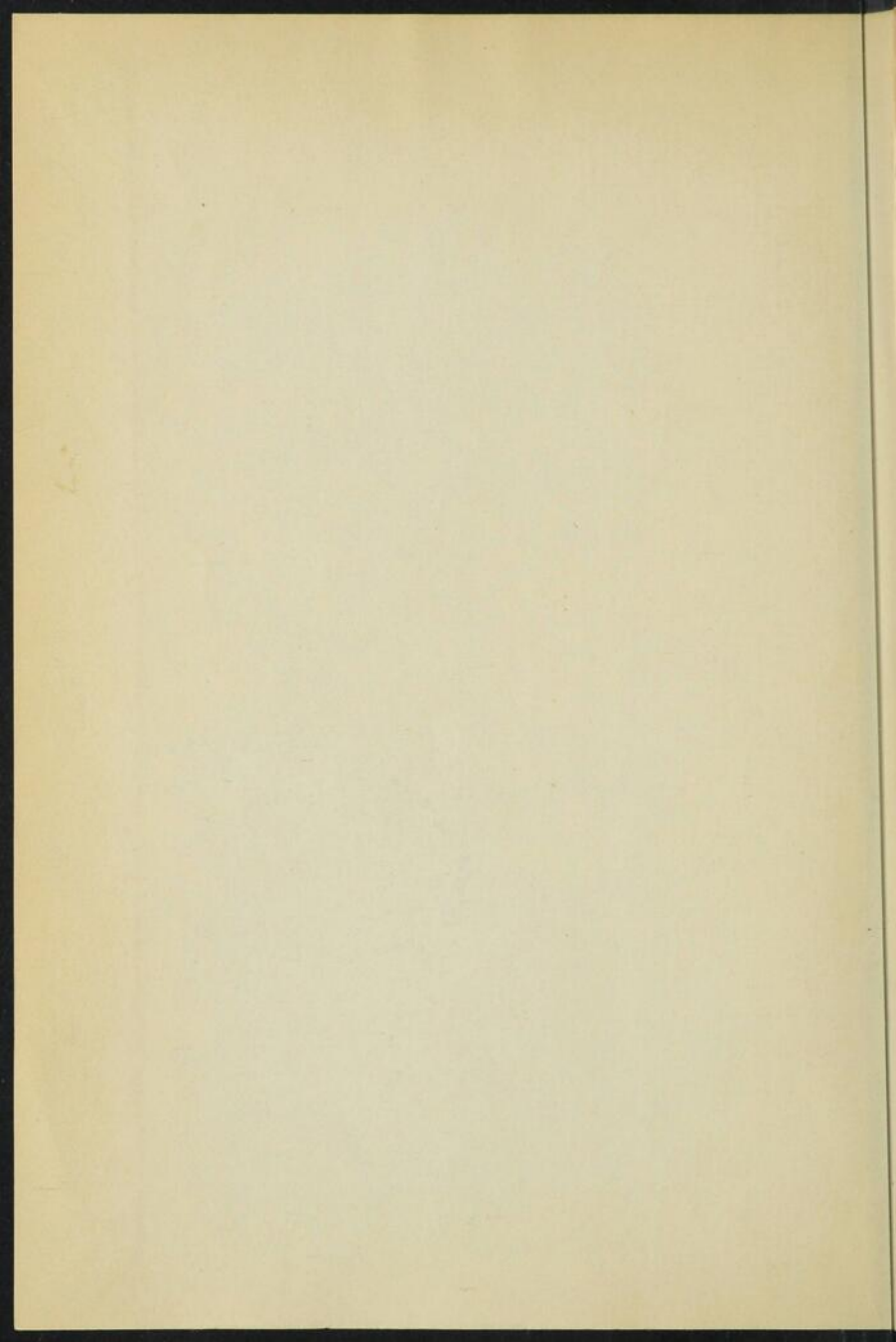
Québec



C 670.7
L 522a

13768





AU PAYS
CANADIEN-FRANÇAIS



DU MÊME AUTEUR

- Grand-Louis l'Innocent.** — *Prix Fémina 1927*
(Rieder). 1 vol.
- Le Poste sur la dune** (Rieder) 1 vol.
- Héliér fils des bois** (Rieder) 1 vol.
- Grand-Louis le Revenant** (Éditions du Tambourin) 1 vol.
- Inventaire** (Rieder) 1 vol.
- Les Voix de misère et d'allégresse** (Crès). . 1 vol.
-

917.140432
L495a
1931

MARIE LE FRANC

AU PAYS
CANADIEN-FRANÇAIS

ILLUSTRÉ DE PLANCHES HORS TEXTE



PARIS

FASQUELLE ÉDITEURS

41, RUE DE GRENNELLE, 41

Tous droits réservés.

Copyright 1931, by FASQUELLE ÉDITEURS.

AUG 22 1962



AU PAYS CANADIEN-FRANÇAIS

CHANT CANADIEN



Je te chanterai quelque jour, grand pays ! Je trouverai une langue digne de toi, une langue qui ait une profondeur, une hauteur, une largeur nouvelles.

Elle naîtra dans le sommeil. Les mots dont j'aurai besoin pour t'exprimer ne viendront pas des livres écrits par les hommes. Ce ne seront pas des mots linéaires, mais des mots en relief, des mots qui sautent aux yeux, qui prennent à la gorge, qui vont frapper le cœur à travers la chair molle.

Je te chanterai en mots de pierre, carrés, écrasés, accroupis sur le sol comme les fondations d'un édifice.

Je te chanterai, non point dans la jeunesse, mais dans la maturité de ma vie. Ce que j'aurais pu dire, autrefois, n'était qu'un balbutiement.

Tu t'étends comme une grande ombre au-dessus de ma pensée. Tu es un feuillage, un frémissement, tu es un ensemble.

Je m'en irai parmi la foule, en exhaltant avec mon haleine mon amour pour toi. Je m'avancerai dans la strophe de mon chant comme entre les quatre colonnes d'un dais.

Moi je laisserai passer une décade entre deux litanies, et de décade en décade, celles-ci se trouveront côte à côte comme des sœurs jumelles qui chantent dans une procession.

Je suis venue à toi à l'heure où s'épuisait la substance de ma jeunesse. Et, tout de suite, tu m'as jetée à terre, cruellement, tu m'as tenue par le cou sans que je sache pourquoi. Et j'ai senti monter ta sève dans mes vaisseaux vides.

Tu n'as laissé de moi qu'une ombre sur la neige. Avant de faire passer ton printemps dans mon corps, tu l'as aminci à ton souffle, tu l'as battu sur ton enclume, tu l'as dépouillé comme un sol d'hiver, tu l'as détruit pour le reformer, tu l'as rendu orphelin pour l'adopter.

Je n'ai gardé de mon pays qu'une courbe et qu'un mouvement auxquels tu ne peux rien, ainsi qu'un saule garde le mouvement de l'eau

vive, même après que la terre a été asséchée.

Le silence étend à la surface de tes eaux son velours sombre, et de la rive l'âme humaine écoute, attentive, aussi immobile qu'un chevreuil qui en surveille chaque frémissement.

Tu l'as agrandie à ta mesure, mon âme, tu as multiplié dans tous les sens chaque émotion, et mon amour pour toi s'accroche par en haut à une crête de montagne et traîne par en bas dans une vallée. Il s'étend de l'est à l'ouest et du nord au sud.

Tu m'as fait un cerveau millénaire. Tu en as durci les parois qui se referment sur des richesses conservées. Je pénètre de temps en temps à travers toi dans les terres anciennes de mes premiers souvenirs.

Étrange transposition : c'est en moi que je porte tes lignes dures, le cône de tes montagnes, et je deviens comme une poterne sévère à laquelle il faut attendre avant de pouvoir entrer.

Tu as fait de mon être lentement façonné une ville qui se retranche derrière ses murs, et dont on n'obtient l'accès qu'avec un mot de passe.

Tu m'as, à la longue, identifiée avec toi. Mes souvenirs se cristallisent selon ta manière, et je sens, certains jours, neiger de la joie.

Tes dégels montent à travers toi dans mon

corps, qui fond par les pieds, et tout l'artifice de mon âme s'en va, à mesure que des rigoles de soleil coulent sur mon visage.

Je m'éloigne, dangereusement, de l'humanité, de la même façon que je m'aventure sur tes lacs, d'un pied à la fois hardi et épouvanté, en entendant craquer la glace et en regardant sourdre l'eau.

Mon faible corps est couronné d'une grande campagne et le poids de l'une fait osciller l'autre et celle-ci mêle un élément aérien à l'élément terrestre de celui-là.

Je suis deux saisons superposées, si intenses et si magnifiques que je ne sais plus si c'est toi qui me donnes l'hiver et moi qui te fournis l'été, ou si l'une et l'autre appartiennent à une même nature.

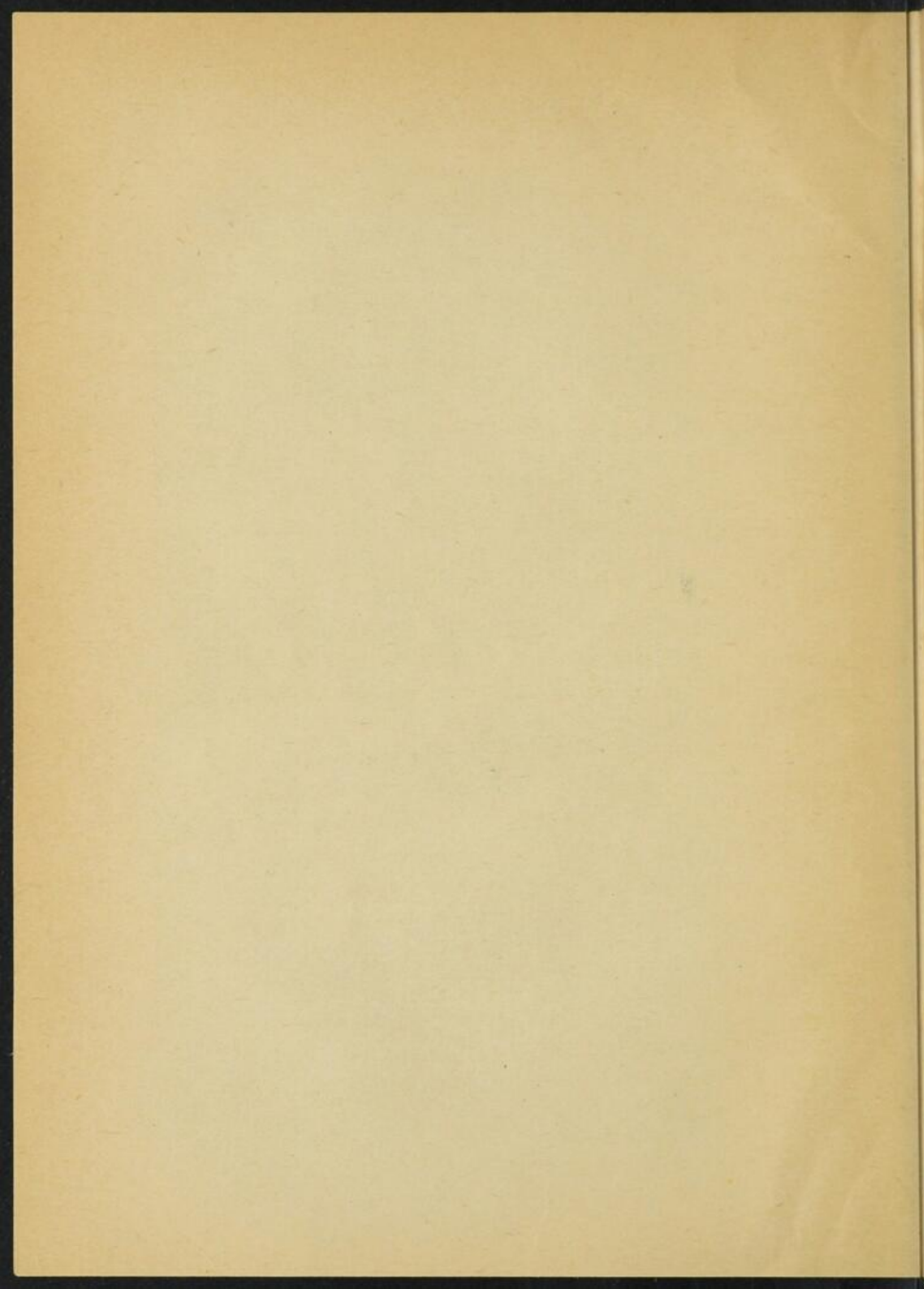
Je te chanterai! Ce que tu sèmes aujourd'hui ne fleurira qu'à l'heure des sécheresses. Ce n'est que de ma cabane natale, entre les fumées de cabanes semblables, que me viendra aux narines l'odeur de tes vierges espaces.

Ce n'est qu'en me retrouvant sur la route du vieux monde, battue par tant de pieds qui s'en vont, rivés deux par deux, en la traînant derrière eux comme une chaîne, que tout d'un coup, parallèlement, je verrai se déployer ta route nue.

Ta route que le sens des vents a indiquée, et le



JASPER NATIONAL PARK



dévalement des eaux, et la coulée des hivers, et le projecteur brusque du soleil, la tranchée que toi-même creusas, sans tenir compte des besoins des hommes.

Celle qui ne mène nulle part, où ne s'imprime aucun pas, mais dont le vent a hérissé la poussière ou la pluie brossé le sable, et que le soleil sèche comme une toile posée à plat, encadrée par l'herbe inculte.

Celle qui est une coupure vive en pleine chair de la forêt, et qui porte, au lieu de murs, le bourrelet significatif des racines déchiquetées et de la terre saignante.

Celle où ne passent ni gendarme, ni facteur, qui est sans menace apparente et sans espoir écrit. C'est en nous qu'un cantonnier aux jours pareils broie des pierres égales, les pilonne, en fait jaillir des étincelles, et de son seul effort, et de ses seules mains, les mélange à la substance de la route éternelle.

Je me retourne sur cette route comme au milieu d'un amour. J'ai peur qu'on ne vienne me surprendre par derrière et qu'on me poignarde en plein bonheur.

J'évite les hommes, troupeau de buffles lancé dans les steppes, mais mon sang fait dans mes veines une course parallèle à la leur; je m'enivre du bruit de leur fuite, du souffle qui sort de

leurs naseaux; j'aime à suivre de loin leur sillage de torche noire.

Tes arbres sont un hymne de silence. Chaque branche est une palme où le silence se balance. De chaque feuille penchante, un silence liquide et gommé tombe goutte à goutte. Et la terre qui le recueille est une vasque. O grand pays, je trempe mes doigts dans ton silence et je me signe.

Les vieilles civilisations s'inscrivent sur des parchemins. Toi, tu n'as que la terre pour recueillir la douce écriture de la neige. Tu laisses intacte la page glacée de tes plaines. Tu mets dessus la vitre du silence.

Pays muet, farouche gardien de ta propre beauté, que tu n'as point encore déflorée par des chants. Plus tard, les barbares littéraires feront des coupes dans ta forêt pour y planter leurs arbres chiches et bruissants, et ton nom, que des guerriers rouges te donnèrent, et qui éclate à l'oreille comme une écorce chaude s'empâtera dans les livres.

Pays du Nord, front du monde, dur, poli, vaste, avec la sueur des océans à tes tempes, tu repousses et broies les glaces et les empêches de crouler sur le continent qui s'étrique au-dessous de toi pour mieux s'abriter et disparaît en queue de sirène dans le jeu des mers.

Je t'appellerai une fois loin. Je bramerai après toi. L'air sera plein de feuillages entre lesquels je chercherai le trait de ton regard, l'arc de ton corps, l'orgueil de tes ramures, l'agilité de tes pattes noires et fines, et ton élan, et ton bondissement de créature des espaces sans limites.

Je chercherai tes yeux de faon, le velours de ton haleine au bord de ta bouche, ton sang satiné au bord de ta peau, et tu ne seras qu'une ombre mouvante dans la forêt. Appuyée aux portants de la terre obscure, les yeux levés, le souffle retenu, je chercherai dans le ciel les jardins suspendus de tes aurores boréales où la nuit assise sur son tabouret d'ombre écosse des graines lumineuses.

Je ne chanterai pas ta neige. Je m'arrêterai, les yeux pleins de larmes en pensant à elle. Je croirai bercer un berceau vide dans l'espace, un berceau fait de dentelles et de mousselines floconneuses, d'où montaient un murmure léger, un gazouillement et parfois un rire. Je bercerais un grand berceau refroidi.

J'essaierai de chanter ta forêt, d'être la voix qui trace en bas un ruisseau parallèle à l'entrelac des branches. Je n'aimais avant toi que la plaine, la lande et le granit et le linge humide de mon horizon natal étendu sur les coteaux que la mer a pelés. Je portais en moi l'amour pesant de ce paysage qui semblait posé dans un seul plateau

d'une balance. Tu mis dans l'autre ta forêt, et il y eut équilibre.

J'ai traversé son chemin d'or, j'ai clos à demi les yeux pour échapper à son éblouissement, et mes pieds se sont enfoncés dans les feuilles comme s'ils remuaient une eau écumante et tiède. Je me suis trouvée, les mains vides, au milieu des étalages de flamme et de feu de tes érables, et tout à coup les peupliers m'ont lancé de branche en branche leurs monnaies d'or.

O miracle, stupeur, effroi, ravissement ! Sur tes routes sans symboles et sans carrefours, j'ai vu un homme s'avancer avec agilité et pesanteur. Il avait un regard ingénu et farouche et l'or de ta forêt brillait aussi dans son sourire. Ses bottes de plantigrade lacées de cuir en faisaient une créature des bois. Pourtant, il m'a demandé sa route, et je lui ai demandé la mienne, et nos questions restèrent sans réponse, mais nos paroles furent dans la houle de la forêt le salut de deux vaisseaux qui se croisent sur les mers.

J'ai côtoyé, la nuit, tes gouffres d'ombre, en laissant derrière moi la fenêtre éclairée de l'auberge, et le paysage des masses obscures offrait autant de nuances que celui des arbres à la lumière du jour.

Je me tairai en pensant à tes villes. Car tu n'es point fait de grandes villes, mais de grandes

campagnes, et celles-là ne s'échelonnent que comme d'anonymes pierres tombales entre celles-ci.

J'oserai à peine chanter tes eaux, d'un chant sourd et timide, pareil au bruit d'une pagaie qui s'y enfonce, à l'arrière d'une pirogue, avec la crainte de rompre un précieux équilibre. O lacs, chaîne d'argent tendue de l'est à l'ouest, sur laquelle s'enfilent les émeraudes brutes des portages.

Tes moissons s'étendent comme un pain doré d'une seule venue, fendu de soleil, qui pourrait nourrir des continents affamés, et tes montagnes étonnantes, ô peuple libre, ont des formes de donjons au pied desquels sont enchaînés des vallées muettes et des torrents qui bouillonnent.

C'est un amour vertigineux que tu inspires : tu nous enlèves dans tes serres, vers les hauteurs, et nous sommes suspendus entre un gouffre et un sommet.

Je t'emporterai dans la doublure de mes paupières et la muqueuse de ma bouche, je garderai un peu de ta terre à mes semelles vagabondes. Par une multiplication savante des horizons de mon pays, je te ferai surgir, et mes deux amours s'appliqueront l'un sur l'autre ainsi que la blesure et le bandeau.

Mon corps te chantera comme un pays de sur-

face, comme une mine de lumière blanche dans laquelle il circule; mon âme te chantera comme un pays de profondeur, comme une lumière qui se dérobe et dans laquelle il lui fallut creuser.

Car tu es fraîcheur, éclat et abondance des fruits de l'espace, et, en même temps, tu nous tires par les pieds vers des abîmes secrets, des richesses tortueuses, des difficultés et des résistances insoupçonnées.

Tu dédaignes de t'expliquer. Ce n'est que de décade en décade que tu permets une halte, que tu laisses entrevoir ton dessein, et qu'on s'aperçoit avec étonnement, avec gratitude, que l'on a la même poussière sur les mains, que l'on est la même âme et le même corps à circuler dans la voie de lumière et d'ombre alternées, et que l'on n'a pas changé de route.

Pourrais-je maintenant me mettre à une autre mesure, passer sous d'autres paysages comme sous une porte basse, ô toi qui m'as étirée aux dimensions de ton cadre?

AUBE CANADIENNE

J'ai éteint ma lampe. J'ai regardé au dehors. Le silence et la nuit devinrent pour ainsi dire sensibles au toucher. Un toit rectangulaire et blanc que je voyais par la fenêtre s'étendit en mon imagination jusqu'à représenter la terre canadienne à la fois bombée et fléchie sous la neige nocturne. Les chants de buveurs qui jusqu'à l'aube étaient montés par bribes d'un club situé à travers la rue, aussi mornes et exaspérés qu'un piétinement de bétail, avaient cessé. Le dimanche célébrait un silence matinal.

J'abolis les murs voisins. Je m'élevai au-dessus du puits d'ombre où m'enfermait le quadrilatère des maisons. Je rejoignis par-dessus les toits la grande terre nettoyée de ses villes.

La lumière du jour levant aidait au prodige. Elle ne ressemblait à aucune autre. Elle arrivait d'une coulée massive et grise, au bord de cette tablée de neige que j'avais sous les yeux. Elle don-

nait l'impression d'être plus terrestre qu'aérienne. C'était le sol qui se réveillait le premier. C'était lui qui s'éclairait. Il poussait en avant la puissante marée qui se révélait par la fraîcheur de son souffle plus que par sa clarté. On comprenait sa lente progression. On la devinait venant des confins du monde, traversant des surfaces infinies, roulée sur la plaine par le vent, égarée dans les confuses forêts, rattrapant le temps perdu sur la nappe glissante des lacs. On la sentait inépuisable. Elle ne laissait voir d'elle qu'une frange avare. En arrière, elle était un océan.

Elle avait les qualités viriles de la terre qu'il lui fallait parcourir, parfois labourer, pour arriver au but. Elle contenait dans ses éléments du froid, de la glace et du roc pilés, des eaux bouillonnantes, de l'étendue et du silence. Elle était pesante, têtue, triste, éparpillée et ramassée à la fois, évoquant un grand troupeau qui va de l'avant, d'une même galopade aveugle, dans la tempête.

Elle avait la tâche ingrate de réveiller le monde. Elle faisait le tour des petits villages endormis, se haussait jusqu'aux doubles vitres des maisons calfeutrées. L'homme s'arrachait à ses couvertures grises, se vêtait de lainage et de cuir, enfonçait sur sa tête sa casquette à oreilles, et allait chercher près de la maison la

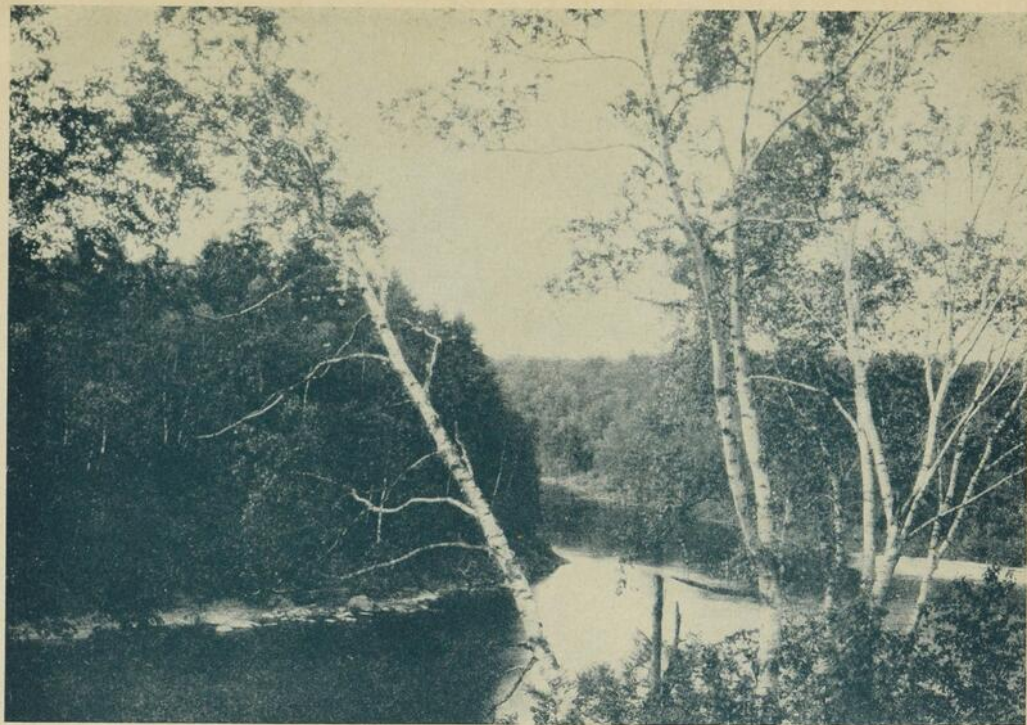
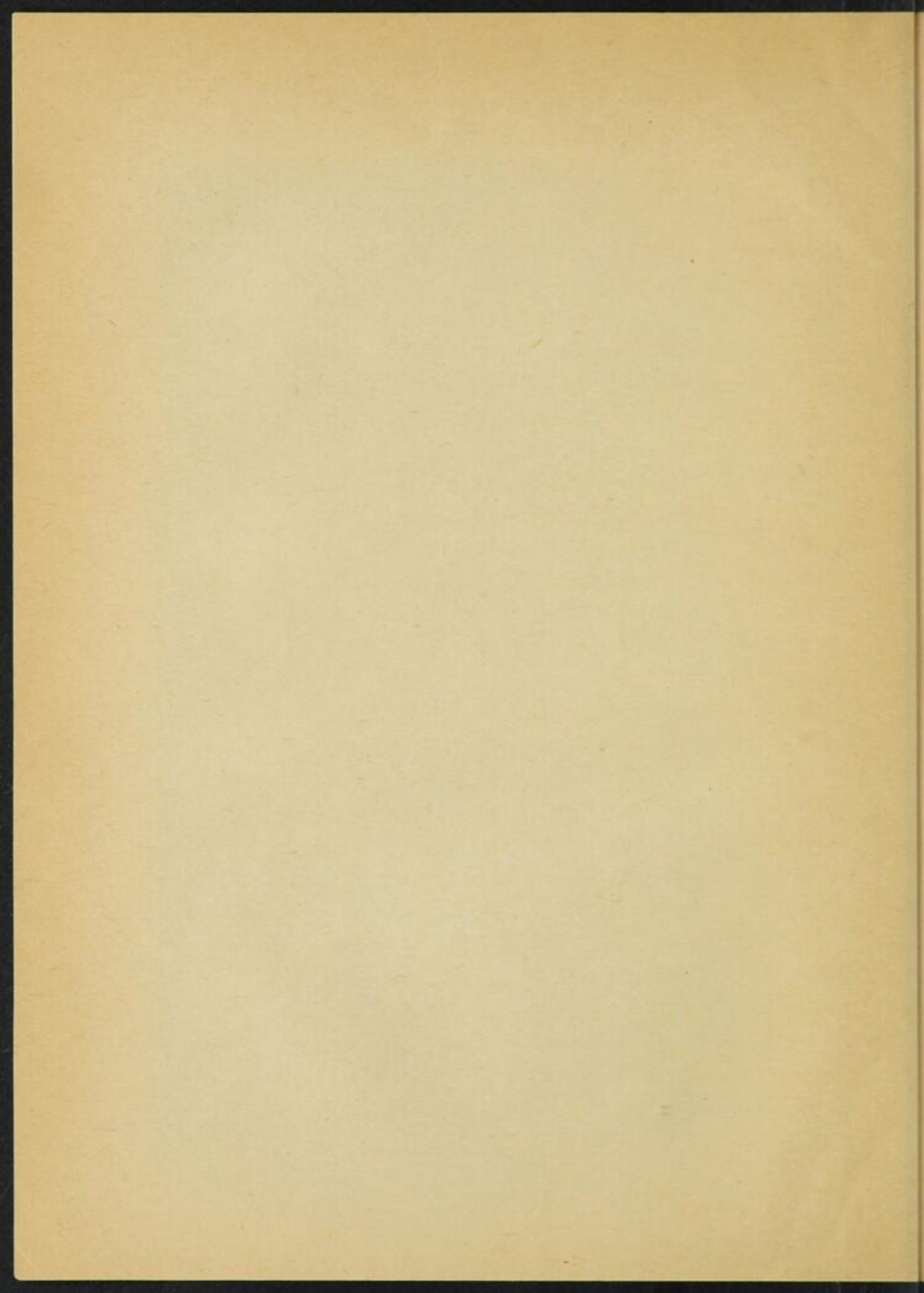


Photo Canadian Pacific Railway.

LA RIVIÈRE KIAMIKA



brassée de bûches d'un bois saignant dont il bourrait le poêle. La femme s'habillait d'homespun, les petits enfilait les grands bas rouges, nouaient à leur taille la ceinture tricotée, cachaient leurs oreilles sous la *tuque*. Des animaux sur lesquels pesait l'hiver bovin rumaient nuit et jour depuis des mois dans les étables aux portes fermées.

La lumière continuait sa montée, abandonnait les esquifs de ces villages, progressait péniblement sur du roc, venait battre l'embarcadère des villes. Des hommes veillaient encore comme s'ils attendaient sa venue. Elle rôdait autour des derniers feux, en terrassait les gardiens, abordait à un rivage désert.

Il n'y avait plus en sa présence que la neige. Elle l'éclairait par les bords, faiblement, en explorait les contours, avant de se risquer à sa surface. Elle la découpait ainsi qu'un continent. Elle semblait hésiter à la recouvrir. Sa grisaille s'accommodait mal de cette blancheur. Elle était surprise, elle qui croyait apporter le jour, de cette clarté inattendue qu'elle ne tentait pas de détruire ou de faire reculer, mais avec quoi elle cherchait, progressivement, à se fondre. On assistait sous le ciel brouillé à leur rencontre trouble, à leur colloque indécis.

La neige se contentait d'une passive résistance.

Elle demeurait intacte, blafarde, avec une immobilité de banquise, refusant de céder du terrain. C'était à l'autre de se frayer par-dessus un chemin.

Je regardais son flot rouler avec lenteur jusqu'à ma fenêtre. Je guettais le moment où j'aurais, en appuyant mon front à la vitre, la sensation de le toucher. Il me semblait être assise au bord de la mer montante, à attendre qu'elle eût atteint la ligne que j'avais tracée dans le sable, à mes pieds.

Elle m'apportait le message des solitudes, la parole resserrée des espaces froids. Je faisais à cette heure matinale un voyage dans le pays blanc. J'allais en musardant vers lui ainsi que les petits campagnards vont à l'école par de longs détours et des chemins déserts. Je rencontrais en route de lourds attelages martelant la neige, des hommes aux regards lents comme la fumée de leurs pipes. J'entendais, échappées par les portes furtivement ouvertes, de fraîches voix de femmes monter au-dessus des seaux de lait, et sur les pentes des collines, des cris d'enfants jaillir avec la fusée des skis.

Je passais en imagination devant un enclos triste et souverain, au bord d'une rivière aux flots noirs, où l'automne dernier un vieux paysan vêtu de bure arrachait au sol une maigre récolte

de pommes de terre. Chaque printemps, il lui fallait de nouveau défricher l'avare montagne. Rien n'indiquait qu'il y eût là, d'année en année, un champ. Le bonhomme me conta, par-dessus la clôture de branches couchées, son histoire. Il y avait cinquante ans que lui, Champagne — ce nom sonnait gaillardement sur ce coteau aride — était venu s'établir dans les Laurentides, par amour de la terre, à une époque où n'existaient ni routes, ni chemins de fer. Il possédait un vieux cheval, quelques balles de foin et un sac de pommes de terre. Il passa son premier hiver à abattre des arbres pour bâtir sa cabane, à débayer le terrain, à faire sa trouée dans la brousse. Il allait coucher chez l'unique colon de la région, en suivant la rivière pour ne pas s'égarer. La maison bâtie, il se maria. Aujourd'hui, sa femme, percluse de rhumatismes et la tête absente, dit-il, se balance dans sa chaise berceuse au coin du feu. Le fils unique conduit une auto, en ville. Le vieux est seul, l'hiver, à entretenir le chemin, à débloquer la maison après les tempêtes, à alimenter le poêle qui dévore la pile de bois plus haute que la grange, à faire cuire le gruau d'avoine, le lard aux haricots et le blé d'Inde, à garnir la mangeoire du cheval et renouveler la litière de la vache. Un chien aveugle l'accompagne. Il ne va plus à l'église que de loin

en loin, quand il faut se rendre au village pour acheter de l'épicerie ou un bidon de pétrole. Le boghei se rouille sous le hangar. Je me demande dans quel équipage Champagne et sa vieille femme feront leur dernier voyage.

Il s'appuie sur sa pelle en entendant prononcer le nom de France. Il le répète de sa voix faible d'asthmatique. Ses yeux qui n'y voient plus bien regardent, par-dessus la rivière noire, le cercle des montagnes... Son grand-père venait de là-bas.

Le jour continue à glisser, lentement, parmi les rocailles, suivant le chemin que le fanal blanc de la neige lui indique, butant contre la masse des maisons, forçant à s'ouvrir l'écluse des toits, irrésistible, chargé des pesantes richesses de l'étendue et du silence. On se prépare à subir son choc. On va au-devant de lui tout en lui résistant. On guette un moment dont on redoute de laisser échapper la signification. On attend la découverte palpitante du premier flot, quand toute la mer est encore invisible. On lève un visage auquel il apporte, dans une rude caresse, le salut de la grande, de la forte, de la froide campagne.

Et au seuil de la journée grise, on se remémore l'âpre histoire du défricheur qui termine la sienne, là-bas, dans la maison emmurée.

SYMPHONIE BLANCHE

Pays souverain, que l'homme n'a pas encore abîmé. Dessin, calque du monde à l'âge intact, oublié sur la table cabossée du Nord. Grande terre non charruée, non bornée, sur laquelle l'ombre étend d'un seul dépliement sa main. Terre qui est une flamme verte ou une flamme blanche, selon les saisons, une vibration qui se transmet de l'est à l'ouest par la feuille verticale des forêts ou la texture à plat de la neige. A l'évoquer, l'une ou l'autre symphonie commence devant les yeux et dans l'âme, s'empare de tous les sens, et ce n'est pas celle de la neige qui est la moins musicale, la moins torrentielle, la moins chargée de parfums, de rutilances et de sons.

La forêt est des deux la plus paisible. Au lieu de s'étaler, elle s'arrondit en forme de cocon. Elle tisse, au centre d'elle-même, sa force. Elle fait de ses feuillages extérieurs un masque. Elle

est l'animal rusé dont la carapace prend la couleur de la lisière de monde qui l'environne. Elle n'expose pas son secret. Elle le contient entre ses lèvres boudeuses et ses joues gonflées. A demeurer sur ses bords, l'homme n'apprendra rien d'elle. Il lui faudra avoir le courage d'écarter les branches et de la pénétrer jusqu'au cœur. Elle lui offre, insidieusement, des commencements de sentiers qui se diluent dans la houle verte, qui ne sont qu'une ébauche de sourire pour l'attirer. Il est pris sans qu'il s'en aperçoive, il se rend compte que toute avenue aboutit à un cercle sans issue, il va du plus petit au plus grand, il diverge, il se referme, il s'abandonne sur un point pour se retrouver sur un autre. On dirait qu'il explore des profondeurs successives et indéfinies de lui-même. Il peuple la forêt de ses multiples images.

Il abandonne en route toute notion, toute connaissance, toute précision. La moindre certitude est une besace encore trop lourde qu'il doit laisser derrière lui. Il demande sa direction au brin d'herbe qu'il jette à la surface du ruisseau. Le rayon du soleil n'est plus l'aiguille d'une boussole qu'il peut lire, car elle pivote, indifféremment, sur son épaule droite ou son épaule gauche. La nature s'est voilé la face d'une vaste moustiquaire autour de laquelle il tournoie, dans un effort aveugle de la pénétrer.

Tout se referme derrière lui. La mousse ne porte pas la trace de ses semelles, et les feuillages essuient sur l'air, à mesure qu'il avance, le dessin de son visage. Il ne retrouve plus dans sa mémoire les lignes de sa propre existence. Il s'enfonce dans les fourrés de l'angoisse, de la peur, de l'incompréhension. Le temps qu'il redoutait lui semble à présent le plus souhaitable des compagnons. Que ne donnerait-il pour sentir à ses côtés sa marche rythmique ! Mais le temps est aussi un voyageur perdu qui tourne sur lui-même sans avancer. Il a besoin, pour se marquer, de la face des hommes. Il n'y a plus de jour et de nuit : il n'y a que des humeurs et des états d'âme de la forêt, qui font en elle des jeux de lumière et d'ombre. De temps en temps, elle couve des colères, elle étouffe sous ses richesses, elle cherche à véhiculer ses décombres. Elle met le feu aux quatre coins de sa maison, et des panaches d'une fumée limoneuse marquent d'un océan à l'autre une route d'une grandeur funèbre. Les villages roulent leurs richesses dans les tapis de *catalogne* filés par les femmes, et se sauvent, la terreur à leurs talons basanés, et des faces couleur d'écorce émergent d'entre les branches.

Au loin, les villes se réveillent dans une buée couleur d'iode que le soleil ne parvient pas à pénétrer. La même pensée circule de l'une à

l'autre, ainsi qu'une torche portée par un coureur haletant : La forêt brûle ! Les vitres troubles des maisons reflètent des images de drame : arbres fuligineux, galopade de créatures échevelées. Le citadin noue hâtivement sa cravate devant la glace ovale du chiffonnier : le bureau, le magasin, les chiffres, les affaires, l'appareil qui enregistre automatiquement l'heure d'arrivée du commis, le télégraphe électrique placé au coude du banquier, qui lui apprend les fluctuations du Shawinigan Power ou du Wayagamack Breweries, du Canada Cement ou du St. Lawrence Paper, machine sur machine attendent, la limousine de celui-ci et le tramway de celui-là. Qu'ils se hâtent ! Que l'un avale son déjeuner de foie de poulet au madère, en parcourant le cours de la Bourse de New-York dans le journal du matin posé sur un petit chevalet d'argent à côté de son assiette ; que l'autre discute le match de hockey de la veille, en engloutissant le *bacon* rance et la tasse de *possum* fade, seul breuvage permis à sa dyspepsie. La journée est devant leurs yeux, comme un tank qui commence à se mettre en marche : la journée brûle !

Un homme en salopette bleue goudronne à neuf le macadam. Il a placé devant et derrière lui une barrière rouge sur laquelle on lit : « Service de la voirie-Road Department. » Et puis,

comme si un avertissement devait suffire pour les deux langues : « Danger. » A l'intérieur de ce parc, il pousse avec lenteur son balai. Le flot des automobiles côtoie la barrière. Cet heureux homme, qui n'est ni millionnaire, ni préposé aux écritures, lève les yeux, de temps en temps, pour regarder le soleil d'un mastic pourpre collé sur les tentures grises. Il hume les senteurs de la forêt. Il fait songer à un pêcheur qui radoube son bateau chaviré sur la grève, à un jardinier traçant au cordeau un parterre noir, à un barbouilleur d'affiches qui annoncerait en lettres lentes : La forêt brûle!

Enfin, la forêt respire, éteint ses brandons dans les lacs qui font la chaîne comme des bras de paysans accourus au son du tocsin. Il reste des clairières marquées par des stèles noircies, des caricatures d'arbres, des moignons grotesques. La voie ferrée charbonne dans sa ceinture d'acier, le *Canadian Pacific Railway* s'avance sur la lisière, en curieux qui vient sur les lieux du drame. La forêt applique le tampon de ses feuillages humides sur ses brûlures. Une végétation nouvelle sort des cendres. Des maisons portatives, presque aussi légères que le *tepee* indien, s'élèvent en un clin de jour, au son des marteaux. Des voix normandes chantent en plantant sur quatre tas de cailloux le cadre de bois : « En roulant

ma boule » ou « Gentille alouette », dont la forêt canadienne ne s'étonne pas.

La ville en entend bien d'autres. Je me rappelle ce matin de mars, où tombait une neige paresseuse, formant un mince écran derrière lequel on devinait la présence d'un printemps nu. Je passai devant la maison d'un pasteur, le *rectory* à l'ombre de l'église. Un couvreur était sur le toit de bardeaux. Son marteau résonnait à coups si vifs et si légers qu'il semblait s'amuser à taper sur les flocons de neige. Et il chantait à gorge déployée, dans ce respectable quartier anglais, au-dessus de la tête de ce pasteur :

Quand on lui prend la taille ou le menton!...

Il ne se doutait pas qu'il traçait pour moi, dans le jardin blanc de l'air, des routes sablonneuses sur lesquelles des hommes en uniforme bleu horizon défilaient. Au bord de ce toit saint, une alouette matinale se posait, le gosier bourré de joie gouailleuse : « Madelon! Madelon! Madelon! » Le pasteur allait d'un moment à l'autre pousser le carreau mobile de la double-fenêtre, aussi étonné que Jacob descendant de son échelle.

Les chanteurs font bien de se hâter. L'hiver reviendra rentrer dans les gorges les voix, mettre dans les veines une circulation épaissie, donner à ces toits la courbe de tout ce qui cède pour

résister : du tronc du saule sous la coulée des eaux, du flanc de la colline sous le glissement des avalanches. Ainsi fléchit la maison canadienne qui s'apprête à recevoir la neige pour la laisser doucement glisser sur le sol en parterres épais.

La neige ! La forêt blanche, courte, rase de la neige ! Les avenues massées, impénétrables, des flocons. La grande flamme livide posée sur la terre, du Pacifique à l'Atlantique, et qui brûle jour et nuit. Le feu de Bengale décoloré à dessein. Ce qui demeure d'un arc-en-ciel géant qui se serait dissipé, et dont une ébauche d'arche se verrait encore sur la mer.

La neige ! L'abondance inutile, moqueuse, rieuse de la neige, le riz creux jeté à poignées ruisselantes au fil d'argent durci des rivières, l'ornière pleine d'un grain de froment sans substance, la miche d'une seule venue, abandonnée sur le couvercle d'un four étrangement refroidi... Le soleil rouge guillotine les crêtes. L'homme dépouillé et trop vêtu s'enfonce sur les chemins pesants, rétrécis, entre les panaches des pins noirs, comme s'il suivait des funérailles.

Où qu'on le rencontre, il a l'air de tourner le dos. Il ressemble à une doublure épaisse de lui-même. L'ancien seigneur parcheminé de rouge de ce domaine croisait les bras sur son imperméable poitrine, tendait sa face basanée au fil du

vent, abaissait sur ses yeux des paupières doublées de ruse et présentait à l'hiver sa crête emplumée... Celui-ci a perdu la clarté de son visage, il rentre les oreilles sous son *casque* de fourrure, le menton dans son cache-nez, les épaules dans son *capot*, les mains dans ses moufles. Ses jambes sont bottées jusqu'aux genoux et il porte à triple tour sa ceinture. On le voit venir de loin, courtaud, ramassé, assiégé, ramenant de la scierie, où il vient de livrer des *billots*, son attelage à deux chevaux.

Il vous invite poliment à prendre place à ses côtés, sur le traîneau précaire, fait de planches espacées posées à même deux patins qui laissent sur la piste durcie un double sillage d'un luisant de métal que l'on prendrait de loin pour une voie ferrée. L'homme a un visage benévole et fruste, un clin d'œil rapide, furtif, vite éteint sous la visière du casque, une parole peut-être maligne qui couve sous la cendre du silence forcé. L'isolement forme un cadre de plusieurs milles carrés autour de lui. Il tient son regard sur la croupe de ses chevaux. Les rênes flottent. Il ignore le fouet. De temps en temps, il repousse au coin de sa bouche la pipe de merisier : « Harrié ! Harrié don ! » Les jambes pendent. Les bottes de cuir imperméables haut lacées effleurent, aux descentes, le sol. Il ne regarde pas autour de lui. Il

ne voit pas la grande ombre indigo des sapins sur la neige, les glacis roses, les marécages verts que les reflets du couchant y dessinent. Les cultures sont à l'état de préhistoire, et quand vous lui désignez entre les arbres, à droite ou à gauche de la route, une dépression en forme de cirque que vous prenez pour un champ, il vous répond que c'est un lac, le Lac-à-l'Eau-Claire, le lac Echo, le Tremblant, ou le Lac-qui-Rit... le lac Ha! Ha! ou le lac des Deux-Sommeils... A un tournant, une fumée immobile et droite dans l'air ouaté apparaît, et son odeur bat aux narines comme celle d'une venaison qui cuit en plein vent. Voici la ferme. Un chien colley aux poils jaunes bondit au-devant de son maître, lèche les chevaux aux naseaux. Une amitié parfaite règne entre bêtes et gens. Une petite fille d'une dizaine d'années, coiffée d'un béret, vêtue d'un tricot de laine, d'une culotte à jambières serrées, chaussée de mocassins, vient sans mot dire prendre les chevaux par la bride, en vous englobant du regard de ses yeux noirs et vifs. La maison massive, percée de deux fenêtres à croisillons, présente le rare spectacle d'être bâtie en pierre, une pierre d'un granit bleuté, taillée par blocs irréguliers. C'est une de ces maisons d'« habitant » que les touristes américains viennent photographier en été. Elle porte l'inscription émou-

vante, dans ces lieux où rien ne date en dehors de la forêt, de 1786, et le nom surprenant de *La Renardière*. Une pente boisée la sépare d'une rivière dont on voit couler le flot rapide, visqueux, sous sa pellicule de glace, coloré en noir et blanc, qui dévale dans le même sens, siècle après siècle, et donne l'impression d'un train fougueusement emporté, on ne sait vers quel abîme, que l'on place à l'extrémité du monde. Les glaçons saupoudrés de neige forment à la surface de petits monticules qui évoquent un troupeau d'oies sauvages à la dérive.

O miracle de l'eau qui coule ! Faille émouvante dans l'immobilité ! Court-circuit dans les murs soudés du paysage. Incessant sanglot sourd, persistance de la vie sous les apparences de la mort. *La Renardière* jette dans ce torrent son message aux lointains. Le printemps franchira un jour ou l'autre les rapides dans son canot d'écorce pour venir à son secours. L'herbe apparaîtra sur les rives. La forêt blanche se décomposera dans une nuit, effacée comme un dessin de givre sur une vitre au souffle d'un enfant.

MUSIQUE DE LA NEIGE

La neige est à la fois musique et silence.

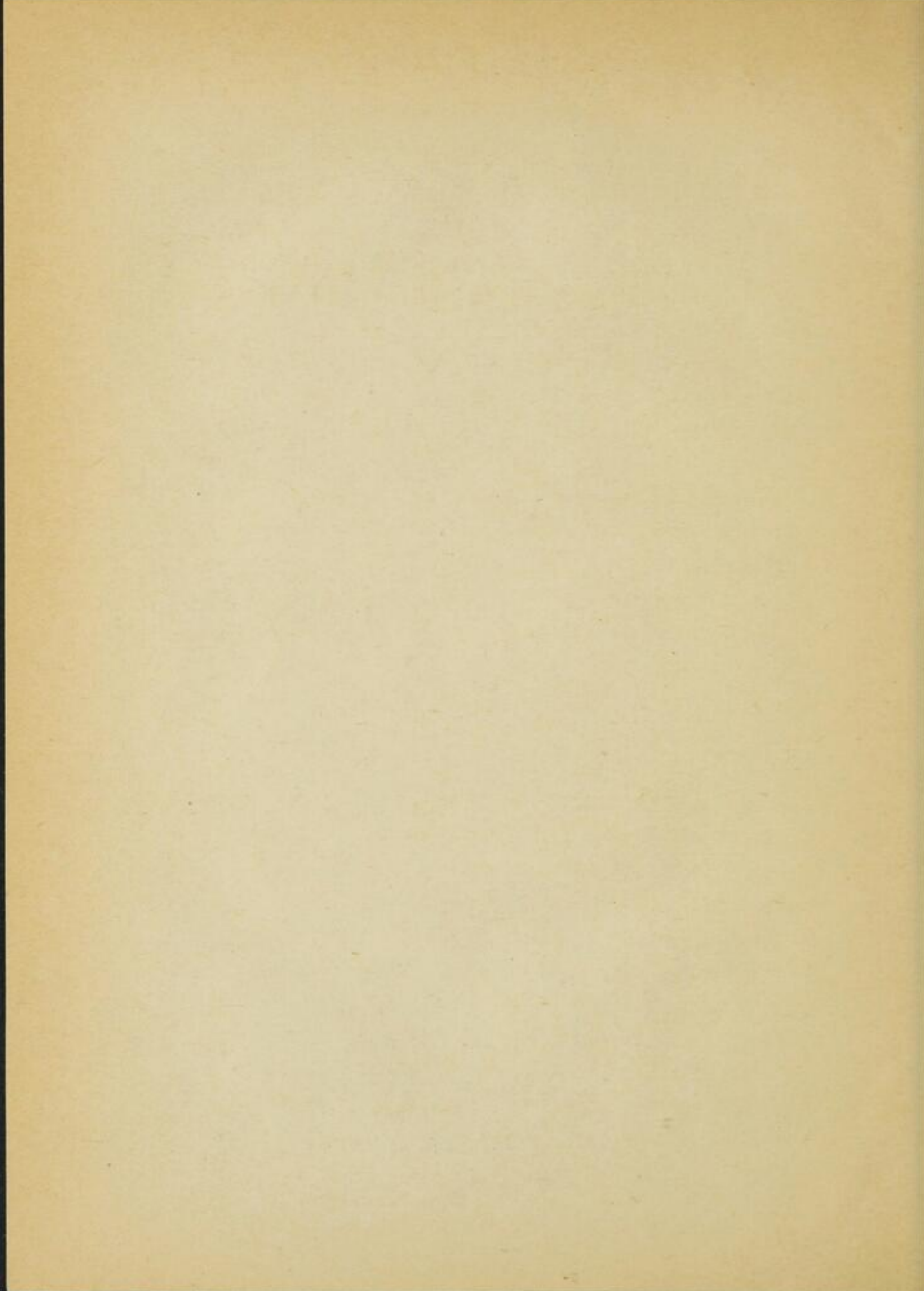
Une musique de notes blanches, fragilement reliées les unes aux autres, quasi matérielles, sensibles au toucher, qu'on a peur d'écraser entre les doigts, d'ébranler d'un souffle, ou de faire fondre à une haleine. Le regard n'a même pas la permission de s'y appuyer. Elles échappent à toute règle. Elles créent leur propre harmonie, d'une telle délicatesse, d'une telle transparence, qu'on ne pourrait les interpréter que sur des instruments de cristal. Elles font un bruit de branche qui se secoue au fond des bois, de pattes d'oiseau qui se posent, de sorbier rouge qui s'égrène, de dessins de givre qui se tissent, de sapins fourrés qui respirent. Elles se retournent avec le gémissement du bûcheron sur la planche de son lit. Musique spacieuse où les espaces se rapprochent lentement et appuient les uns sur les autres leurs cymbales. Soupir de satisfaction qui sort du vent

habillé d'hermine. Voix d'un monde qui a dépassé l'âge des paroles et en est arrivé à un murmure, à un souffle, à une caresse de bruit. Vibration d'êtres qui se seraient dépouillés de leur chair, d'esprits qui auraient emprunté des formes vivantes. Musique faite pour enchanter les grands mondes sauvages. Quand la forêt périt de solitude, la neige déploie sur elle la résille de son bruit ténu, et la forêt croit entendre pousser des feuilles sur ses branches.

Elle finit par former un seuil velouté où elle rejoint le silence et se confond avec lui. Elle n'est qu'un acheminement vers le silence, un désir balbutié de silence, une dernière note qui roule vers l'abîme où tout s'immobilise. Elle est une procession qui va cesser de chanter, se masser sur l'estrade de l'espace. Musique du nombre, qu'on ne craint pas de voir s'éteindre, qu'on ne se hâte pas de saisir au vol, qu'on n'a pas la permission de cristalliser dans une apparence. Musique du devenir. Palier au bord d'une porte fermée sur lequel on écoute. Elle nous donne le temps de prendre l'attitude la plus en harmonie avec elle, de plier nos sens à sa hauteur, de les allonger à ses pieds en une rampe lumineuse. Il n'en est pas qui réponde mieux aux nostalgies de notre ouïe : c'est la galopade de chevaux non montés qu'elle attend, aux crinières non tondues, aux sabots



BANFF NATIONAL PARK



non ferrés, aux bouches libres, venus des steppes des grands messages. Elle est plus encore : le cri que jetterait notre être au sommet de sa grandeur, le gémissement de ne pouvoir lever plus haut la tête, le froissement d'atomes ayant atteint leur plein développement. Elle répand sa poudre sur notre sommeil, elle assaisonne nos rêves. Si les choses ont des sens, elles connaissent, par la musique de la neige, l'apaisement. Expression dénuée de formes, que ne peuvent saisir que ceux qui sont déjà en eux-mêmes comme dans un au-delà. Légion de voix dans une seule. Celle qui va sur les champs du monde ramasser la plainte isolée et celle qui écrase toutes les plaintes dans la même gerbe.

Je l'ai entendue la nuit. Elle a formé à la hauteur de mon sommeil qui respirait mal un rebord de fenêtre, blanc, froid, par lequel passait un filet d'air. La sorte de musique qu'entendrait un homme couché, qui arrive par longues rafales horizontales au niveau d'une blessure, qu'on écoute sans faire un mouvement, qui parvient jusqu'au centre de l'être ainsi qu'à un nœud qu'elle dénoue. Tout l'univers s'est essaimé sur mes pas par elle, au point qu'il me fallait me retourner à chaque instant pour répondre aux sollicitations qu'elle faisait lever de partout, aux appels qui pépiaient de toutes parts, à fleur de

sol. Le monde avait tant à dire que ses voix formaient dans l'air des gestes de faucilles mouvantes qui cueillaient çà et là des messages et finissaient par boucher le ciel de tourelles massives. Musique parfois pesante, suspendue à un fil, comme la nacelle transbordeuse que je vis au-dessus des chutes du Niagara, qui laissait tomber dans l'écume l'haleine inquiète des hommes : musique, nacelle reliant deux rives.

On l'entend mieux en marchant. Il faut la suivre, se mettre à courir en oubliant les obstacles du sol, les yeux levés dans l'air où elle se déplace et se dérobe, comète qu'on n'a pas vue à temps, mais qui a laissé sur nos paupières un sillage lumineux. Je l'ai écoutée, l'oreille collée à l'écorce d'un bouleau solitaire surplombant la vallée morte de sa trompette d'argent, ou l'œil appliqué à un pic de montagne d'où elle s'élançait avec des cris aigus. Je l'ai entendue par les bords et par le centre de moi-même, par la peau, par l'oreille, par mon cœur où elle entretenait le va-et-vient du sang, par mes pieds qui froissaient son tissu de cellules cristallines. Elle introduisait dans les rouages de ma pensée une huile floconneuse. Je ressemblais à un lac pétrifié, au-dessus duquel elle tissait une toile frémissante où se prenait le vent. J'avais perdu tout sens de direction et la peur faisait fondre la glace sous mes pas, mais je

me retenais à ce réseau qui chantait sur ma tête, et m'accrochant ainsi de maille en maille je finis par aborder la terre. Je suis allée en elle ainsi qu'en une forêt qui n'était silencieuse qu'en apparence. Elle déroulait entre ses jets d'arbres irréels, qui s'émiettaient sous la pesée des regards, tout un registre de sons, à me faire croire qu'elle transportait dans ses caravanes des lions et des oiseaux des îles.

Isolée, morcelée, jetée à maigres poignées sur un fragment de pays, elle n'est rien. Mais jaillie à pleins cieux du Nord, et répandue en tragique fanfare sur des terres non identifiées, elle les ressuscite. On les voit remuer dans leur lit hivernal, révélant la rondeur d'une croupe, le creux feutré d'une aine, l'équerre d'une épaule monstrueuse. A son appel, les sources crèvent leurs artères. Elle est la grande réalisatrice de l'unité, le souffle qui courbe tous les destins, qui rend frères et sœurs la plaine et la montagne, le loup et l'homme. Niveleuse des sexes. Voix de l'infiniment petit dans l'infiniment grand, embrassement du divin et du terrestre. Il faut se coller de tout son corps à la terre et devenir le nœud sonore où elle finit par joindre ses extrêmes. Elle laisse transparaître à travers sa blancheur un ciel matinal couleur de barbare cuivré ou une nuit qui serait peuplée de sapins et de cyprès. De bien

plus grande portée que celle de la mer qui ne quitte pas son rivage. Le rivage de celle-ci est partout, en quoi elle nous ressemble. Et son flux et son reflux ne sont pas réglés par les astres.

Quand le siècle vous jette à travers les oreilles sa prose ardente, où se mêlent l'injure et la supplication, une fougue impuissante et un délire creux et étincelant, comme si elle était lancée du haut d'un navire en marche, et vouée au naufrage, celle-ci vous amène sur les hauteurs où s'abrite une source d'inspiration inconnue des hommes. La décrire de l'extérieur n'est rien. Céder au vertige, à l'enchantement que le phénomène de la neige procure à l'esprit en le plaçant sur un pavois de cristal qu'elle élève graduellement dans l'espace jusqu'à une croisée de chemins aériens où ils s'équilibrent, serait lui rendre un tribut superficiel. Il s'agit de pénétrer ses voûtes, de s'enfoncer sous ses arches, d'aller silencieusement s'asseoir au plus profond d'elle-même, de n'être plus qu'un recueillement, une étude à laquelle on se livre, le souffle suspendu.

Il faut que s'évanouissent les paysages qu'elle a choisis comme jalons pour ne pas se perdre dans sa propre immensité, comme cadre pour son métier de tisseuse, comme tente sous laquelle elle chuchote au monde ses destinées. Il faut

qu'elle cesse de se lever dans le souvenir avec des accessoires plus grands que l'humain, que l'eau des lacs perdus entre leurs rives ne se transforme plus à ses pieds en un bloc mat où elle puisse danser ses danses passionnées, nouer autour de l'air frigide ses désirs furieux, pendant qu'elle applaudit sourdement la solitude aux mains gelées. Il ne faut plus voir en elle l'acrobate musical pendu aux forêts sans spectateurs, qui déroule en rubans plaintifs l'écorce et donne une voix à la mousse, qui fait crépiter les antennes des arbres chargées de mystère. Et c'est une fois privée de tout ce qu'elle a choisi de plus grand comme plate-forme d'où s'élancer sur le monde, quand elle n'est plus qu'elle-même, quand on ne sait plus d'où elle tombe, quand ce terme humain de tomber ne lui est plus applicable, quand nous rêvons de nous défaire à sa manière dans l'infini, quand nous nous demandons en la regardant si la terre n'est pas au-dessus de nos têtes, et s'il n'y a pas de firmaments au-dessous de nous, quand il faudrait inventer une langue nouvelle pour décrire ses mouvements, qui ne seraient qu'une immobilité grossièrement agrandie et décomposée dans ses rouages, afin que nos yeux la puissent comprendre, qu'on se trouve face à face avec elle. Elle se libère de ces fantomatiques images du nord auxquelles notre esprit l'associe.

Elle fait à peine plus de bruit que le jeu des étoiles.

Cette musique tamisée par les montagnes est devenue sans qu'on s'en aperçoive silence. Un silence qui serait encore une musique, celle que continueraient à faire les cendres de la terre si elle avait été incinérée. Silence qui n'a plus rien de pictural, qui refuse toute mise en scène, le silence auquel on doit être sensible dans la surdité de la mort. Silence et neige se confondent. Nos sens marchent à pas légers dans leur sillage, ayant peur de les effaroucher, se jugeant trop grossiers pour leur contact, bons tout au plus à monter la garde autour d'eux. Ce silence nous arrive comme la neige s'entasse, sans effort, se logeant directement dans chaque alvéole de notre attente. Neige, silence, confluent de forces fatiguées qui reviennent des lointains et trouvent, en reposant les uns sur les autres, un gîte. Plumes effarées qui, en se collant à l'épine dorsale des tempêtes, recréent une aile.

Silence qui est mouvement, mouvement qui est silence. Tout l'espace est appuyé, immobile, à cette harpe de la neige, mais ses doigts sont aussi actifs que des abeilles. Les notes voltigeantes s'abattent dans les lointains de nous, dans nos vides, dans nos horizons, dans nos abîmes. Quand l'ouïe ne peut plus les saisir, nous

les entendons par le regard. La neige se dépouille d'une résonance encore trop lourde à porter pour qui n'a que d'aériennes épaules. Elle continue des jours et des nuits sans s'épuiser, sans combler le vide, sans fatiguer l'espace, sans peser sur le souffle de la terre. Nous finissons par transposer en nous le limpide cortège. Rien ne se passe plus à l'extérieur. Cette procession d'ombres blanches, c'est en nous qu'elle se déroule : notre esprit en devient l'animateur. Nous voici aux mesures de l'étendue, vertigineux, tournoyants, et en même temps secrètement ordonnés.

MATINES

Se lever à six heures, en fin d'octobre, et regretter qu'il n'en soit pas cinq, ou mieux quatre, le cœur de la nuit. Sortir sur le balcon, et trouver à la ville l'aspect d'un ouvrier qui se débarbouille grossièrement dans la cour pour aller à son travail. De la cheminée en haut fourneau des grands magasins d'en face monte une fumée noire. La journée trace, en jambages arrondis, sur une ardoise brouillée, son programme, ou plutôt son menu de repas à bon marché. Tout l'air vibre d'un bruit de dynamo impossible à localiser, comme s'il fabriquait la lumière, mécaniquement. Je distingue la nuance rousse de l'arbre qui marque un carrefour de rue, près du réverbère, et que je possède en propre depuis des années. Il est quelque chose de fixe dans l'instabilité de l'heure, un portant immobile dans un décor qui se transforme. Certains matins, je ne le remarque pas. Et puis, un jour qu'une

rafale le tord, ou qu'il s'estompe derrière un écran de pluie, ou charge ses branches de neige, je renoue connaissance avec lui. Cet arbre est mon paysage, le commencement d'une allée, il crée à lui seul sous mes yeux un domaine campagnard aux hautes futaies.

Début de journée symbolique : commencer par du regret. Je donnerais mon droit d'aînesse sur toutes les heures à suivre pour celle que je viens de manquer. Je me sens un visage sensuel de petit enfant au moment de la tétée. Je ne vois ni n'entends. Je veux, non pas demain, mais aujourd'hui, mais à présent, le ciel profond et noir, le ciel intact sur mes yeux, le masque de fraîcheur dont la nuit me recouvrirait brusquement la face, s'il n'était que quatre heures, au sortir de l'atmosphère déjà surchauffée d'un logis cubique à plafond bas. Je veux être dehors avant que quelque chose ne soit commencé. Au lieu de cela, me voici entre une fin et un commencement. La ville est un atelier où l'on distingue un embrouillamini de fil, des bobines qui roulent, des étoffes mollement empilées sur la table d'une seule venue des toits, des robes à demi achevées sur des mannequins. On doit préparer dans les quartiers pauvres des nourritures hâtives sur des réchauds, car l'air a une insupportable odeur de réfectoire dans une institution de vieillards.

Ou n'est-ce qu'une odeur de sommeil, de lits qu'on découvre, d'humanité mal lavée qui se retourne, de bouches bilieuses qui bâillent, de linge qu'une main tâtonnante arrache au dossier d'une chaise? Les corps huilent leurs rouages pour la journée, endossent par les pieds les salopettes, raclent leur gorge, rassemblent leurs énergies comme on enveloppe son diner d'un papier gras.

Je veux l'heure intacte de quatre heures. Mais il en est six et je n'y puis rien. On m'a volé ma journée. Celle-ci se présente dans le linge fripé du ciel, elle n'a rien de jeune, elle ressemble à celle d'hier, en plus vieux, et ce doit être la même qu'on nous sert une deuxième fois.

J'ai répugnance de ce corps étranger, mon corps, subitement alourdi que je traîne; mes pantoufles, sous la plante affaissée de mes pieds, font un bruit mou, je drape ma robe de chambre, horreur! sur mon ventre; je vais quitter ce balcon, cacher ma honte, mon désappointement, ma rage, mon manque d'appétit devant le menu du jour, dans un terrier aux quatre murs qui n'a même point cette ressource d'être fait de bonne terre ruisselante, de racines et de noirceur....

Miracle! Voici que soudain le bord des toits penchés des tristes maisons d'en face présente une raie de douce grisaille qui pénètre malgré

moi sous mes paupières maussades. Voici que cette rangée de maisons évoque un village à la brume, une haie qui rampe le long des chemins, voici qu'elle met un amollissement autour de ce qui était rigide, et que je hume, tout à coup, de la terre, des fumées, des feuilles, et l'haleine d'animaux sains.

La journée étalait il y a un instant son champ aride, ou du moins, mon humeur la faisait telle : il a suffi de cette bordure de brume le long des toits, de cette humble haleine sortant de l'étable pour y jeter tout d'un coup une semence, un souffle, un gonflement, je ne sais quelle promesse de grâce.

Je tourne le dos à la cuve du ciel où le jour écume. Je regarde au dedans de moi. Je serre les mains sur une vie intérieure. Il y a tout d'un coup un foyer, des étincelles, un jeu d'ombres mouvantes, un courant de chaleur dans mes membres, une hâte d'accomplir encore aveugle, qui glisse, qui se fourvoie, qui veut se montrer, qui brûle au creux de mes paumes. Je rentre, comme si je portais cette fois dans une robe de pauvresse des pommes de pin et des branches maraudées que je vais laisser tomber dans la cheminée et qui s'allumeront en crépitant.

Mille petites idées accourent, des quatre coins, colorées et luisantes, que j'accueille, et qui se

piquent dans mon esprit, au hasard. Je me réjouis qu'il accepte d'être cette pelote à épingles, qu'il se livre à ces jeux et divertissements du matin, et que lui soit épargné un réveil de grand homme. Il n'a pas à remuer, avant le petit déjeuner, les gros pavés de la philosophie, ni à former des idées au cercle parfait, avec la sensation d'une pointe de compas s'enfonçant dans le crâne.

J'ouvre une barrière blanche et rustique à un troupeau. Je me tiens en arrière dans la brume. Je ne m'appuie à rien, je ne possède rien, je suis dans une grande campagne dont les villas sont désertées. Je puis rôder autour, essayer de voir par les interstices des fenêtres bouchées, poser mes pieds vêtus de cuir d'arrière-saison dans les sentiers que tracèrent les sandales de l'été.

Je maraude les derniers grains d'or d'une vigne que d'autres plantèrent. Je suis sur un terrain sans garde, mais j'ai la sensation d'un garde sur mes talons. Je n'ouvrirai jamais les bras assez grands pour tout embrasser, pour tout retenir, pour tout emporter. Je suis au milieu de richesses à la fois abandonnées et défendues, apparentes et cachées. Ne pouvant tout prendre par l'esprit, je prends par le corps, je respire, je hume, je goûte, je m'irrite la peau à force de la frotter aux choses.

Cette journée qui était tout à l'heure morte, qui était comme un tour sur lequel il me fallait déposer ma joie, se réveille, et palpite, et change de visage pour la raison d'un ruban de brume qui s'enfile entre les poutres des toits.

Que d'autres se tracent des programmes ! Je barbote dans l'eau tiède du temps. J'ai une jupe courte, je tiens une épuisette à la main, tout le peuple de la mer passe à ma portée. De temps en temps, on dirait qu'au fond de mon filet frétille quelque chose d'incolore, un plasma, un embryon de souvenir.

Je ne choisis pas entre ceux-ci. Il en est qui défilent par bancs argentés, qui sont impossibles à retenir. Il en est d'autres qui s'égarent dans la flaque où je suis plantée sur mes pieds, qui butent à l'obstacle que j'oppose au passage des fluides événements.

Voici une voix qui se prend dans les mailles... Rien qu'une voix... Mais elle a une substance, sinon une forme, elle est dans le plan de l'eau, elle s'allonge, elle ondule, elle essaie de se dégager d'un brouillard aquatique.

C'est une voix qui m'arrive par téléphone, ou plutôt, comme m'annonce le « Central », elle vient de « Longue Distance ». Longue distance me plaît. C'est un pays commode à situer, qu'on rapproche on qu'on éloigne à son gré. Originare

de ce pays, une voix est tout à fait inoffensive. Pendant que j'attends la communication, j'essaie de débrouiller un réseau, d'établir un courant. Ma mémoire fait un travail de noyée et résume tous les timbres de voix qui lui sont parvenus du pays bolchevique de Longue Distance. Elle fouille, elle remue de la terre, elle veut être la première à entrevoir le trésor inconnu enfoui dans la profondeur de ces quelques secondes d'attente.

La voix s'allonge le long d'un fil, elle a un corps horizontal, étiré comme dans un rêve, et une tête menue qui se redresse à la hauteur de mon oreille.

Elle parle. On dirait qu'elle est devenue diaphane à force de se travailler en longueur. Je ne la situe point. C'est une voix d'homme bien élevé, distante, ou qui paraît telle à cause de la suggestion des espaces, et cependant si familière qu'instinctivement j'écarte la tête. La voix pourrait avoir un dard.

Ma mémoire va moins vite. Elle est encore dans les limbes de Longue Distance. Elle rassemble ses membres, elle a peine à se circonscrire dans le capuchon d'ébène rabattu sur mon oreille. Elle a fait l'école buissonnière. Elle a eu le temps, dans ces trois secondes, d'aller à New-York, sur les quais, assister à l'arrivée d'un transatlantique. Car cette voix étrangère doit

venir, comme il convient, par eau. Les chemins terrestres ne suffisent pas.

Je vois jeter la passerelle, et tout le long les passagers s'avancent prudemment, le regard attaché à la pointe de leurs souliers comme par une ficelle. L'un d'eux, un peu rouge de porter sa valise à soufflets, est allé droit à une cabine de téléphone.

Je respire l'atmosphère des docks qui ressemblent à une cale mal arrimée de navire. Des bouts de corde goudronnée traînent sur le sol, des malles-innovation sont ouvertes, de ces malles qui relèvent la confrérie des malles, qui créent parmi elles une aristocratie. Les autres, écrasées à terre, représentent le bas peuple : celles-ci sont arrivées au privilège de la station debout.

Un homme-lige se courbe devant elles. Il porte un uniforme sanglé auquel la proximité de l'eau donne un air naval. Sa face sèche, dont l'expression est renfermée dans un triangle comme sous un éteignoir d'église, rappelle celle du Président Wilson. Il enfouit l'arête de son nez dans les robes de Paris. Vraiment, mon douanier a l'air, sous ses lunettes, d'un « scholar » qui se fourvoie.

« Hallo ! » Tiens, non, la voix ne vient pas du voyageur au visage rouge. Ma mémoire un instant s'affole et va se percher ailleurs. On veut

mettre la main sur elle dans l'obscurité, et elle se débat, de ses ailes chaudes, avec des cris discordants.

« Hallo ! Vous ne me reconnaissez pas ? » dit la voix. J'avoue que non, mais j'ai déjà autour de mon cœur contracté je ne sais quelle buée froide. On m'arrache aux docks où je me trouvais bien, où l'humanité grouillante qu'ils renfermaient était nivelée à la hauteur d'une même préoccupation, où la capacité des esprits se mesurait au volume des bagages, où la pensée du moment était tout en lignes et en angles droits.

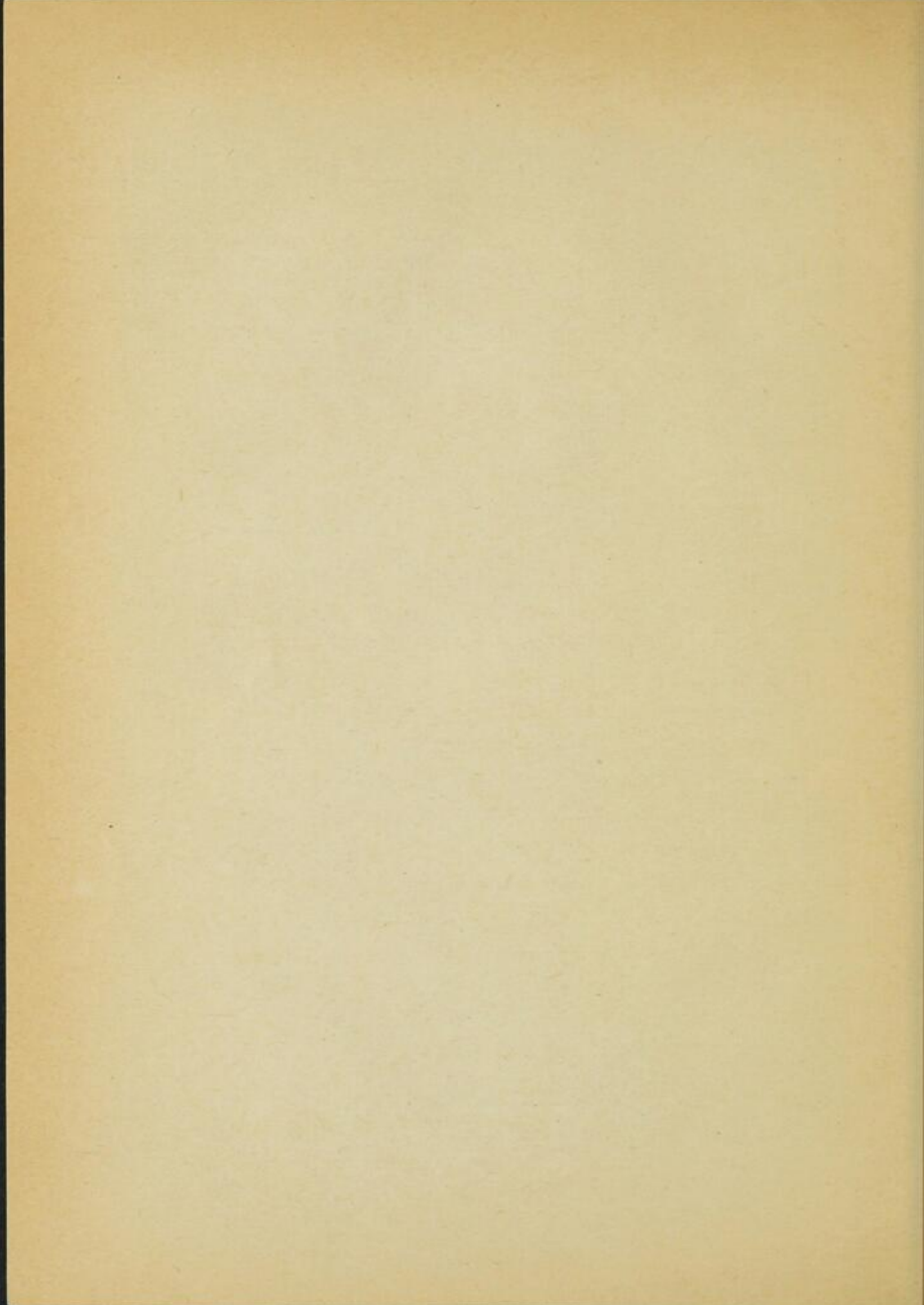
Je ne devine pas encore, mais je sens que je vais deviner. Je fais une chute brusque, non point des hauteurs, mais des longueurs, avec la vibration, la tension, le crissement désagréable de fils télégraphiques secoués par le vent.

Tout à l'heure, j'étais partie loin, d'un trait, jusqu'aux limites de mon imagination. J'avais eu le temps, non seulement de créer le cadre, mais de l'animer, de décharger des malles, de forcer à s'accroupir devant des linge-ries d'Europe mon douanier et de lui lisser les traits du visage à la Wilson. Par malice, je lui fis un nez qui refoule les odeurs, et dont l'arête s'encadre de deux rides parallèles, deux rides méthodistes, de renoncement pour soi et les autres, entre lesquelles la bouc he vertueuse est vissée.



Photo Canadian National Railways.

UNE ROUTE DANS L'ILE DE MONTRÉAL



J'avais eu le temps de masser, en arrière d'un personnage central, des émigrants au profil biblique. Je savais au fond de moi que ce dock obscur n'était là que comme un débouché à la passerelle, un tapis aux sombres couleurs au pied de marches sur lesquelles je fis s'avancer, le moment venu, l'homme au visage rouge qui regardait le bout de ses souliers, non par crainte d'un faux pas, mais parce qu'il songe déjà à ce qu'il va me dire, dans un instant, au téléphone.

« Vous ne me reconnaissez pas ? » Non, ce n'est pas la voix de ce voyageur. Je l'abandonne brusquement dans la cabine. Je l'assassine. Il tombe sur le dos, à côté de sa valise. Ses pieds dépassent.

Me voici ramenée de brutale manière à cette voix présentement inconnue, mais dans un instant connue. Elle aussi joue son personnage, qui tient entr'ouverts les battants d'une porte, et dont je vais découvrir le visage en poussant un cri. Ce cri que je ne retiens qu'une fraction de seconde m'étouffe. Je suis moi-même dans une cabine, seule avec la voix anonyme, ou dans un fiacre fermé, ou peut-être tout simplement entre les murs de ma mémoire acculée, et cela manque d'air.

Éperdue, je déchire des parois, je déplace des bornes, je recrée un espace artificiel, pourtant

viril, comme si j'avais besoin d'eau glaciale ou de souffle froid pour me ranimer.

Je mets la barre sur le Nord. Je me perds dans des tempêtes. Je colle mes talons dans de la neige. Je souffle en marchant. J'agite les bras. Je cherche à échapper à la voix. Je n'ai plus, en si peu de temps, le loisir de construire un autre décor et de le peupler de figurants. Mais il me reste celui de créer un espace sans bornes et de m'y perdre.

Je roule là-dedans comme dans une mer; le vide me donne une exquise sensation de fluidité, je disparaîs dans des vagues d'incertitude, et la voix n'est plus qu'une écume sur les crêtes : « Hallo ! Hallo ! »

Je sais bien que je suis tout au bord de la connaissance au fond de laquelle, d'un moment à l'autre, je vais basculer. Je n'en ai point envie. Il faut gagner du temps, essayer de la retarder.

Je mets ensemble, dans la coiffe molle de ma mémoire, toutes les voix susceptibles, à tort ou à raison, de me venir de Longue Distance. Je ne les entends peut-être qu'une fois, et elles n'en sont que plus significatives. Elles vont prendre l'éloignement comme on prend le train ou la mer, elles veulent dire adieu. Elles sont pâles et agitées, elles ont l'air d'un pauvre chiffon au bout de mains invisibles. Je les mêle, je les

embrouille, j'essaie de me tromper dans leur compte...

Monsieur le député, j'y mets la vôtre. Si j'avais le temps de réfléchir, je saurais que ce n'est point vous qui murmurez à mon oreille, d'un ton de reproche : « Vous ne me reconnaissez pas ? » Vous vous reposez à cette heure, à bord du *Paris*, de votre visite interparlementaire. Vous avez subi tant de discours que vous ne compreniez pas, avec la peur de piquer du nez dans votre assiette ! Ils vous arrivaient par la voix de l'interprète comme par une vitre de mica, car vous n'entendez rien à la langue de Washington, l'anglais ayant changé, dites-vous, depuis le collège. L'ascenseur de tant de buildings vous a étourdi, les alcools de contrebande incommodé, et l'air déjà chauffé à la vapeur des palaces pour lesquels le gouvernement français aux poches vides vous donna un billet de logement, vous faisait l'effet d'une eau bouillie, encore tiède, qu'il vous fallait avaler.

Des Etats-Unis, vous vîntes au Canada. Les visiteurs d'Europe, avant de retourner chez eux, finissent toujours par une excursion frétilante par-dessus la frontière.

Vous avez vu, en trois jours de territoire canadien, plus que je ne vis en un certain nombre d'années. Au sortir des chutes du Niagara qui

m'eussent valu un étourdissement de tous les sens, vous fûtes à Ottawa. On vous y servit, au Parlement, des discours français, au Château-Laurier de la bière anglaise, et le soir un jazz universel. A Montréal, vous vous laissâtes photographier, Monsieur le député socialiste, à la droite d'un archevêque, directeur de l'Université canadienne. Le soir, vous dégustiez le champagne du consul de France. L'heure était solennelle. J'aperçus le président de la Ligue des Nations qui levait son verre en votre honneur. Vous étiez gaillard. Vous ne songiez pas qu'il vous faudrait vous lever le lendemain, au petit jour d'octobre, dans votre « suite » du Mont-Royal, pour prendre le train de Québec où l'on vous ferait voir, au-dessus du Saint-Laurent, la citadelle et ses vieux petits canons que tirèrent jadis nos aïeux en chapeaux à plume, les plaines d'Abraham, le pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré, les chutes — encore d'autres chutes! — de Montmorency. Vous seriez pour un jour l'hôte du Château — encore un Château! — Frontenac. Le soir, vous prendriez le train pour New-York, ayant sans doute vu, compris, jugé, catalogué le Canada.

Ici, du moins, vous avez pu y aller de votre discours. Et naturellement, vous avez cru à propos de débiter par une allusion faite d'une voix de

période électorale à ce « peuple frère des rives du Saint-Laurent » qui vous a donné la « surprise » (?) d'enchanter vos oreilles du « doux parler de France ».

Si vous saviez comme devant cette éloquence, tous ceux qui vous écoutent ont envie de hausser les épaules, si vous saviez comme ce compliment manque d'imprévu, car il nous est servi par quiconque vient de France, du premier au dernier conférencier de l'Alliance française, avec la régularité des saisons, et par tous les chefs de missions ou de commissions qui font ici une cure rafraîchissante après l'aride séjour chez les Américains. De grâce, Messieurs, un peu de nouveau, ne voyez-vous pas que les Canadiens eux-mêmes « rient dans leur manche ? »

Mais moi je n'ai pas assisté à votre discours. Vous ne faisiez pas de discours ce soir-là. Vous étiez en famille. Je suis arrivée par derrière, au moment où vous passiez au fumoir. J'ai vu d'un coup d'œil une douzaine de dos de l'union inter-parlementaire penchés sur les boîtes à cigares. Vous rompîtes l'union en vous retournant, mais ce fut plus varié. Il y avait parmi vous quelques barbes d'où coulaient des paroles. Il y avait des poitrines avec des brochettes de médailles en bronze imitation, les quatre médailles de la guerre, me fut-il expliqué. Et ayant dit, un de

ceux qui les portaient se tut modestement, se ferma comme quatre volumes.

Il y avait de beaux soleils d'argent que je pris pour des ordres turcs, jusqu'à ce que j'eusse épilé de près le mot qui en barrait le centre : « Sénat ».

Que vous étiez tous gentils, expansifs, remuants, des boursiers de voyage à l'étranger, avec je ne sais quel élément spirituel au fond de votre joie, un filigrane lumineux dans sa trame transparente. Vous apportiez, sur ces rives sévères, des coquillages méditerranéens. Vous n'étiez point de la soldatesque débarquée à pleine gueule d'un paquebot monstre en territoire allié. Vous vous épongiez le front de grands mouchoirs d'où tombaient, entre deux grains de sueur, des opinions sur un pays qui surchauffait ses calorifères en votre honneur comme s'il voulait vous faire sortir tout ce que vous aviez dans la peau. Vous distribuiez de grandes cartes de visite. Les mouchoirs et les cartes de visite de France ne perdent pas de leur terrain.

J'appris ainsi en une soirée les défauts des méthodes américaines d'agriculture et de celles du bâtiment, la camelote des machines et le cubage insuffisant des bureaux, magasins et édifices publics, la lourdeur des annonces lumineuses placées au niveau des rez-de-chaussée. Moi, elles m'amusement. Au moins, elles laissent le ciel libre,

et c'est à peu près tout ce qu'il reste de libre dans la cité moderne, une sorte de commun où les regards peuvent s'ébattre, un terrain de jeux pour grands enfants.

Il m'arrive, lorsque je ne rate pas le rendez-vous de quatre heures à mon poste du balcon, de me réjouir, en regardant le ciel obscur, que les hommes n'aient pas trouvé le moyen d'accrocher de lustre à cette coupole, ni de bâtir en l'air, ni d'installer dans l'espace le chauffage central.

Vous avez frissonné en évoquant les visages de bois que vous croisâtes dans les rues et auxquels vous meurtrîtes vos tendres faces. Vous avez dit, d'une voix qui avait la chair de poule : « Froids!... Oh! froids!... »

Et j'ai eu un apitoiement sur moi-même qui les côtoie depuis plus longtemps que vous. J'ai fait, à l'ombre de votre barbe, mouvoir les muscles de ma face pour m'assurer qu'elle n'avait pas fini par se congeler dans cette glacière. « Froids!... Oh! froids... »

Vous avez même déclaré que sous ce masque il n'y avait rien. Et c'est là où je proteste. On ne décortique point ces faces fermées en les écrasant d'une condamnation. Il y faut plus de temps et plus de soin, un massage délicat du bout des doigts, une pénétration patiente par le regard ;

il faut trouver les charnières, les ressorts et les jointures.

Chacun de ces visages a la force d'un symbole et l'attrait d'une énigme, je ne sais quoi d'irritant et de condensé. Chacun demeure, sous son anonymat, individualiste. Chacun est une région à lui tout seul, une essence d'âme dans un flacon bouché. Chacun s'isole pour qu'on en fasse comme on peut le tour, s'offre à une analyse patiente, à un siège lent, à une conquête difficile. Ce sont des stoïciens qui subissent la vivisection sans crier. Froids, certes, mais ils ont ce charme de ne pas être gênants, de ne pas s'imposer, de ne pas vous entraîner avec eux dans le même sens du torrent. On traverse, avec une sorte d'ivresse d'être soi, et d'avoir à vivre de sa propre substance, le désert qu'ils forment.

Bien sûr, à côté du vôtre que mes yeux à courte vue examinent de près, ces visages manquent de flamme. Leur rayonnement va de l'extérieur à l'intérieur, il se garde pour soi, il ne se diffuse pas. Et je suis tout d'un coup frappée par votre regard.

Il se pose sur le mien. Il ne cherche pas à se dérober, il est franc, il est chaud, avec une certaine câlinerie. Je ne dis plus rien, je suis enveloppée par sa douceur humaine. Je retrouve ma race. La France entière devient un amalgame de

ces regards. Je mesure avec épouvante tout ce que j'ai perdu. A cause de votre regard, je ne suis pas loin de penser que j'ai gâché ma vie.

Eux ne regardent pas ainsi. Entre eux et soi, il y a toujours un écran. On a envie de faire un geste des mains pour dissiper quelque chose, pour effacer une buée sur une vitre. Et si on se trouve dans la parallèle de leurs yeux, ils regardent à travers vous, ou au-dessus de vous, si bien qu'on se retourne pour voir s'il y a quelqu'un par derrière. On dirait que de montrer leur regard à nu les gêne.

De l'amour, ils ne possèdent ni le langage, ni le regard. Ils en ont simplifié le code. Ils ferment les yeux et ils se taisent. Tout se passe en dedans. Les visions dont ils doublent leurs paupières surpassent toujours en beauté celles du monde extérieur. Ils ont une imagination d'irréel qu'ils ne peuvent transposer dans le réel. Se regarder les yeux dans les yeux les échauffe à la longue. C'est un contact qui dégage pour eux la chaleur humide d'une portée de jeunes chiens dans la paille de la niche.

Ils sont faits à l'image de leur grande terre, qui ne mesure pas la surface réservée à chaque homme et laisse une marge d'air à la pointe des coudes. Ils se contractent comme elle, ils s'enveloppent de neige et de glace, ils ont de

lents hivers et des étés foudroyants. Ils foncent sur la tempête, le col relevé jusqu'aux yeux, et la peau tirée sur la face, et ils n'ont point le goût de rire. Ils ouvrent en eux, pour s'occuper en route, une sorte d'antichambre de leur bureau, où ils accrochent déjà leur chapeau et font des chiffres. S'ils lèvent la tête vers les nuages, c'est que, selon leur proverbe, chaque nuage a sa doubleure d'argent.

Cela explique qu'ils ne regardent pas, qu'ils perdent l'habitude de regarder. « Froids!... oh! froids... » Je fus de votre avis au moment où j'étais sous la domination, sous le pétrissement secret, la flamme fondante d'un regard exporté, le vôtre. Et je remarquai curieusement un instant plus tard, lorsque vous eûtes cédé votre place sur le canapé à quelqu'un qui venait de France aussi, que vous lui aviez passé votre regard, et nous n'eûmes, grâce à cela, qu'à continuer la conversation. Pourtant, celui-ci n'était pas vous. Je m'aperçus que son regard était d'emprunt. Il traversa le salon d'un mouvement enrubanné, en secouant de larges mains palmées et en disant à ceux dont il n'avait même point entendu le nom bredouillé par un maître de cérémonies : « Vous aurez de mes nouvelles ».

Les hôtes sont partis. Je tends les mains. Il me semble que j'ai eu longtemps froid. Je

demeure assise, après leur départ, devant une cheminée imaginaire, à l'européenne, où brûle un feu de bois, le feu qu'ils allumèrent. Ce doit être une veille de Noël, et ceux qui se chauffent à mes côtés sont des esprits. Ils vont se dissiper. Le feu s'éteint. Une aube pâle se lève, ou n'est-ce que la neige? Il faut se lever, se secouer, mettre sur ses épaules nues la houppelande bourrue du grand Nord, faire sonner ses pas, inutilement, à la rencontre de ces hommes qui ne regardent qu'en dedans. Il faut regarder, soi-même, en dedans. Rédemption.

« Vous ne me reconnaissez pas? » Décidément, ce n'est pas vous, ni l'un de vous; vous tenez des conférences autour des tapis art nouveau du *Paris*, et cette fois la tête menue de la voix au long corps allonge son dard et me pique à l'oreille : « Hallo! Hallo! » Je la reconnais! Elle vient en effet de « Longue Distance », et ce n'est pas le nombre de milles qui nous séparent, — si incalculables qu'on ne pense pas ici à les marquer par des bornes, — qui lui donne cet air d'éloignement, mais la surprise que j'ai de la découvrir à mon oreille. J'avais cessé de me la figurer, elle n'était plus dans le domaine de clair-obscur où l'on place ensemble les voix disparues, que l'on entend encore les nuits de résonance chuchoter. C'est en moi surtout que la

voix est loin. Et les distances, en soi, sont bien plus incommensurables qu'à la surface de la terre. Tout à l'heure, ce moi était un espace chaud, noir, borné, dans la cage de ma poitrine, où les choses se passaient en rond. Voici qu'il s'étend, qu'il se déroule en steppes désolées, aux confins desquelles je place cette voix. Je ne la veux point trop proche. Je suis assise, non devant elle, mais devant le téléphone, et tout en cherchant à comprendre son message, je remarque la poussière au creux du récepteur, et l'efface du bout du doigt.

Ce qui me frappe est que la voix ait épaissi. Elle rampe au lieu de voler. Elle m'arrive de bas en haut. Le téléphone me présente soudain la photographie brouillée, jadis si claire, de celui qui parle. Lui aussi s'est épaissi. Au lieu d'être ce cavalier bien en selle, immobile au bord du désert, il apparaît maintenant fourbu, les pieds dans le sable, traînant par la bride sa monture.

Je comprends à présent pourquoi la voix est horizontale. Elle est morte. Je ne me demande plus pourquoi on n'enterre pas les morts debout, puisque la terre les maintiendrait aussi bien dans un sens que dans l'autre. La mort est une foudre qui se propage comme une source coule, une onde à plat, et il convient d'enterrer les morts dans le même sens.

La voix a été frappée. Je croyais qu'une voix pouvait échapper à la mort. Jusqu'ici, on n'en a point trouvé, avec la médaille des visages et la statue des corps, dans la terre. C'est qu'elle a l'espace comme tombeau, et c'est pourquoi, certains matins tristes, à l'heure de désœuvrement pour les fils de téléphone, elle se laisse choir le long d'eux, elle les fait vibrer d'une manière incertaine : « Hallo! Hallo! »

J'ai cru entendre une sonnerie; quelqu'un m'a appelée de « Longue Distance ». Ce n'est qu'une illusion. Il est toujours six heures du matin. Je viens de rentrer du balcon. Cinq minutes se sont écoulées. Je tiens encore ma main sur le pied de ma lampe japonaise. J'hésite à l'allumer, à éclairer le visage inconnu de la journée qui va peut-être, sitôt la lumière faite, murmurer d'une voix plate, à mon oreille : « Vous ne me reconnaissez pas ? »

NUIT SUR LE MONT-ROYAL

La nuit était depuis une heure tombée. Une ville d'un million d'âmes était elle aussi tombée, du haut de la terrasse de l'Observatoire. Trois cavaliers en file indienne descendaient en fuyant la pente de la montagne, ou plutôt trois chevaux, car les hommes qu'ils portaient s'étaient effacés. Cependant, leur volonté demeurerait visible dans l'alignement parfait, le galop égal des bêtes. Trois chevaux, ou trois loups, trois silhouettes, une fresque qui se détachait sur la cimaise rocheuse, je ne sais quel gracieux, farouche, dansant pont d'ombre à trois arches jeté sur les dépressions de la montagne, se répétant de lacet en lacet.

Là-haut une terrasse, une balustrade. Une planche de salut sur la vague, une résistance à l'abîme, une armature au vertige. Un palier dans une montée, sur lequel on se consulte. Les chemins du monde qui lentement s'abaissent, se

rejoignent et s'aplanissent comme un pont tournant. Le cœur qui cesse de battre de bas en haut, la neige qui jette des fleurs au-devant de vous, forme des arcades dans la nuit, étend sous vos pas un promenoir paisible.

La ville! Elle s'était ramassée dans ce phénoménal bouquet de lueurs. Elle vous chassait d'elle, jusque dans la salle sombre de la montagne. De là, on regardait. On poussait malgré soi un cri, dans ce silence qui ne voulait pas être rompu. En vain la montagne vous étreignait aux épaules, se plaquait sur votre bouche. Il fallait crier de surprise malgré la défense. Le rideau des arbres s'était levé. Sur le plateau de la nuit massive, la ville apparaissait, somptueuse. On ne voyait plus les étoiles. Elle formait cette voie lactée sur la terre, plus accusée que l'autre, d'un plan plus rigide, d'un dessin plus dur. En bas, l'homme était monté sur une échelle de fer pour arranger ses girandoles. Il se cramponnait d'une main à l'espace. Puis on entendait son pas lourd circuler dans les méandres.

La ville ne comptait plus que par ses lumières. On les embrassait dans l'ensemble avant de céder à l'appel des détails. On saluait d'un coup d'œil ce vaisseau illuminé ancré dans la nuit. On applaudissait l'artificier du Nord de cette fête nocturne. On était sorti en hâte sur la pelouse,

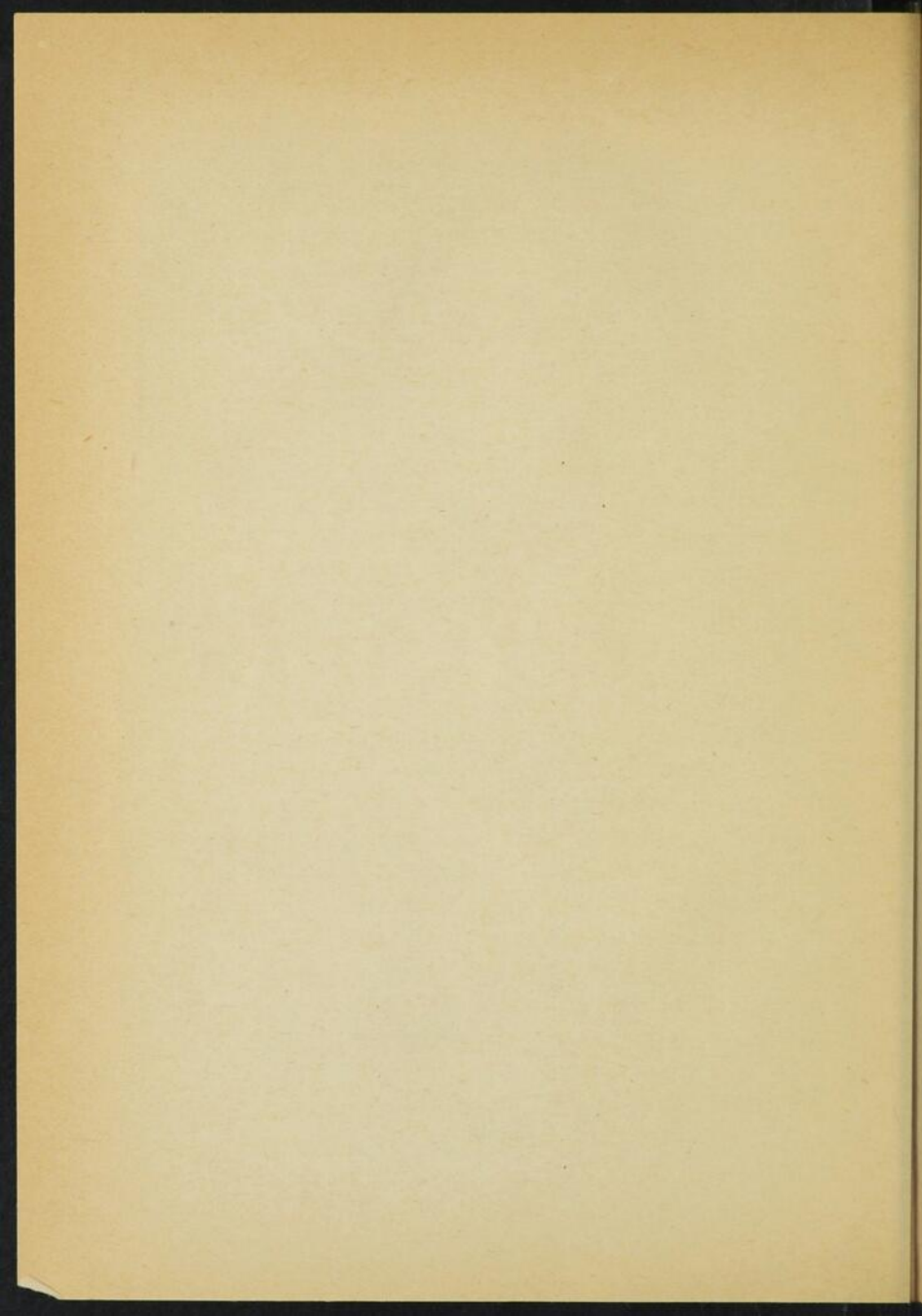
une légère écharpe autour des épaules, et cela expliquait qu'on avait un peu froid. Les pieds trempaient dans une herbe étrange. On assistait à une musique des lumières. On tendait l'oreille en même temps que le regard. Elles faisaient des coulées fraîches sur le visage. Elles venaient jusqu'à vous pour croiser chaudement votre manteau sur votre gorge. Elles étaient l'orchestre rassemblé dans l'obscur trouée, sous l'éperon de l'Observatoire.

Elles résumaient toutes les entreprises humaines. Ici, un panache de fumée qu'on imaginait âcre parce qu'elle était noire, marquait un coin de la ville comme un antre confus où les efforts, les tourments, les haleines, jetaient leur combustible. Là, deux globes inexplicables, pareils à deux annonces de feu, indiquaient l'entrée d'un portique grandiose sous lequel des rues privilégiées défilaient. Les lumières qui l'avoisinaient étaient silencieuses. Au loin, du côté des quais, il y avait des cordons lumineux qui faisaient penser à des jeunes filles au bord de l'eau. De hauts bâtiments, imprudemment jetés dans le ciel, n'étaient plus que de flam-bants alvéoles aux parois rongées, qui allaient s'écrouler d'un instant à l'autre. Instinctivement, on reculait. Le regard, d'un seul bond, se réfugiait dans les nappes obscures qui recouvraient



Photo Canadian National Railways.

UNE ALLÉE DU MONT-ROYAL, EN HIVER



des pans entiers de l'immense cité. On la devinait à ces endroits plus fragile, plus précieuse. Elle s'enveloppait d'ouate. Elle refusait de se laisser voir. Elle tirait son store entre elle et les yeux indiscrets. Elle prenait à ces endroits des airs de campagne. Il n'y avait plus que des lueurs peu sûres d'elles, qu'on croyait voir passer d'un train en marche. C'est là qu'on transportait ce qu'on avait en soi de plus inexprimé, dans ce nid aux contours à peine indiqués, balancé dans le feuillage des ombres.

Ces nappes obscures marquaient une sélection. Elles permettaient de choisir. On quittait l'artifice pour revenir par des chemins couverts à l'essentiel. La pensée jetait un pont d'ombre à travers l'espace jusqu'aux rêves timides, aux jardins et aux maisons de province qui semblaient se cacher dans ces retraites. Quelque chose d'hésitant, d'inaccompli et de secret revenait se blottir entre des parois brûlées de lumière et en reformer le tissu. Une frêle architecture devenait plus massive. On rentrait chez soi après la fête. On trouvait sous la porte un message après une absence. Des lueurs rapides comme des étoiles détachées couraient d'une rue à l'autre. Les jeunes filles du bord de l'eau semblaient se pencher en même temps.

O ville! à plat le jour, avec tes rêves égaux

comme un champ d'épis, ce soir tu l'étagais, tu te dépassais, tu t'abandonnais dans l'arène ou escaladais les gradins, tu te distribuais des couronnes. Tu avais un front et un orgueil. Tu avais le dos contre ta montagne et tu baignais tes pieds dans ton fleuve. Tu formais ce brûlant éventail dont tu caressais en riant le ciel froid. Tu écrivais sur la page du Nord ton nom incandescent que mes yeux européens lisaient en s'émerveillant, du haut de la montagne avancée vers toi comme un cap de continent étranger. Tu avais peur de fondre trop vite une carapace, d'en faire sortir trop brusquement un monde endormi, peur de provoquer un étonnement polaire. Une vapeur planait sur toi, au-dessus de la fête magnifique, tu abritais d'une grande main obscure ta lumière, pour qu'elle ne s'aperçût pas de trop loin.

Ton fleuve ! On ne le voyait pas. On le devinait. On était sûr de sa présence. Le ravissement qui voltigeait autour des sens comme une écume finissait par se poser sur lui, par s'y refroidir et s'y disperser. Il étreignait le cœur, fortement, il était par-dessous l'éphémère. Il liait les lumières de sa bande d'acier. Il écrasait dans la neige, après la fête, le bouquet artificiel, pour n'en laisser voir que la monture. On entendait un dialogue entre lui et le Nord inquiet dans ses espaces, son

obscurité et sa solitude. Il dressait sa barrière que rien ne pouvait entamer. La ville n'irait pas plus loin. Il la forçait à jeter l'ancre. Au-delà, la neige continuerait son déversement comme un Niagara silencieux et éternel. Il défendait le domaine inconquérable. Il le réservait comme une chasse gardée, marquée des seules empreintes du Nord pesant et farouche. La ville laisserait tomber son lasso étincelant sur la lisière. Elle pouvait faire des efforts pour se modifier, s'étendre, balancer sa proue, changer le dessin de ses lignes. Lui avait trouvé depuis les commencements sa forme. Il avait été tracé à l'aube du monde, d'un doigt aveugle. Une seule nuit âpre, fendant la terre, avait suffi à le graver dans le roc. Il mettait autour de la ville une bordure rigide. Il la soutenait dans son ivresse d'une main froide. Il la ramenait vers un seuil obscur. Pendant qu'elle dansait en parures fragiles, lui menait dans l'ombre sa bataille de géant traqué. Du haut de la terrasse, on croyait l'entendre haleter, tourner dans le mortel circuit, avec le harponneur blanc labourant déjà sa masse. Il n'avait plus de sommeil. Il se travaillait en profondeur et en surface pour ne pas se laisser prendre. On recevait dans le visage son souffle court, rauque, tragique. Il ne serait plus demain qu'une écaille luisante sur laquelle la ville étonnée se pencherait.

Du haut de l'Observatoire, le regard se nouait à lui. Les entreprises des hommes s'évanouissaient. Il rassurait. Il recréait en arrière l'obscurité à mesure que ceux-ci la détruisaient. Il trempait dans du froid leurs outils chauffés à blanc. Il forçait le spectateur à se retourner et à apercevoir la montagne comme s'il était devenu tout d'un coup conscient d'un côté obscur de lui-même. Tout l'artificiel était secoué dans le gouffre. On se trouvait dans un vide froid, entre un flanc rigide de montagne et une bande de fleuve glacé, et on avait chaud. On reprenait sa marche, peureusement, en scrutant les ombres. On n'était plus forcé à l'admiration. On abandonnait la fête pour rentrer en soi, rabattant en travers de la porte la barre du fleuve. On était centre et but. Il n'y avait plus à monter. Les chemins prenaient une allure tranquille de plaines. On avait l'impression physique de se dérouler et de s'étendre avec eux, le corps se jetait en avant comme un nageur. La cité, à mesure qu'on s'en éloignait, variait ses aspects : elle n'était plus qu'une vigne couchante aux ceps de lumières parallèles sur un coteau, les restes fumants d'un camp, un tas de feuilles d'automne auxquelles un jardinier met le feu. Les ombres gagnaient du terrain.

Elle apparut une dernière fois : cœur d'or d'une

fleur préhistorique, éclore au bord des glaces, blottie entre deux pans des Laurentides qui avaient l'air de deux pétales noirs et veloutés qui la soutenaient dans la nuit. L'étonnante orchestration venue des lumières était tombée. On avait été touché par mille vibrations de cristal : on en recherchait une seule à présent, intérieure, sourde, obscure. On sortait du spectacle. On se tournait, comme une porte ouverte, du côté de la montagne, et la montagne entraît, fraîche, nocturne, muette. On reprenait avec le Nord le même uniforme.

AUTRES MATINES

J'ai quitté la maison, ce matin de février, avant le lever de la ville, pour faire le tour de la montagne, ayant déjà le sentiment, en m'habillant, que j'arriverais trop tard, que quelque chose m'aurait dépassée. J'avais, à mon réveil, soulevé le rideau, regardé la terrasse couverte d'une neige blafarde et constaté comme d'habitude, avec le même désespoir irrité, qu'à quelque heure de la nuit que ma main soulevât ce rideau, la neige au dehors était parfaitement visible à cause du club d'en face dont les fenêtres demeuraient éclairées. J'avais beau éteindre, à l'intérieur, la lumière et plonger brusquement mon regard à travers la vitre : le spectacle n'offrait ni mystère, ni surprise, ni découverte. La terrasse était plate et banale, petite à tenir dans la main, et la maison de l'autre côté de la rue dessinait sa sottie façade, penchée vers moi ainsi que dans un cauchemar. La nuit n'avait pas existé à cause d'elle. Le jour s'était

vautré dans cette ruelle, comme à la porte d'un bouge, et levait d'en bas une face honteuse et pâle. Il était le compagnon indiqué pour l'aventure qui commençait, et je m'éloignais de lui avec répugnance. Il n'y avait pas autour de nous deux cette complicité joyeuse de ceux qui partent à l'heure où les ombres fourmillent à leurs pieds et se glissent vers les bas-côtés de la route. Il semblait que le sommeil m'eût surprise, non dans mon lit, mais sur une chaise. J'avais probablement veillé un mort. Il se trouvait sur ma table des papiers couleur de poussières d'os, des fragments de phrases. L'encre formait des plaies séchées. Les jours que j'avais vécus représentaient des buttes de débris amoncelés. Je n'allais pas au jour nouveau avec le sentiment de naître avec lui. Ma personnalité d'hier pesait sur moi comme le souvenir d'un événement désagréable que je n'eusse pu sur-le-champ nommer, mais qui se révélait par l'impression qu'il m'avait laissée. Ni le jour, ni moi n'étions neufs. Nous continuions au lieu de recommencer. Nous nous levions l'un et l'autre péniblement de cette terrasse de neige que la nuit n'avait pas noircie. Notre écrasement et notre impuissance étaient inscrits d'une craie brouillée, sur ce tableau décroché du ciel qu'éclairait d'une lumière terrible le projecteur d'en face. On pressentait

d'invisibles témoins assis en degrés infinis sur la terre obscure, qui lisaient ces chiffres et faisaient peser sur nous leur silence immobile.

J'ai voulu traverser la ville à l'heure où tout dormait encore et aller chercher sur la montagne la sérénité qu'elle m'a parfois procurée.

Mais la ville me ressemblait : elle aussi avait dormi d'un mauvais sommeil. Elle donnait la curieuse impression de n'être ni debout, ni allongée, mais plutôt assise sur le sol, dans une posture inconmode. A toucher du doigt les maisons, on les eût fait tomber sur la face. Il n'y avait pas eu de nuit sur elles non plus. Elles s'étaient couchées tout habillées, dans leur robe de pierre ou de brique, et se réveillaient chiffonnées, maussades, bâillantes, le visage noirci par l'éternel panache de fumée des calorifères. Il y avait par-dessus leurs fenêtres hivernales dénuées de persiennes une paupière vitreuse qu'elles ne parvenaient pas à soulever. La maison n'avait pas permission de se pencher à ses fenêtres, de saluer le matin par un claquement de volets repoussés. Les fenêtres demeuraient indifférentes au passage de la nuit au jour. Des lustres énormes brillaient, éclairant le dallage noir et blanc des vestibules vides. Il semblait qu'on eût oublié, après un enterrement de première classe, de souffler les cierges. On souhaitait que l'aube

proche répandit sa vague cendrée sur toutes ces lumières et que la ville goûtât enfin une obscurité relative. Certains ordres économes devraient venir du ciel et on aimerait voir apparaître au-dessus des villes embrasées ces paroles : « Ne jouez pas avec le feu. » On rêve d'un souffle arrivant avec la vélocité d'une comète, au moment où disparaît la dernière étoile, qui éteindrait les lustres des vestibules. Les maisons choisiraient ce moment pour se détendre, épaulées l'une à l'autre, se vider de l'haleine des hommes et se laver dans les premières sueurs du jour.

Il n'y avait pas plus de silence qu'il n'y avait d'obscurité. Des voix venaient de quelque part, peu nombreuses et qui suffisaient à remplir la rue, à la déshonorer. Voix d'hommes, autoritaires, comme si elles tentaient de régler un marché qui aurait duré toute la nuit, un marché de pourceaux, autour desquelles s'enroulaient des voix féminines au timbre aigu. Voix dont on ne pouvait trouver exactement la provenance, et qui donnaient aux devantures de libraires, de tailleurs et de vendeurs à l'encan un air interlope. On soupçonnait à ces boîtes plates et insignifiantes des boutiques un double fond, et une bicoque un peu en retrait avait à cause de ce tapage une profondeur d'ancre. On comprenait à présent pourquoi les boutiques étaient restées à ras de terre, parmi les

buildings qui s'élevaient de toutes parts : elles bordaient ces voix rauques, impudiques et mêlées dans les draps sales de la petite rue.

Un laitier apparut au tournant, debout à l'arrière de son traîneau, l'un et l'autre laqués de blanc, et les bouteilles vernies renfermaient un lait que le gel rendait cristallin, viril, dénué de toute douceur, lent à s'épandre, lait stérilisé que toute une ville molle allait sucer à son réveil. L'homme blanc passa, casqué de cuir, ferme sur ses jambes arquées, tenant dans ses gantelets les lisières rigides de ses rênes, et quand il descendit, le fouet à la main, au seuil de la maison libertine, je crus qu'il allait la faire rentrer dans l'ordre. Le traîneau s'éloigna, éteignant tout bruit du frêle tintamarre de son chargement. Les patins d'acier tracèrent sur le sol deux coupures et ne laissèrent après eux que des tronçons palpitants de la dispute.

Ni obscurité, ni silence... L'homme détruit, graduellement, ces dons qui sont l'intelligence et la sensibilité de la terre, ses façons de voir et de s'exprimer, opposées aux nôtres, son rythme de vie, son expiration et la reprise de son haleine.

Il coupe la grande artère à la fois souterraine et aérienne qui lie les profondeurs d'en haut à celles d'en bas. Il vide de sa moelle la sphère

du monde. Il se prive de ces prolongements infinis de l'obscurité et du silence. Il se réduit à sa propre stature, qui est brève. Il ressemble à une phrase écourtée, à laquelle il n'y a rien de suspendu. Il martelle sa flamme basse en plein air et c'est en vain qu'on lui cherche l'arrière-plan, le retrait, l'inconnu de la forge obscure d'où vient le souffle.

Que de fois, en soulevant mon rideau sur la terrasse blafarde, et en écoutant, malgré l'heure matinale ou même tout à fait nocturne, la sourde giration des tramways autour de la ville, j'ai désiré que me fût offert, à moi qui étais la première levée, comme un plat biblique pour lequel j'aurais tout donné, le mets velouté de l'obscur jardin qui montait jusqu'à mes lèvres, mes yeux et mes narines, quand je regardais par la vitre de ma maison bretonne, certain hiver. Il semblait que le puits se fût déplacé pour s'ouvrir exactement au-dessous de la fenêtre, tant les ténèbres étaient fraîches et profondes.

J'arrivai au parc de l'Université. A un tournant d'allée qu'épargnait la flamme des réverbères, la bibliothèque médiévale apparut, et sa façade recouverte d'ombre me surprit au point qu'elle me fit l'effet d'avoir été léchée par un incendie. Je la contemplai avec avidité. Ses murs opposaient à l'assaut de l'aube un barrage

aussi dur, aussi puissant, aussi abrupt que des pans de rochers. Les fenêtres que creusait la nuit prenaient du recul, se rongeaient sur les bords pour inviter le regard à plonger au fond de leurs orbites. Le gel pendant autour des encadrements avait fondu et laissé sur le granit une frange grisâtre, comme si une lance de pompier eût ruisselé par là. On s'étonnait que les vitres eussent résisté. Il se dégageait de ce bâtiment noir et froid une rage intérieure. Il émergeait avec la puissance d'une épaule de montagne du patinoir qui lui servait de ceinture et qui prenait aisément, dans l'étrange éclairage, les proportions de douves gelées. On sortait de là comme d'une forteresse. La porte massive s'entrebâillait et on avait presque l'illusion de la campagne et de la solitude. L'ascension commençait. On marchait sans tourner la tête, en regardant droit devant soi, pour ne pas voir les maisons qui continuaient à vous suivre, comme des sorcières, le long de la montée. Les dynamos du réservoir d'eau découpé dans le flanc de la montagne se firent entendre. On ne savait trop d'où sortait cette vibration mince et sourde qui cheminait en même temps sous terre et dans l'air et qui était à la fois bruit et mouvement. Le Saint-Laurent se retournait sur lui-même et ne consentait qu'avec des sifflements furieux à abreuver cette

ville somnolente. Cela ne paraissait pas provenir de l'édifice même qui abritait les machines : la vibration traversant la rue allait frapper une paisible maison bourgeoise dont les murs avaient l'air de couvertures ouatées par quoi elle essayait de se défendre. Tout n'était que supercherie et mécanisme. Les dynamos s'appliquaient sans doute à fabriquer ce petit matin blême et mouillé. Entre les grilles du bassin, on apercevait l'eau du fleuve, parquée sous son couvercle de glace jaune couleur de toison sale, amenée à grands renforts de canaux souterrains pareils à des glissoires d'abattoirs. Cette eau où avaient trempé les quilles des navires mêlait à son odeur de goudron, de galets et de sable, le goût nauséabond de produits chimiques.

J'arrivai au cœur de la montagne. J'y cherchai en vain un reste de nuit, une ombre réparatrice. Le cœur de la montagne, pas plus que la ville, n'était neuf. La neige demeurait balafrée dans tous les sens par les skis. Les raquettes avaient laissé de chaque côté du chemin des empreintes de poissons sans yeux, à tête ronde, à queue effilée, qui montaient par erreur vers l'Observatoire, et à cause de ces empreintes en rangs pressés sur les bords, j'attribuai aux porteurs de raquettes un corps gélatineux, une allure molle, une application à défilé en un banc

étroit, hors du courant tumultueux des skieurs.

Quelle science ceux-ci avaient apportée à taillader le visage de la montagne ! Il n'y avait pas une pente, pas un sentier écarté, pas un bois dense qui ne portassent leurs balafres. Chaque mamelon pointant et dur était incroyablement ridé, chaque creux ressemblait à une paume marquée de lignes, chaque renflement qui luisait comme une fraîche joue d'enfant avait dû subir le singulier tatouage. On voyait encore sur la neige aux ombres indigo la forme des longues et fines aiguilles d'où traînaient des fils d'acier ou d'une soie brillante étirée à perte de vue. Elles n'avaient suivi ni plans ni dessins : toutes les lignes se mêlaient, se croisaient, se repoussaient. Il en était qui voyageaient ensemble comme des destins parallèles ; d'autres avant de se dégager de l'imbroglio se confondaient dans des remous furieux, quelques-unes marquaient un flanc de coteau d'échelons tailladés en profondeur, d'une cruauté sadique, d'autres avaient glissé sur la surface polie avec la rapidité de flèches. Il y avait dans les endroits découverts des ecchymoses et dans les bas-fonds de grosses plaies. On eût pu demeurer là des heures à étudier ces enchevêtrements. L'esprit humain s'était évertué à tracer sur cette montagne un schéma de son activité. Tout s'y coudoyait : génie, folie,

élans, échecs, glissements du rêve, assauts du cauchemar, et les tâtonnements de l'apprenti et la hardiesse du maître ouvrier. Les plus délicates orfèvreries se mêlaient à des barbouillages d'enfant. Je découvris même, sous le rempart à pic de l'Observatoire, un pan de neige pure où personne n'avait osé se risquer. Je découvris aussi, dans des replis obscurs, des trouées profondes aux bords éclaboussés ou piétinés... Suicide ? Meurtre ?

La neige n'était plus la neige. On se demandait à quoi elle avait passé la nuit, pourquoi elle ne s'était pas hâtée d'effacer les marques infamantes. La montagne restait immobile, humiliée, battue comme une galette, incapable de se soulever, croyant entendre encore le rire démoniaque des skieurs en veste rouge, au passe-montagne de cuir étroitement appliqué sur le crâne, au-dessus de la barre des sourcils qui gouvernait le visage dans l'air houleux, et maintenant suspendus à son axe les yeux.

Ils s'étaient tous concentrés là sans doute comme en un rêve. Ce n'étaient plus des jeunes gens, garçons et filles efflanqués qu'on avait peine à distinguer les uns des autres, se livrant en commun à un sport favori, mais des dormeurs sans sexe en proie à un cauchemar, qui montaient une montagne avec des difficultés

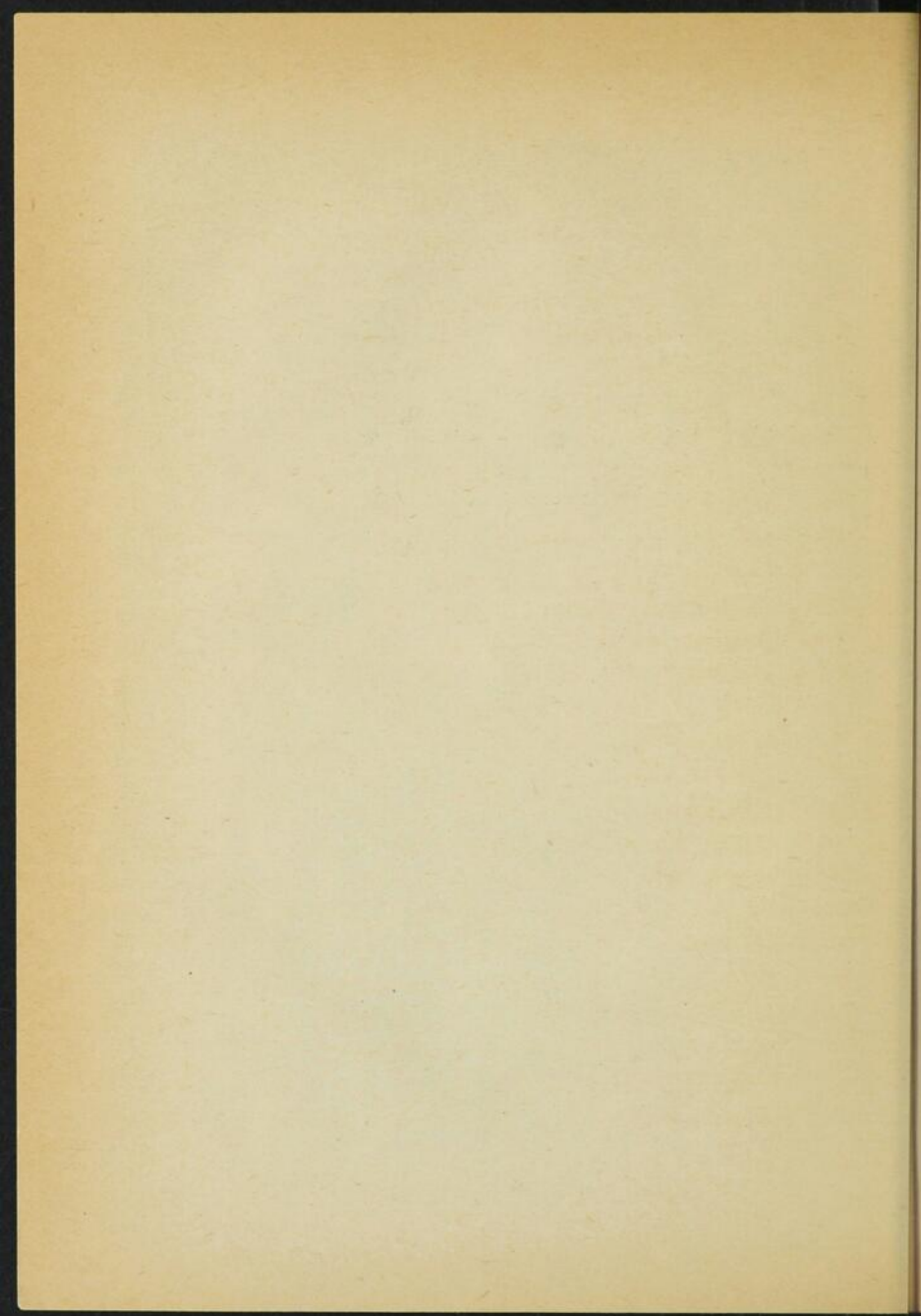
inouïes, portant un boulet à chaque jambe, et qui s'imaginaient qu'ils pouvaient la descendre comme on descend dans le sommeil un escalier ou le flanc du monde : en glissant ou en volant. Parfois, ils se réveillaient d'une façon brutale, embrassant un arbre ou donnant de la tête contre un rocher, dans une position grotesque, le corps difforme, les pieds d'une longueur, d'une pesanteur et d'une maladresse incompréhensibles, les orteils pliés en deux.

Mais à cette heure matinale, il n'y avait pas de skieurs. La montagne, qui gardait ses cicatrices de la veille, était enfin délivrée. Elle se couronnait d'un belvédère d'où le regard plongeait sur la ville. Car, hélas, on ne pouvait oublier la ville. Une fois sur ce belvédère, on ne se hâtait pas de lever les yeux pour examiner le ciel. On n'avait rien de plus pressé à faire que de s'approcher de la balustrade et de se pencher. Ainsi l'homme qui fuit devant le gendarme cède à l'instinct de se retourner et se perd. Il fallait donc se retourner vers la ville. Peut-être y avait-il dans ce geste un sentiment de vengeance. On savait qu'on allait rire de son aspect misérable. C'est en vain que le soir, aux jeux fabuleux de ses lumières, elle apparaissait, étagée, avec des rues entières cheminant jusque dans le ciel, des nids de maisons balancés dans les nuages, des arches illuminées flottant sur



Photo Canadian National Railways.

LES SPORTS D'HIVER SUR LE MONT-ROYAL, MONTRÉAL



le fleuve, de hautes banques jetant l'or par toutes leurs fenêtres, et des forêts d'ombre trompeuse, et des jardins imaginaires bourrés de nuit... Ce matin de février, il n'y avait pas de supercherie possible : elle se montrait sans fard à l'observateur solitaire. Il était insensé qu'une ville d'un million d'âmes, comme on dit, fît si peu de volume au pied d'une montagne. Décidément, il n'y a que l'homme à être grand. Je ne voyais ici qu'un marécage plat, à moitié desséché, où des plaques de terre glaise luisaient, un champ d'hiver inculte dont les mottes disparaissaient sous un semis de neige. Quelque peine que l'on prît en bas pour donner à chaque maison une physionomie différente, elles se ressemblaient toutes. Le marbre, la pierre, la brique, le ciment et la couleur de la façade que l'artisan choisit comme une femme choisit une étoffe, tout se fondait dans un ton d'une lave désespérante. Tant de peinture avait coulé pour rien. Tant d'architectes chauves s'étaient penchés sur des plans luisants. Il ne restait qu'une pauvre ville carrée et plate, enfoncée dans la terre, et l'on n'eût pu reconnaître dans la triste démocratie des maisons les quartiers pauvres des quartiers riches. La juiverie étalait ses nippes et sa brocante, ses barbes et ses synagogues parmi les pelouses des maisons anglaises. Les arbres plongeaient dans l'asphalte.

Un pont aux innombrables arches n'était plus qu'une patte d'araignée crispée sur le fleuve, et la coupole éclairée en rouge qui surmontait un building de vingt-cinq étages avait l'air d'une lanterne japonaise au bout d'un bâton.

Je tournai le dos. Je refusai d'entendre les coups de marteau qu'un ouvrier commençait à faire résonner sur un toit, qui eussent pu être interprétés comme une protestation de la ville contre cette sentence de mort prononcée contre elle. La montée était finie, et la peine, et le dégoût. J'avais devant moi une route qui faisait le tour du sommet, un cercle parfait, une piste où je pourrais me livrer à des exercices mentaux hardis comme des prouesses équestres, une heure de solitude, et la permission, si je voulais, de fermer les yeux dans mon visage. J'avais tout une heure, et je n'avais qu'une heure. C'était à la fois de quoi enchanter et terrifier. Le côté sérieux de l'aventure commençait. Il n'y avait plus rien ni personne entre moi et l'objet véritable de cette sortie matinale. Un caprice prenait la gravité d'une mission. Je n'avais qu'une heure pour exécuter celle-ci. Je savais que je laissais en bas, avec le marécage de la ville, une scorie, une motte, une basse et misérable bicoque qui était la forme que j'exécrais de moi-

même. J'étais montée jusqu'ici pour me débarrasser, pour trouver mieux, pour fouiller comme jusqu'au cœur de la montagne. Je sortais d'une pesanteur d'hiver, d'une langueur de maladie. Il fallait secouer sur les hauteurs un lourd vêtement de mauvais temps, et voir si là-dessous le cœur battait encore. Tâche difficile : comment dans cette neige faire jaillir à son talon l'étincelle des silex ? Comment remonter au jour l'enthousiasme des profondeurs où il a disparu ? La neige supprime l'écho de vos pas et vous dépouille de votre ombre. Elle met son papier buvard sur toute votre personne.

J'étais venue là, non seulement pour ne plus voir une lumière odieuse que je ne pouvais éteindre et offrir à mon regard une terrasse vierge, mais pour établir une coupure. Je mettais entre le jour de la veille et celui-ci les douves polies de l'Université, un siècle, une époque, et si cela ne suffisait pas, une montagne. Je me laissais suivre de quelqu'un dont il fallait que je me défisse par la violence ou plutôt d'un état qui avait la vigueur d'une créature et que de là-haut je jetterais dans le gouffre, la pierre au cou. Je créais artificiellement ce qui m'avait manqué : une nuit, non seulement sur la neige, mais une nuit de l'être conscient, immense comme le lit de la mer où la pensée roule avec insensibilité. Rien

ne devait filtrer de la lumière antérieure, cette lumière qui avait déjà servi à des nettoyages. Les ténèbres seraient neuves, taillées dans une étoffe qui n'aurait jamais été dépliée. Je cherchais une première rencontre avec moi-même, un premier contact avec le monde, un premier cri. Et il était mathématique que cela dût se produire à l'instant où j'atteignais le point culminant de la montagne. Hauteur et profondeur allaient se toucher, nuit et lumière se fondre. L'impossible et le possible ne faisaient plus qu'un domaine : je prenais possession de moi au moment où je m'abandonnais. Tout formait cercle et je me trouvais sur ce sommet de montagne à l'endroit du fermoir. Il y avait rupture afin de permettre une soudure. Et ainsi de tout : on n'est jamais plus près d'un but que lorsqu'on s'en croit très éloigné. Et rien n'est plus vrai que le contraire d'une vérité. Le fossé entre les choses est en même temps un rapprochement. Il permet de voir leur envers. Il donne l'envie de franchir une distance. Plus il est profond, plus il élève. L'esprit ne connaît d'ivresse suprême et de liberté absolue que dans le moment où il se trouve suspendu entre deux propositions. Une fois qu'il a atterri d'un côté ou de l'autre, sur ce qu'il juge pour un instant une certitude, il replie les ailes de sa vigilance.

J'atteignis le sommet du Mont-Royal, marqué par un canon, un pauvre petit canon qui allongeaient son museau rouillé au bord d'un rocher plat. Rien ne se produisit. L'aurore ne tira pas de salve. Une flamme de renouveau ne jaillit pas, à cet instant précis, de ma poitrine. Je m'aperçus qu'il n'était pas possible de conduire un miracle comme une opération chimique. Rien ne bouillonna dans l'autoclave de la montagne. La poudre amorphe de la neige ne se souleva pas sous mes pieds. Ce fut au moment où je commençai à descendre que je dus faire un effort pour avancer. La montée n'avait pas donné le résultat attendu. Je n'eus pas envie de m'asseoir, comme je m'assis tant de fois, par tant de crépuscules d'étés ou d'automnes, sur ce rocher surplombant, pour chanter mon hymne au monde. J'avais voulu forcer une éclosion, en marquer l'heure, et me retrouvais stupidement en face de la carapace de l'hiver. Je descendis la montagne d'un pied las, en découvrant sa physionomie réelle. Je regardais le mauvais empois de la neige, les balafres des skis. Je devenais un piéton ordinaire qui calcule avec impatience le temps que lui prendra le retour. Je venais de manquer le but et laissais sur l'affût de ce canon la loque glorieuse de l'être que j'avais voulu recréer. Rien n'était sorti de moi, et cependant j'éprouvais un déchirement et

un vide affreux. Mes yeux se portèrent sur la route, puisqu'il fallait bien qu'ils s'occupassent à quelque chose. Le jour était tout à fait levé, mais lent encore dans ses mouvements. Le chemin de montagne flottait un peu au-dessus de sa place ordinaire et la neige qui le couvrait avait l'air de remuer, donnant l'image d'un monde infinitésimal qui se remettait à vivre. Il n'y avait aucun embrasement, aucune pourpre, aucun triomphe. Le passage de la nuit au jour s'accomplissait sans fanfares. Il donnait plutôt l'impression de chuchotement d'un message entre la terre et le ciel, de transmission d'un objet précieux, fragile et enveloppé, d'un berceau à l'autre. Et cependant, sous l'apparente indifférence du monde fermé en rideau, on sentait qu'un événement avait lieu, conforme à de très anciens rites. Chaque moment comptait, mais glissait si vite sur le précédent, et d'une manière si silencieuse, qu'il fallait pour ne rien perdre de la cérémonie y porter une attention extrême. Le jour ne se détachait pas de la nuit comme un fruit qui tombe, mais devenait peu à peu visible dans la matrice noire. Il n'y avait pas séparation, mais entente. Il la repoussait doucement à la périphérie où elle demeurerait ainsi qu'un mince anneau. Aucune pression ne s'exerçait en aucun point. L'obscurité se faisait lumière et la transformation s'opérait maille à

maille. Elle aurait lieu, ce soir, en sens inverse. Le balancier oscillait doucement d'un pôle à l'autre. La terre et le ciel étaient sans cesse occupés à des prêts et à des restitutions. La même matière première servait à l'infini.

La montagne devint allègre et vivante malgré ses cicatrices qu'elle ne cherchait pas à cacher, et ce ne fut pas à son sommet que le jour choisit de se révéler. Il se glissa tendrement sur les pentes, à mesure qu'elle s'affaissait comme si elle eût commencé à perdre espoir. Il cheminait lui aussi en promeneur ordinaire qui ne s'attend point à de dramatiques révélations. Il me rejoignit. Il accoupla son pas silencieux au mien. Mais ce pas avait un ressort caché. Je me sentais depuis quelques moments soulevée par une force que je ne m'expliquais pas, qui m'était étrangère et dont je me défiais encore. Je cherchais plutôt à la comprimer qu'à me laisser emporter par elle. Elle me pressait de toutes parts, alors que j'avais cessé de la solliciter. Elle arrivait de son plein gré, d'une source que je n'avais pas prévue, à un instant que je n'avais pas marqué, et sous une forme qu'elle seule choisissait : c'est-à-dire qu'elle empruntait à ce matin gris sa couleur, sa lenteur, sa ressemblance avec une vague fatiguée et persistante venue de loin, qui ne faisait qu'obéir à l'impulsion d'une marée. Elle n'était pas accourue à mon

invocation, sur un sommet claironnant. J'avais dû me mettre sur son parcours, attendre l'occasion d'être frappée par elle, et il fallait à présent me laisser entraîner sans marquer de délire. Je ne sus plus ce qui dévalait de la montagne : la route animée par le piétinement aigu de la neige, ou le jour qui pour se conformer à ses façons feignait de descendre au lieu de monter, en même temps qu'au dedans de moi une source lente et épaisse se mettait aussi en marche. Il y avait loin de la résurrection triomphale que j'étais venue chercher à cette heure et dans ces lieux à cette espèce de débâcle bienfaisante où ma volonté n'était pour rien. Une érosion se produisait enfin dans des murs soudés, une masse tenue factice-ment sur un sommet où elle s'équilibrait mal, glissait en adoptant le rythme de la route et du jour qui la soutenaient de part et d'autre, vers un plan inférieur et spacieux où elle pourrait s'étendre.

J'eus, sur ces hauteurs desséchées, une impression d'atmosphère marine. Je n'étais pas encore touchée par un flot que mon œil ne pouvait distinguer, mais déjà la rumeur qui le précède m'enveloppait, et je humais sa buée de tous les côtés à la fois. Cela suffisait. J'écartais le plus possible le moment où il allait m'emporter. Car toute la grâce était contenue dans cette annoncia-

tion. Il y avait plus de joie à être prévenu qu'à être comblé. Une certaine ressemblance existait entre l'instant où je ne comptais plus sur rien et celui où l'on me disait mystérieusement d'espérer. Ces deux instants étaient les bords d'une déchirure dans une étoffe délicate, que je pouvais rapprocher. Je n'étais pas encore très éloignée du premier, et il aurait été impossible de lui superposer un équilibre absolument conquis, encore moins cet enthousiasme pour lequel je m'étais travaillée en vain. Je refusais même les états transitoires. Je bouchai en moi cette rumeur et cette odeur marines, j'empêchai qu'elles ne s'étendissent, je les maintins au pied de la grève indiscernable et non encore envahie du subconscient. Je refusai à mon contentement de devenir exaltation. Ce petit remous significatif que je venais de ressentir contenait tout le miracle. Il fallait le retenir de se gonfler. Je l'emportai au fond de moi comme si j'avais posé dessus la masse de la montagne. Les premiers skieurs allaient arriver et se mettraient à embrouiller sur la neige les traces des recherches de la veille.

Au bas de la descente, je rencontrai un constable planté au milieu d'une dangereuse croisée de chemins. La rue à ce moment était vide. Il se mit en m'apercevant à faire un moulinet avec ses bras, comme si une petite

brise venue des hauteurs venait de le toucher.

— Pas *grand* promeneurs ce matin, dis-je, en une phrase bizarre, à laquelle je voulus trouver un symbole quand elle me revint à la mémoire.

— Oh non! *Ils* sont trop fatigués après leur nuit.

Il me répondait dans la même veine énigmatique. A la réflexion, il me sembla qu'il parlait des habitants de la maison tapageuse devant laquelle j'étais passée, à l'autre bout de la ville, trois heures plus tôt, et tout s'enchaîna. Le constable et moi fermions le cercle.

MONTREAL SOUS UNE TOURMENTE DE NEIGE

Du haut de l'Observatoire bâti sur un éperon de la montagne, la ville paraît engloutie. Elle est réduite aux proportions d'un cimetière. De lourdes nuées grises en masses linéaires planent au-dessus : fumées, nuages, ouates superposées de la neige, on ne saurait dire. De grands rectangles blancs se détachent dans la grisaille : ce sont les toits couverts de neige, réduits en pierres tombales. Les rues ne sont plus que des allées funèbres, droites comme il convient à la cité des morts, et les squares sont de petits bancs où l'on pose les genoux, au pied de ces pierres.

On cherche en vain les flèches et les tours de la ville des églises. Elles ont disparu : ce cimetière ne contient ni croix, ni stèles, ni colonnes ; il n'a que des marbres, des dalles et des pierres, couchés dans le sens des corps qu'ils recouvrent, dans le sens de la mort, des nuages et des fumées

aux panaches rabattus par la tempête, dans le sens des défaites. Le Saint-Laurent, qui aux jours clairs boucle la ville d'une merveilleuse ceinture d'argent, s'est évanoui, invisible aux yeux, présent à l'âme qui l'évoque, symbolique, noir et tranquille, avec son passeur silencieux et sa barque alourdie.

Nul bruit ne monte de la ville morte, si ce n'est celui du démarrage des trains sur leurs rails, et l'on dirait qu'un tremblement de terre a eu lieu, qu'une Pompéi moderne gît sous les cendres, et que des excavateurs puissants travaillent à la déterrer. On entend des grincements de poulies et de chaînes, un dévidement d'engrenages, et l'on ne serait pas surpris de voir tout à coup ces pierres tombales se dégager de la terre et se transformer de nouveau en gratte-ciels, le cimetière redevenir la cité.

Tout est plat, horizontal, écrasé sur le sol. Tout cède au lieu de résister. Le ciel n'est plus en forme de dôme jusqu'au sommet duquel montait l'haleine d'une ville : il n'est, lui aussi, qu'une strie parallèle à celle des fumées, une ardoise immense sur cette nécropole. Les peintres de champs de bataille crépusculaires peuvent venir ici chercher une inspiration.

La ville est là, sous les pieds. On pourrait presque, d'un coup de pierre, fracasser ces

vitres ternies. Et cependant rien n'en révèle la vie. Son million de faces s'est écrasé contre terre, son million de bouches perd le souffle, silencieusement.

La neige contradictoire et verticale tombe, étendant devant les yeux un rideau de perles fuselées à travers lequel on regarde dans le gouffre la cité ensevelie. Les arbres de la montagne sont ses complices. Ils refusent d'intercepter son passage. On sent entre eux et elle une harmonie. Ils tombent, eux aussi, mols et droits du ciel, indiquant de leurs flèches l'emplacement du monde, tenant à peine à la terre recouverte d'une mousse spongieuse et blanche où s'accrochent mal les racines. Leur immobilité n'a rien de rigide. Ils demeurent debout, maintenus par l'air ouaté, ils flottent dans le sens de la neige comme des épaves dans un courant, appuyant d'un dessin plus ferme le fusain léger des flocons.

Le corps aussi est un arbre, dans le même plan que les arbres, lui seul doué de mouvement et qui promène son ombre alerte et noire dans leur grande armée immobilisée, prêtant l'oreille pour saisir leurs messages chuchotés. A chaque tourbillon, la neige tinte autour de lui comme autour du tronc lisse d'un bouleau. Un coup de vent transforme les flocons en coraux qui viennent ruisseler sur le cou frissonnant, les poignets

libres, la joue combative qui fend les écumes, partout où le corps met à découvert sa chaude écorce. Tout ce qui survit à la tempête choisit la statue humaine pour y suspendre, hâtivement, des colliers de gratitude.

Un homme râtelle la neige le long de la balustrade de l'Observatoire. Il surprend dans cette solitude, il réchauffe le paysage désolé. Il semble qu'on découvre une chaumière au tournant d'une route inconnue. On regarde de près ce visage, émerveillé du sang qui coule sous la peau fouettée, de l'éclat des yeux. On y voit un reflet de sa propre image.

Il râtelle, de l'air patient et absorbé d'un enfant qui bâtit ses forteresses fragiles sur le sable. La neige efface l'empreinte de ses pas, et la rafale reforme derrière lui la nappe immaculée.

Il faut échanger quelques propos avec le jardinier blanc, lui faire relever, entre leurs cils poudrés, ses paupières alourdies, forcer la flamme du regard à s'allumer sous leur ogive, voir monter devant ses lèvres la colonne de son haleine figée, entendre vibrer une voix en même temps métallique et mouillée, dans la forêt défilant sous l'arche basse du ciel que soutiennent deux piliers égaux : immobilité et silence. Il n'y a plus ni chants d'oiseaux, ni crécelles d'écureuils. Il faut que jaillisse, au haut de l'arbre humain,

la note qui montera droit elle aussi, au-dessus du plan horizontal du monde.

Il recommencera plusieurs fois sa tâche, et peut-être que cet après-midi, si la tempête s'abat, arriveront jusqu'au promontoire les vieux traîneaux mélancoliques, tirés par de vieux chevaux patients, conduits par de vieux cochers canadiens-français en harmonie avec l'attelage, une trilogie survivante. Des couvertures à carreaux noirs et rouges tendues sur les voitures et semées de neige — fleurs et couronnes! — s'extrairont péniblement les touristes aux pieds chaussés de snow-boots, qui par tradition viendront faire quelques pas sur le sentier tracé par le jardinier blanc. Ils sentiront l'hôtel surchauffé, les fauteuils de cuir du lobby de caravansérail, le taxi, le cigare et le cocktail, et on aura hâte que disparaissent de ce chemin de paradis, de cette balustrade fragile au haut du monde, les lourdes silhouettes. Pauvres hommes désespérés parce qu'ils ne retrouvent point dans les brumes la gare du Canadian Pacific qu'ils aimeraient comparer à la Central Station, le pont Victoria dont ils compteraient les arches, le fleuve dont ils estimerait le débit, ou les étages du Ritz qui les héberge, cependant que le vieux cocher à la face rougeaude entre ses moustaches blanches et pendantes essaie de désigner, du bout de sa pipe,

l'emplacement de la Cathédrale, et explique comme il peut Jacques Cartier, le Mont-Royal, les Laurentides, l'Université McGill, dans son anglais attrapé d'une oreille, du haut de son siège, le cou en tire-bouchon, glané de-ci de-là, d'une gare à un hôtel, d'un théâtre à un restaurant, émaillé d'argot américain qu'il abandonne pour reprendre son archaïque parler normand, avec tant de soulagement qu'il semble le mettre à la place du fardeau de la langue étrangère, avec un haussement d'épaules venu aussi de France.

Serrons bien notre manteau autour de nous, enfonçons-nous dans la montagne.

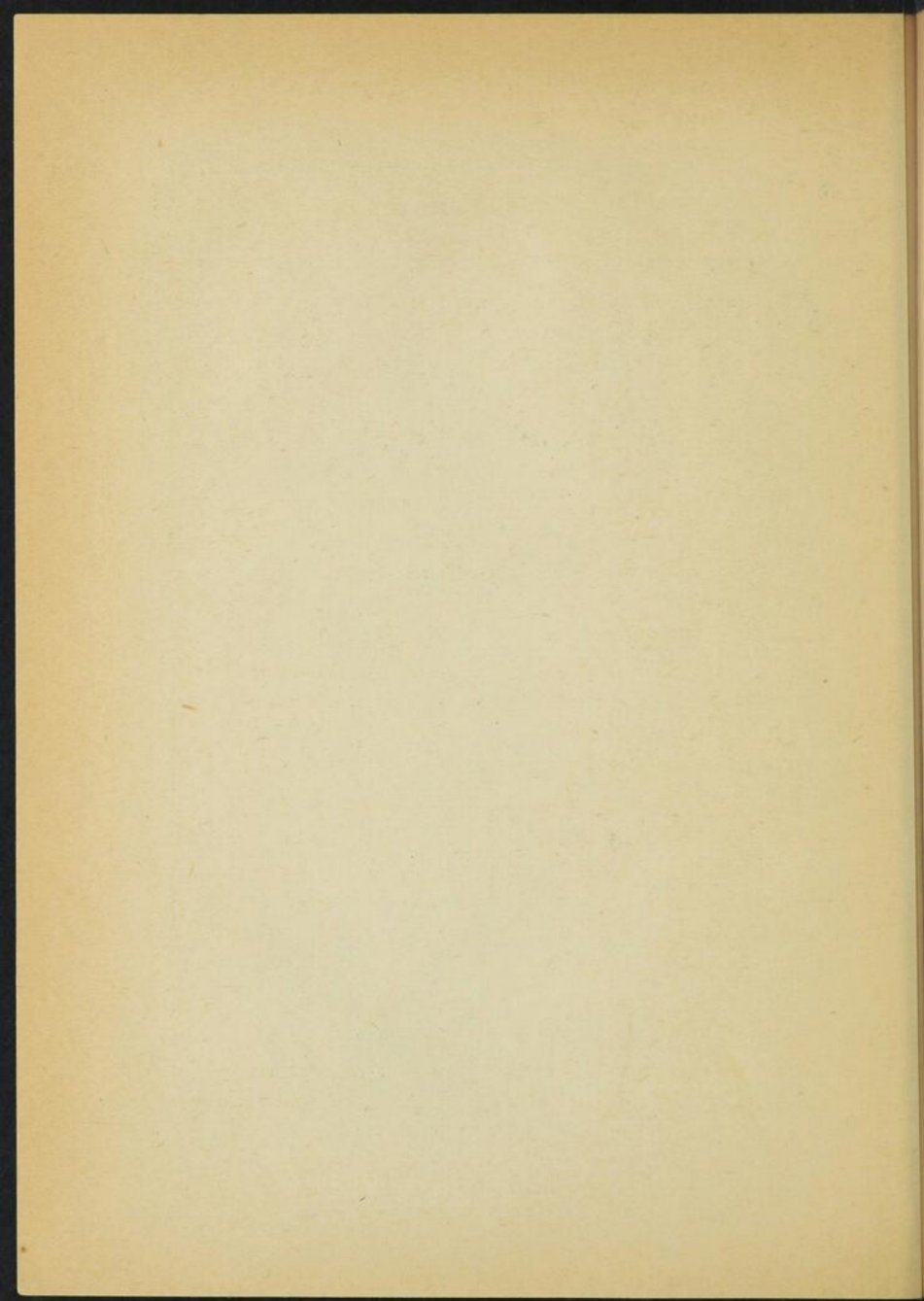
Voici les lieux du crime... Voici le cœur qui frissonne... Ah! douce montagne qui prêtiez votre flanc chaque nuit à la ville sommeillante, ténèbres qui étiez la rédemption de tant de lumières, écran qui protégez les étoiles là-haut contre les réverbérations d'en bas, hélas, un soir, nos yeux horrifiés virent briller à votre sommet un éclat inexplicable. Une faille se produisait dans votre masse, du haut en bas. Un torrent de lumière électrique dévalait entre les arbres jadis couchés en rond, sur le tertre, liés en une arabesque ininterrompue dans leur gracieux sommeil. A présent cette lumière sera sur eux à jamais, les punissant comme d'un crime éternel.



Photo Canadian National Railways.

LE CHATEAU DE RAMEZAY

(Ancienne résidence des gouverneurs français, à Montréal)



J'entends pleurer vos elfes, ô montagne, un pan de leur cape sur leurs yeux, le front appuyé aux troncs décolorés de vos érables.

Voici donc d'où vint le mal : une croix, toute de fer, qu'érigèrent les meilleures intentions du monde, à ta mémoire, ô Jacques Cartier, toi qui posas là tes genoux, les yeux fixés sur le fleuve conquis où tu pouvais distinguer tes caravelles. Vu de près, c'est un peu pitoyable et funèbre, sur ce tertre glacé, et surtout d'une incomparable laideur dans l'architecture forestière, rappelant par la base la tour Eiffel, et par le sommet une pauvre passerelle de navire suspendue dans les écumes de la neige. Le soir, cela s'éclaire, cela jette sur le doux royaume de la montagne une clarté fulgurante, et les petits villages canadiens blottis le long du fleuve, couvées paisibles de maisons rouges et blanches groupées autour de l'église dont la neige alourdit les ailes, peuvent distinguer la croix illuminée comme au temps où brillaient d'une rive à l'autre les feux, conteurs d'événements.

Hélas, ceux-ci ne s'éteignent point. Ils sont un regard figé dans la nuit, et à l'heure où le cirque turbulent de la ville allume ses girandoles et bat de ses tambours, lorsque le rêveur vient, par des chemins à lui, appuyer un instant son front à l'épaule de la montagne, il lui faudra

à présent mettre la main en écran à chaque tempe pour trouver le pan de noirceur auquel il avait droit, qu'il découpait en pleine montagne pour appliquer sur ses yeux brûlés. Il osera à peine permettre à son regard de monter en se posant sur les buissons couronnés de neige, comme une rampe d'aubépines en fleur qui conduit à un jardin mystique, car là-haut, maintenant, il fait clair.

Nous voici au sommet. La tempête règne. La neige tombe oblique, épaisse, changeant de direction comme une brusque voile à chaque coup de rafale. On dirait une forêt d'oscillants arbustes. La route n'est plus qu'un fossé moelleux bordé d'osiers imaginaires, un marécage blanc où l'on s'enfonce, en regardant avec un peu d'angoisse vers les bords.

Deux cavaliers arrivent au galop, botte à botte, deux rois des aulnes, penchés sur leurs chevaux, muets, farouches, visages enfouis sous leurs heaumes modernes, ayant fait semble-t-il avec le vent un pari mortel. Ils sont là à tant de sommets : sommet de la route et de la tempête, sommet de l'effort et de l'exaltation ! Dès le tournant, ils reprendront l'allure amollie du jockey après la course, l'acier de leurs muscles et de leur volonté ne sera plus qu'une neige fondue.

Autant la montée fut pénible, autant la des-

cente est facile. L'esprit de lutte fait place à une flottante rêverie. Le corps n'a plus qu'à suivre l'ondulation des collines. On glisse plutôt qu'on ne marche. Des skieurs dévalent les pentes, fendent l'air l'espace d'un instant, d'une butte à l'autre, flocons noirs parmi les flocons blancs. Ils prêtent la grâce et l'aise de leurs mouvements au promeneur qui glisse, s'élance et vole avec eux, comme en un rêve, étonné d'arriver au pied de la montagne, à un croisement de rues où les flèches luisantes des skis viennent se briser au noir barrage des autos et où un policeman massif indique, de son bras levé, que là s'arrête la fantaisie et que la civilisation commence.

Voici sur une dernière pente un sanatorium d'enfants parmi les arbres, tous des « allongés », le long des terrasses en plein air. Des couvertures rouges sortent des voix, tuberculeuses elles aussi, horizontales, enfantines pourtant et qui saluent le passant d'un « Hallo! » chargé d'attente, d'espièglerie et parfois d'un faible défi. Des nurses en robe rose s'affairent entre les lits, secouant de temps en temps, d'un mouvement de tête, la neige qui s'amasse sur leurs coiffes.

Voici le campus de l'Université anglaise. Le patinage a remplacé le foot-ball, on entend le ronronnement des patins, étudiants et étudiantes s'entrecroisent, par groupes, par couples, quel-

ques-uns tracent solitairement leurs découpages sur la glace; voici les joueurs de hockey, chandails bleus contre chandails rouges, corps dégagés, courbés, prêts à l'élan, coups secs des crosses sur les billes.

La ville qui, du haut de l'Observatoire, paraissait ensevelie, s'est rebâtie étage par étage, toute une artillerie lourde se met en branle pour combattre la neige. Des machines pareilles à des chars d'assaut la refoulent hors des rails des tramways, ou plutôt, on ne sait par quelle alchimie, la volatilisent, des rouleaux la nivellent sur les chaussées, des balayeuses l'enlèvent des trottoirs, des charrettes en longue file la transportent vers les bouches d'égouts.

On songe au royaume blanc d'où l'on vient de descendre, aux arabesques dont elle brodait tout l'espace comme de fleurs de givre sur un carreau de fenêtre...

Tout cela s'efface au souffle des hommes : voici la ville!

LA RUE SAINTE-CATHERINE A MONTRÉAL

Plus longue encore que son nom, et rien d'une sainte nitouche! Pour la parcourir à pied, il faudrait partir le matin, la canne à la main et des vivres dans une musette. Rue dont le métier est de se vendre, et de descendre jusqu'au trottoir. Elle n'a rien de la sagesse, de la résignation, de la mélancolie que semblerait indiquer son nom. Ici, on ne voit point aux fenêtres, ainsi qu'aux maisons des campagnes canadiennes, de grands paons de guipure qui se pavanent devant le chemin vide. Ce sont les magasins qui font la roue pour attirer le client. La rue est une banderolle de lettres dorées qui se déploie sur un front de plusieurs lieues. Rue typique d'une grande ville aux deux langues, aux deux races, aux deux manières d'être, coupée par une inflexible artère transversale.

Du côté du levant, comme il convient, ceux qui furent les premiers, les Canadiens-français, qui

s'enorgueillissent de maisons de pierres patinées par le temps, mêlées à des bicoques basses qui rappellent l'époque de la colonisation. A l'extrémité, le fleuve héroïque par où débouchèrent les premiers aventuriers blancs apparaît de loin entre les hautes silhouettes des élévateurs à grain, offrant l'été le spectacle de ses berges verdoyantes et de ses eaux d'un bleu de mer sur lesquelles se coudoient les paquebots transatlantiques et les petits vapeurs desservant les localités riveraines, l'hiver la grandeur tragique de sa surface figée que les rafales ont labourée comme un champ et étirée jusqu'à l'horizon gonflé de neige. Cette rue sortit de ce fleuve, sans doute à l'époque des crues de printemps, avec leurs riches épaves et leurs immondices, dans le tonnerre des glaces libérées, et se faufila entre la rive sud et le mont Royal qui la retient par derrière. Elle est à l'image d'un fleuve, plate et d'une longueur démesurée, d'un déroulement presque rectiligne. Dans le quartier français, les maisons se baissent parfois pour patauger dans le ruisseau, les portes béent davantage, les enseignes se font plus naïves, plus familières ou plus hardies, les trottoirs fourmillent. On devient conscient de visages aux lignes plus molles, aux peaux plus pigmentées, aux yeux plus luisants, de corps féminins ondoyant sur des hanches plus

basses et des mollets plus arrondis. Il y a des chapeaux de couleur, des chandails éclatants, des bas clairs, de petits souliers vernis à hauts talons et à barrettes boutonnées sur des cous-de-pied charnus. L'habillement proclame le goût individuel, non la loi de la masse. Des faces carrées, que l'hiver rigoureux finit par écraser un peu sur sa vitre, des regards qui plantent dans votre regard des chevilles aiguës, des voix peu arrondies aux angles. Chaque boutique fait aussi preuve d'indépendance dans sa façon d'attirer l'œil : une robe à paillettes sur un mannequin emplit une fenêtre, et de grands chapeaux transparents de crin rose se penchent de côté sur des champignons sans visage. Le trottoir devient par endroits une table de cuisine où l'on a oublié des épluchures. Des odeurs de nourritures fortes s'échappent des restaurants qui affichent à travers leurs rideaux des prix modiques. La rue offre un grouillement et en même temps une nonchalance latines. Il y a des hommes aux mains dans les poches et des femmes qui reviennent de la *grocery* avec un gros sac de papier gris calé entre la taille et l'aisselle, des jeunes filles sortant du travail, gonflées de rires, de bavardages, picorant comme mies de pain les joies de la rue. *La Patrie* offre en caractères gothiques d'un bleu optimiste, sur les hauts placards rec-

tangulaires qui couvrent sa façade, les dernières catastrophes du monde, et les badauds que l'œil prend de côté, en coupe longitudinale, s'alignent au bord du trottoir, efflanqués et avides, engloutissant à mesure qu'elle leur est servie cette soupe populaire. Des Grecs vendent des orangeades, des Italiens de la lingerie de soie rose, les Juifs des fruits blets de Californie, des laitues frigides qu'on nomme icebergs, des pommes rouges du Canada dont ils astiquent les grosses joues avec leur tablier avant de les ranger, douze à la fois, dans de petites berce-lonnettes de bois de bouleau. Les magasins de chaussures dominant. Ste-Catherine-est vacille sur des talons Louis XV, et les trottoirs claquent gaîment. A la vitrine jumelle, les souliers d'hommes ont l'air peu pressés de répondre aux castagnettes des petits talons. Il n'y a qu'à méditer cinq minutes devant un magasin de chaussures pour mesurer la différence de tempérament, de besoins et de tactique des deux sexes. Il est aussi intéressant de lire dans les lignes des souliers que dans celles de la main. Ces souliers d'hommes délibèrent lentement. On a presque peur de les voir bouger, aller sans déviation à leur but, écraser la surface sur laquelle ils se posent. Le voisinage des bars leur fait tort. Le bar est peut-être la destination de ces souliers

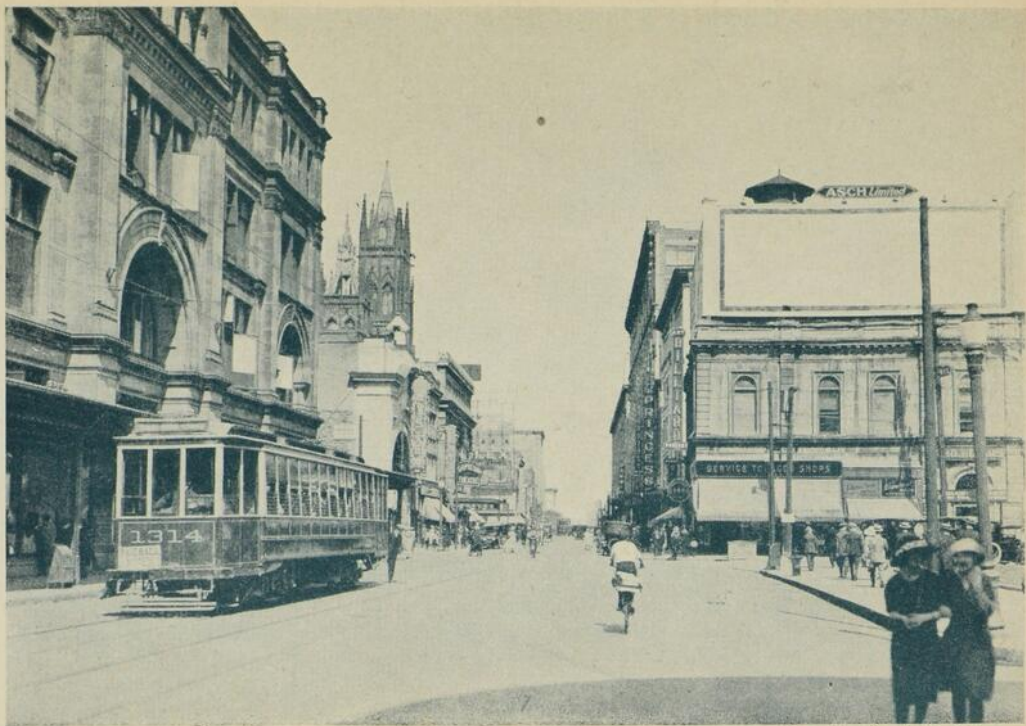
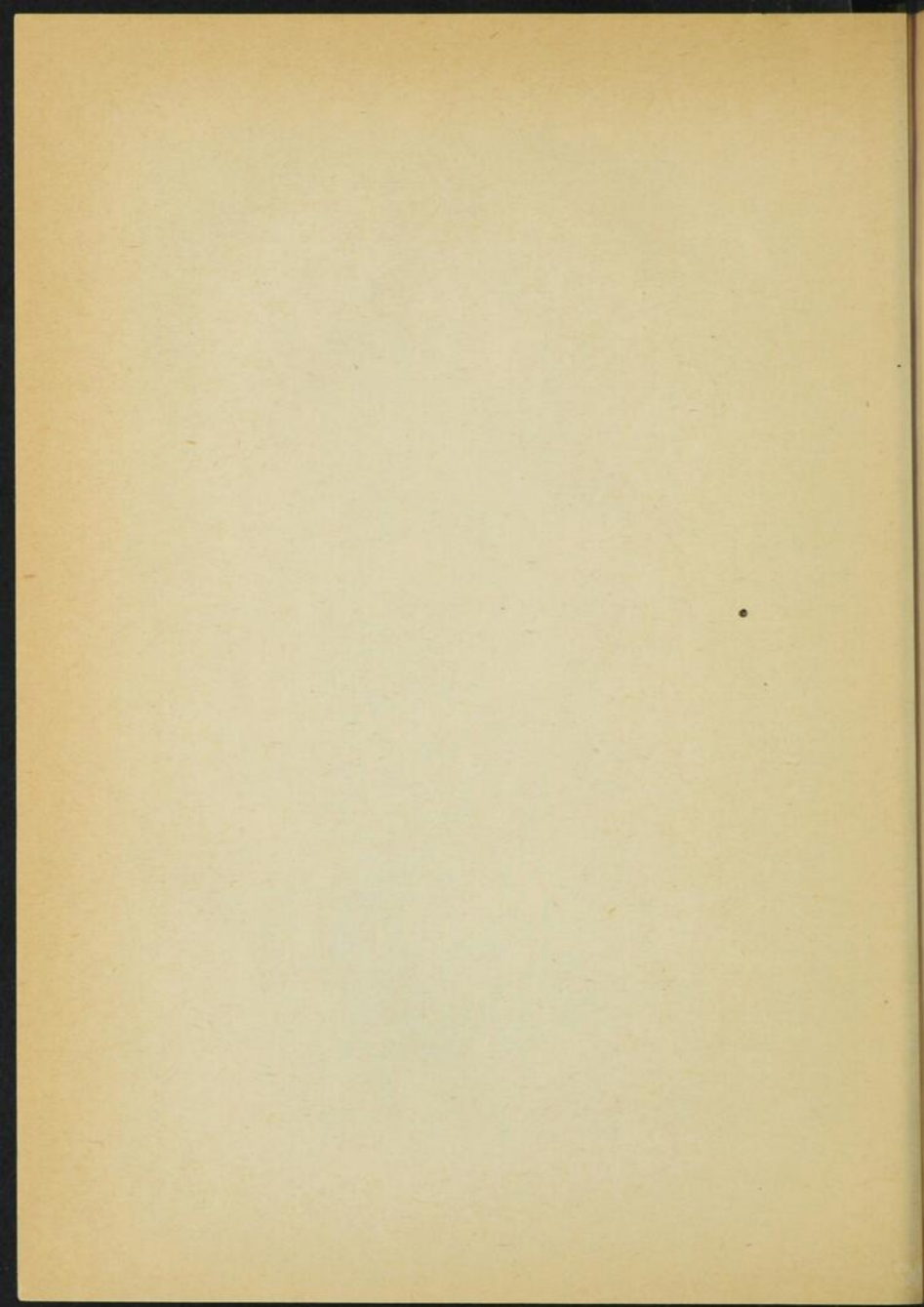


Photo Canadian Pacific Railway.

LA RUE SAINTE-CATHERINE, A MONTRÉAL



placides. Il y a toujours autour d'un bar des groupes immobiles, inquiétants, plantés dans leur désœuvrement comme devant un baromètre qu'ils consultent. Ils flottent dans le même vêtement lâche, de couleur lavée par le temps, et ce sont toujours des pieds d'hommes qui sortent par le bas.

Un cinéma tous les dix pas. Petits et gros souliers s'y rencontrent, sonnent l'heure du plaisir en même temps chaque soir sur le marbre de l'entrée, devant les guichets à dorures, trempent dans la même poussière, sous les strapontins osseux qui se touchent des côtes. Odeur de bonbons à la menthe, craquement des petits sacs de cacaouettes, mastication du chewing-gum, insupportable martèlement des pieds au rythme du jazz. Onze heures. Sortie. Couples. Assaut des hauts tabourets rangés devant le comptoir de *l'ice-cream parlor* où les sandwiches s'empilent sous des cloches de verre, où la limonade coule de récipients nickelés, où l'ice-cream se débite par louchées. L'ice-cream joue un rôle considérable dans la vie nocturne et sentimentale d'un peuple. C'est sur le continent américain, Canada compris, que cet axiome est vrai : « Les émotions creusent ». Les déclarations d'amour sont remplacées par l'envoi d'une boîte de chocolats. La boîte de chocolats est devenue une sorte d'entre-

metteuse enrubannée, grasse, brune, parfumée. Certains cafés sont divisés en petits compartiments meublés chacun d'une stalle à deux places, d'une table étroite éclairée par une lampe à abat-jour discret. Cela prend un air d'église et de confessionnal. On y vient badiner, flirter, se dégonfler de l'émotion sensuelle du cinéma en suçant la limonade aigre-douce à travers deux pailles jumelles.

Rue Sainte-Catherine-est. Patrie des photographes instantanés, des dentistes opérant sans douleur. Pédicures lettrés qu'on voit au théâtre le samedi soir en smoking, ostéopathes, chiromanciers, phrénologistes. Marchandes à la toilette. Une entreprise de pompes funèbres se présente inopinément, ainsi qu'elle doit. En cherchant bien, on finirait par découvrir, dans un obscur rez-de-chaussée, un libraire, le libraire de la rue Sainte-Catherine-est! Il vend au rabais, d'un air désolé, la collection *Sequana* reliée, et distribue par-dessus le marché les vers d'un poète autochtone. Les poètes dans tous pays viennent toujours par-dessus le marché. Il y a sur le comptoir une pile d'*Annales* verdoyantes, des *Correspondant* incolores, quelques *Mercure de France* au mauve pâli, une *Europe* ocre et noire au sang mêlé, de petites *Revue hebdomadaire* qui datent de trois mois et des magazines du pays abondamment

illustrés. Une jeune fille, qui fait ses classiques au Sacré-Cœur, vient demander un roman de Delly, un abbé à l'aise comme chez lui feuillette dans l'arrière-boutique le dernier ouvrage d'un Sulpicien, un professeur français glisse un doigt entre les pages d'un *Vient de paraître* et fourre le dernier Goncourt dans sa serviette, en se disant qu'il ferait mieux d'emporter un André Maurois.

La rue, à mesure qu'elle s'avance vers l'ouest, s'anglifie, éclaire sa peau, gagne en jambes, perd en poitrine. Elle allonge ses foulées, va au plaisir comme aux affaires, par le plus court chemin, tout en conservant une structure faciale qui n'est ni française, ni anglaise, ni américaine, mais essentiellement canadienne, et qu'on reconnaît aussi bien rue Sainte-Catherine à Montréal que boulevard Saint-Michel à Paris. Le visage d'un peuple a, comme sa langue, un accent spécial, et le visage canadien porte un accent de terroir si prononcé qu'on ne peut s'y méprendre. Énergie, délibération, positivisme, sont inscrits dans son coup d'œil, son mouvement d'épaules, la ligne de son menton. Le Canadien porte les paquets agréables à porter comme une raquette : voyez la boîte oblongue de chocolats sous le bras du jeune homme qui va voir sa belle et ceux qui l'embarrassent comme une bible : voyez le même jeune homme montant l'avenue

du Collège McGill avec ses livres, le lundi matin, à 9 heures moins 2. Les joues canadiennes sont confortablement assises à leur place. Un peuple sportif a besoin de dures et larges pommettes qui sont les boucliers du visage. Commerçant, il a besoin aussi de faire face, coûte que coûte. Je ne vis jamais à un Canadien de coup d'œil furtif ou de lèvres tremblantes. Il n'est pas de ceux qui se retournent ou qui trébuchent comme s'ils venaient de manquer leur destinée en route. Tout est écrit d'avance sur cette sorte de visages, et c'est pour quoi ils ont si peu l'air de chercher à lire les présages de la rue.

Les maisons s'étirent par le haut, les buildings se multiplient, banques et grands magasins se carrent sur d'énormes superficies, les devantures s'ordonnent. Même l'étonnant bazar à quinze cents, qui contient de quoi monter une maison moderne, y compris la T. S. F. sur le toit, trouve le moyen, en arrivant *uptown*, de présenter un étalage méthodique au couple qui rêve de se mettre en ménage.

A partir de la rue Bleury qui la coupe en deux tronçons, Sainte-Catherine est officiellement anglaise, et ne répond à son nom que si on connaît la manière de l'appeler, en cognant légèrement le heurtoir de la langue contre les dents. Un remous violent se produit au carrefour, à l'heure de la

pleine foule, comme si deux races cherchaient à se dégager l'une de l'autre. Chacune essaie de trouver son orientation, d'opter pour une nationalité, cependant que les journaux qui s'empilent à chaque angle, par liasses carrées, à même le trottoir, continuent à voisiner en bon accord, et que le vendeur ukrainien crie de la même voix enrouée *La Presse* et *The Gazette*, *Le Canada* et le *Herald*, le *Soleil* de Québec ou le *Toronto Star Weekly*. Les innombrables productions américaines attirent l'œil par d'impudentes manchettes annonçant le dernier affolement de bourse, le dernier scandale politique, la plus récente orgie de Hollywood, ou un nouveau cas de pourriture sociale à Broadway, sans compter l'erreur judiciaire qui prend les proportions de l'erreur humanitaire, et le monstrueux lynchage, car il est à remarquer qu'un engrais de dollars répandu trop grassement sur le sol d'une nation y cause des épidémies.

Des infiltrations françaises se produisent en territoire anglais, comme si l'histoire de ce pays recommençait à rebours. Le restaurant *Madelon* affiche son menu porte à porte avec l'*American Drug Store* et la pâtisserie *Kerhulu* est voisine du *Palace*. Eugène, le coiffeur parisien qui colle à son carreau la lettre à blason par laquelle Lady Wimbledon, femme du gouverneur-général, lui

octroie son patronage, *Blanche, Paulette, Lucienne*, robes et manteaux qui font la traversée en première classe deux fois par an pour l'achat de leurs modèles à Paris, émigrent de la ville basse où ils avaient ouvert boutique vers la ville haute, à l'ombre du Windsor ou du Montroyal Hotel, aux riches appâts. Les conférences de l'Alliance française ont lieu au Ritz, et la troupe Gémier joue Shakespeare en français au théâtre *His Majesty*, devant un auditoire bilingue. La rue Sainte-Catherine perd peu à peu son air bonasse, refuse de déballer sa marchandise sur le trottoir, et lui élève des temples aux piliers d'albâtre où de grands prêtres à lunettes président à sa distribution avec des gestes austères. L'armée du Salut y tient ses rassemblements en plein air, à grands renforts de grosse caisse, le samedi soir et le dimanche matin, harangue, d'une bouche convulsée, les pauvres pêcheurs déférents qui s'arrêtent un instant au bord du trottoir et poursuivent bras dessus, bras dessous, leur route, le long de la rue nocturne qui appuie doucement le front sur le ciel sombre, entre le double cordon des lumières.

Cette rue évangélisée a moins de pittoresque, de caractéristiques individuelles, de vie extérieure. Elle s'enrichit de grands magasins, mais perd ses arrière-boutiques et leur odeur de vie fami-

liale. Toutes les races semblent appliquées à ne pas se faire remarquer. Il n'est pas jusqu'au blanchisseur chinois assis dans le tram, les yeux sur son long sac à petits carreaux bleus posé devant lui, qui ne revête une mine respectueuse des lois. Il a un veston, un faux-col, il est en passe de devenir *a British citizen*. Mais il entre dans cette citoyenneté en chaussons de lisière, et son regard dérobé ressemble au geste du cambrioleur qui met des gants. Le touriste en quête de couleur locale est obligé de se rabattre sur le quartier français, où il visitera Notre-Dame-de-Bon-Secours et le château de Ramezay. Le samedi après-midi, la ville basse reprend son mouvement de migration vers les opulents magasins et les palaces de cinéma américain qui donnent les sous-titres dans les deux langues. Les yeux ne montent pas plus haut que les vitrines du rez-de-chaussée, et la préoccupation de ne rater ni un *bargain* chez Eaton, ni le sourire de Maurice Chevalier au Capitol, n'est pas faite pour spiritualiser les visages.

Cette population française qui pousse son flot bariolé en plein courant anglais a l'air d'être là en visite, en excursion, à la foire. Inférieure de stature, elle domine par sa vitalité, — c'est la race procréatrice — son exubérance, la couleur de son mouvement. Elle représente le refrain

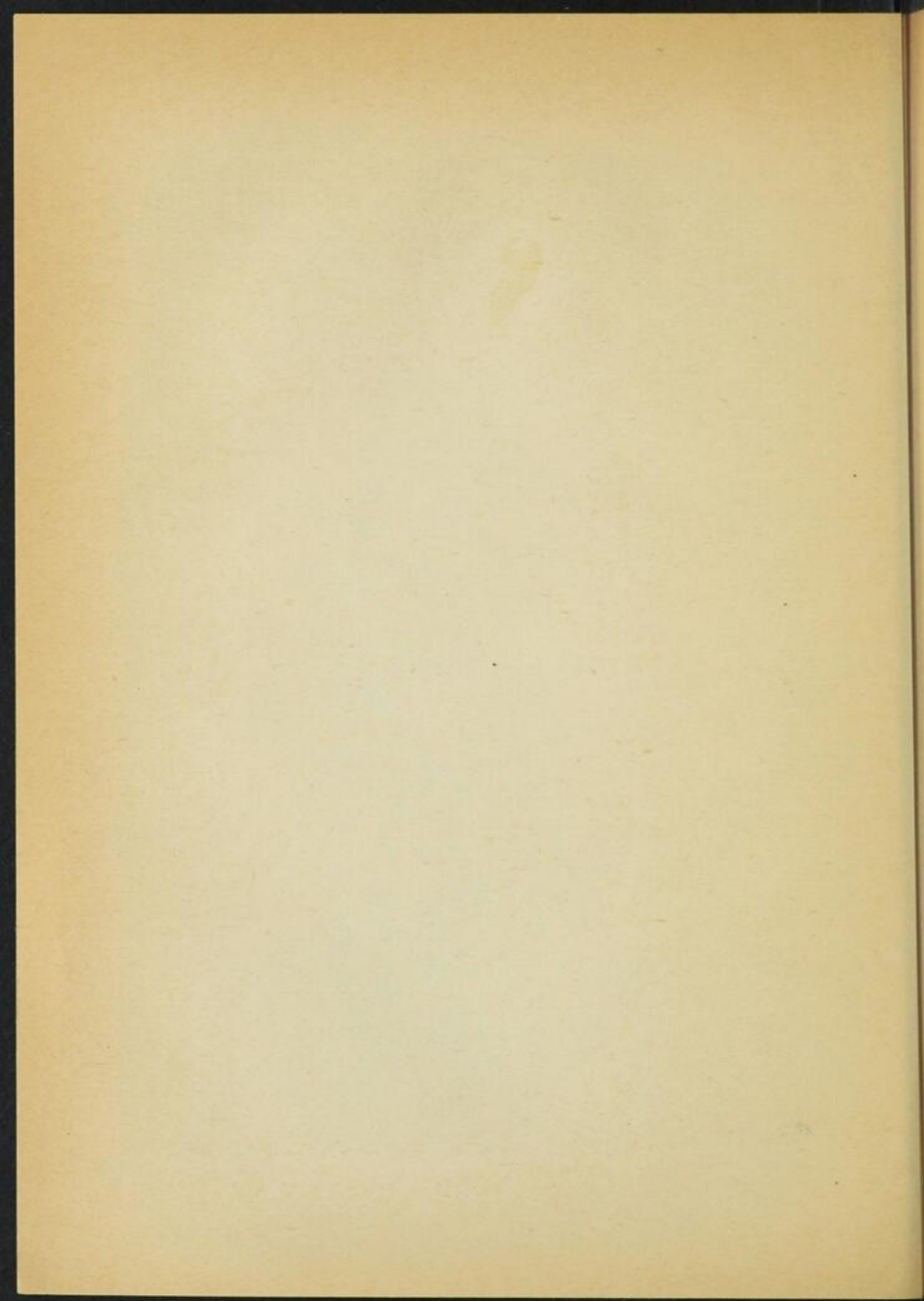
d'une chanson grise. L'autre s'allonge en ligne droite, fend de minces hanches et de jambes déliées le trafic, vous jette dans son sourire toute la cordialité, toute l'amitié même dont elle est capable, sa bienveillance paisible, son optimisme ingénu, mais elle ne vide jamais son cœur à fond. L'Anglo-Saxon n'a jamais l'air de dire en matière de sentiment : « Mettons-en un coup ! » Ce sportif qui s'entraîne à la course, dans les artères les plus fréquentées, en culottes réduites à leur plus courte expression, a la chair de poule devant le nudisme moral.

Sur ce point, sa rue lui ressemble. Elle garde pour elle son secret, éparpille ses poussières au nez de l'enquêteur, l'assourdit de son boniment, et s'il veut inventorier de trop près l'étalage, baisse le store, derrière lequel disparaît un visage qui est peut-être son vrai visage, affairé, durci, douloureux, celui qui ne doit pas se laisser voir et prépare dans la coulisse la grande parade. Ni anglais, ni français : le visage du travailleur. Le flot humain qui roule entre ses bords à une vitesse prodigieuse n'offre point d'ilot où l'on puisse prendre position pour l'observer. Il faut obéir à son mouvement de l'est à l'ouest et au coucher du soleil aboutir avec lui aux pelouses fraîches de Westmount, à ses jardins, ses arbres, ses cottages, où la rue abat des pans de murs,



Photo Canadian National Railways.

COUCHER DE SOLEIL SUR LE SAGUENAY



s'aère, se lave, revêt la couleur de la nuit bleue,
grimpe vers une montagne, se cogne aux étoiles
et vous force à lever les yeux en prononçant avec
douceur son nom.

LE SAGUENAY

Il occupe dans ma mémoire une place pesante, extraordinaire pour un fleuve, carrée, unique. Il fait bloc. Quelles que soient la masse et la couleur étonnante de ses eaux, ce qu'on retient de lui sont d'abord ses rives. Et ce mot rives a une consonnance trop féminine, trop évocatrice d'une coulée de terres complaisantes, pour convenir au formidable rempart qui sépare à jamais du monde des hommes le Saguenay.

Ce sont elles qui surplombent, elles qui dominent, elles qui maintiennent sur leurs hauteurs la mémoire, comme elles maintiennent le regard, en l'empêchant de se poser sur les eaux. Car le fleuve compte à peine. Il est soumis à ces monts. C'est encore du roc, un bassin de lave violette et grise où des arcs-en-ciel se noyèrent. Il transmet les messages de ces rives dont il porte la livrée.

Celles-ci écrasent nos faibles souvenirs. Elles posent leurs deux barres dures dans l'âme qu'elles

obligent à s'allonger à leur mesure, à se façonner à leur rectitude et à leur pesanteur. On n'est plus dans le domaine de l'humain. On perd la voix et les moyens d'expression. La stature est réduite à une échelle infinitésimale. On reste accroché aux rambardes du bateau tout le temps que dure la traversée, sans songer qu'on pourrait se mouvoir, rire, jeter une remarque par-dessus l'épaule à un compagnon. J'ignore quels furent les marins de ce bateau-fantôme. Les yeux ne sont plus que l'ouverture par laquelle l'âme absorbe avec avidité le spectacle. On le sent couler en soi, on l'emmagasine au plus profond de soi. On est hanté par la peur d'en perdre quelque parcelle. On se tend pour pouvoir tout contenir, on se projette pour aller au-devant.

Ce spectacle, si pesant qu'il soit, n'écrase pas. On devient de roc à mesure qu'il se déroule. On se stratifie pour pouvoir le supporter. On s'accule à soi-même. Le souvenir laisse derrière lui des longueurs de rochers qui ne se détruisent pas, qui se créent en même temps que ceux qu'on a sous les yeux et qui possèdent le même pouvoir de durée. Pour une fois, on se dépasse enfin, on est au niveau de la nature, on enfante l'énorme.

On se tient, soudé d'une seule pièce, face au spectacle. Pour ne pas reculer, on n'a pas trop de tout ce que l'on renferme de dur, de pur, de

rudement assis. Au roc, il faut opposer le roc. Il n'y a pas là de jeu possible, d'effleurement, d'étincelles. Il n'est qu'une grande rencontre, qu'un heurt de deux faces sans masques, qu'une compréhension entre deux montagnes, qu'un choc violent entre deux étraves. C'est pourquoi dans le silence il y a du tumulte. On se charrie avec le bateau, puissamment, comme autant de tonnes de pierres. On est devenu aussi impénétrable qu'une armature d'acier. Il n'y a plus de fléchissements intérieurs, de ruptures de lignes, de déroulement de rivages plats. Rien ne jaillit ou dépasse. Rien n'est fait pour étonner, mais pour durer. On prend modèle sur un peuple sans gestes. Il est très curieux d'assister à sa propre pétrification où brûle, au centre, la vie.

Ce rempart des rives se substitue aux rambarde. C'est à lui qu'on s'accoude. C'est le froid de sa pierre qui raie comme une coupure la poitrine. C'est grâce à lui qu'on est soulevé si haut, et que le regard pénètre enfin dans le domaine où l'homme impuissant rêve toute sa vie de pénétrer : domaine de la préhistoire, du cauchemar, de l'au-delà, de l'envers du monde. En réalité, on ne voit rien. L'œil est bouché, rempli d'une poussière massive. C'est la seconde vue qui s'exerce. Elle a libre jeu. Elle est montée au haut d'une tour. Elle annonce un désert où les ombres

mouvantes ont l'air de rapaces et de fauves, où les éléments tiennent leurs assises, où le Nord parle avec une bouche blanche. Je n'y vois pas la place de l'homme.

Cependant, ce désert l'admet. Il adoucit les pointes de ses herbes pour qu'il y pose les pieds. Il forme avec son vent un manteau qu'il lui jette sur les épaules. Il le soulève et le promène entre ses horizons. Il se repaît de cette visite de l'homme. Il boit cette présence, il répand au-dessus de sa propre solitude l'esprit dispersé de l'homme. Il ne sera plus le même après que l'homme aura passé. Il demeure en lui du rêve, du désir, de l'attente mêlés à son immensité. L'homme aura tracé des pistes dans son ciel et sur son sable.

Ici, la mort n'a pas de prise. La pourriture n'y trouve pas de cellule. Point d'artères creuses dans ces rocs, point de cerveau béant, ni moelle, ni chair. Une dure immortalité. Une survie pareille à la vie. Une face aux traits rigides qui regarde les siècles couler comme des sables. Des lèvres immobiles qui refusent leur secret, des orbites pétrifiées adoucies par des paupières d'herbes.

Car ces lieux se parent de verdure. Arbres ou mousses, on ne saurait dire. L'œil a perdu son pouvoir de mesurer. Il est en proie à un phénomène déformant. Au bout de quelque temps, l'énormité même de la barrière cesse de frapper.

Il faudrait s'en détourner, mesurer du regard la hauteur des hommes, puis revenir à elle. On verrait peut-être passer sur son masque une espèce de sourire, ce sourire figé que possèdent certaines statues, sûres de leur éternité. Parfois, une montagne se détache de la masse. Elle forme une île à croupetons dans le fleuve, en marche vers la rive opposée. Elle est plus osée que les autres, sévère, inabordable, de lignes plus ramassées encore, admirable dans son isolement. Elle n'a rien perdu de sa force à être seule.

De loin en loin, sur une pente vertigineuse, une cabane isolée d'ermite, ou dans une entaille qui marque le roc comme un pied d'alpiniste, un maigre groupement de trappeurs. Groupement sans âme : point d'église ni de cimetière visibles. Point de routes. On naît là pour y mourir. C'est la terre qui ne se rouvre pas. La montagne se referme sur la cellule humaine. Elle poursuit sa marche, elle emporte tout dans son torrent de pierre. Rien ne la détourne ou l'amollit. Elle forme la plus magnifique et la plus monstrueuse coulée qui soit au monde. Elle n'est pas faite de pics et de vallées : c'est une aile rigide déployée de l'est à l'ouest comme si quelque aigle de pierre veillait sur un monde qui se refuse aux transactions avec l'homme. Pas un moment elle ne cède : ses failles même sont obturées par des chutes

d'eau, minces serpents qui descendent les éclisses des rocs et viennent piquer, d'une langue douce, le fleuve salé. Au lieu de crêtes, une épine dorsale non rompue de bête émergeant de la mer. Redoutable égalité : tous les desseins sont soumis à la même pression, tous les élans coupés, tous ces blocs remués comme plume, poussés, charriés, alignés. Le roc même prend la souplesse du troupeau, la montagne a une vitalité humaine. J'entends un cœur battre dans ces pierres, je vois une pensée grise, immense, inflexible, tendre ce cordeau.

Le barrage se rompt sans qu'on ait le temps de pousser un cri, de passer la main devant les yeux. On choit sur le Saint-Laurent aux teintes pastel, qui semble étiré fil à fil sur un métier. Il apparaît, vide, étalé, nonchalant, de l'or pour hommes riches, après le plomb fondu du Saguenay. Un goéland vole à la surface, comme s'il éventait ce pâle fleuve évanoui.

Il ne reste rien dans nos mémoires que deux dures barres parallèles.

LE SAINT-LAURENT

Fleuve du Saint-Laurent! On ne pense à toi que par exclamations. On ne voudrait t'écrire qu'avec des lettres majuscules. On prononce ton nom, et on se tait, comme si du pont d'un transatlantique qui revient du large pour enfoncer en toi ses flancs on te regardait couler.

On t'évoque comme une personne vivante. Tu es, à la porte du grand pays, le gardien couché sur le flanc, au bord de ces forêts qui lui sont confiées, et il faut remonter le long de toi jusqu'à ce qu'on voie ton visage.

Tu ressembles à une pensée qui s'est tellement étirée qu'elle ne peut plus se rejoindre, que son centre garde la nostalgie de ses bords, et que ceux-ci se cherchent l'un l'autre par-dessus un chemin d'eau.

On te suit du regard court et impuissant des yeux humains qui ont besoin de se refermer pour laisser en arrière d'eux le cerveau prendre à son

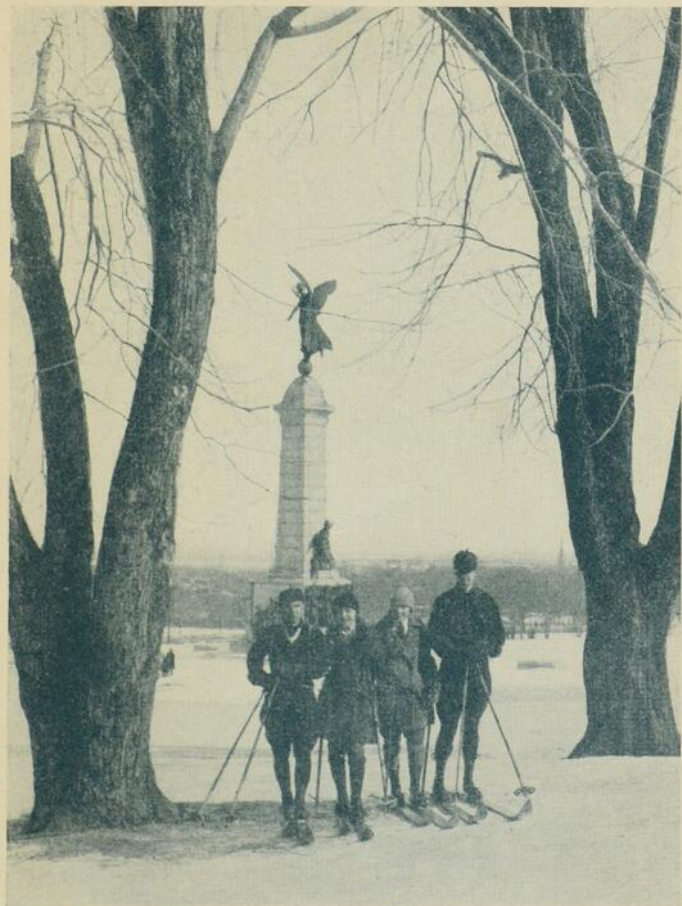


Photo Canadian National Railways.

SUR LE MONT-ROYAL, MONTRÉAL

(A l'arrière plan, le Saint-Laurent)

to
ch
P
d
c
I
C

tour ses clichés. Tu places au-dessus des paupières un dôme trop lourd sous lequel elles fléchissent.

Le Labrador fait lentement tourner son haut portail sur ses gonds rocheux, l'apparition lunaire de Terre-Neuve s'efface avec ses flancs luisants comme une coque de cuirassé, les barques de pêche couleur de muraille sombrent, et tu parais, entraînant avec toi l'océan, son sel, ses banquises et sa chaîne de marsouins joueurs.

Le Labrador!... Nos regards atterrissent sur un sol haut, couvert d'herbes qui sont peut-être des arbres, d'arbres qui sont peut-être des herbes, et probablement rien qu'une terre tourmentée et nue sous le brouillard. Des cascades gelées coupent d'un trait blanc et sinueux les falaises.

Il n'y a place que pour nos regards. On n'oserait déporter sur cette terre un condamné à mort. Des ombres tombées du ciel la peuplent, la traversent, s'assemblent en rond et forment des clairières couleur de bruyère, ombres aussi longues qu'une armée d'hommes, qui se meuvent avec la rapidité d'aéroplanes. Un regret nous vient de ne pouvoir promener comme elles le rayon d'une exploration rapide sur la terre inhospitalière, qui garde, malgré la triste verdure du bref été, les plis et les cassures que lui a imprimés l'uniforme de la neige.

On se hâte de rattraper son regard, comme un passager qui serait tombé à la mer, de l'abriter, de le réchauffer au fond de ses yeux. On en est à peine maître. Il rapporte, de ces bords qu'il a touchés, des nostalgies, une impatience secrète d'avoir à se remettre à l'échelle des visions ordinaires. Il est chargé de désobéissance. Il y a entre lui et nous une mésentente : il nous reproche de le retenir au bout d'une laisse, et nous lui en voulons de n'avoir pas poussé la fugue assez loin. Comme il raconte peu ! Comme il explique mal, lui qui s'est posé sur le rivage auquel nous n'aborderons jamais !

Nous regrettons que nos sens soient prisonniers de nous. Il eût fallu que ce regard se détachât complètement, ainsi que la pierre de sa fronde, que l'œil consentît à être privé de lui, et qu'il revînt à l'heure qu'il aurait choisie pour lui conter ses découvertes.

Un soleil couchant, énorme, étire les ligaments du ciel, marque d'une balise rouge le détroit de Belle-Ile. Ce soleil est proportionné à cette terre. Les passagers n'en virent jamais de si grand. Massés sur le pont supérieur du bateau, ils croisent leurs remarques. Chacun veut que l'expression de son étonnement dépasse en ardeur ou en portée celle de son voisin, et la fumée des propos soutient dans l'air le globe immobile.

La côte disparaît peu à peu aux regards. Le Saint-Laurent se tapit en rond. Le golfe se creuse. L'océan et le fleuve se mêlent, se refoulent. Il semble que ce mot Amérique qui venait de s'inscrire en caractères de plomb fondu sur une banderole de roc, de glace et de brouillard n'ait été qu'un mirage. Il faudra voyager toute la nuit et une partie du jour suivant pour le retrouver.

La côte se présentera de nouveau en une ligne plus hardie, qui confirme le dessin qu'elle avait jeté la veille en avertissement aux yeux des voyageurs. Elle cherche à leur éviter un choc. Elle se tient à l'écart, immobile, appuyée à sa ligne de bastions gris que la lumière inépuisable du Nord revêt d'une coulée d'acier. Le fleuve resserre autour du paquebot les mailles de sa chanson, plus courte, plus familière que celle de la mer. L'esprit commence à sentir autour de lui des bornes. Il revient de pénibles errements. Il entrevoit du sable sur les profondeurs. Il se coule avec un soupir d'aise dans la gaine des rives.

Celles-ci se rapprochent et se transforment. La tignasse d'herbes sèches dont elles se couronnaient se change en forêts d'une densité si extraordinaire que leurs arbres se confondent en un fusain épais. Les premiers phares apparaissent, constructions métalliques recouvertes d'un revêtement blanc, coiffées d'un cône rouge, qui rappellent le

clocher de village. On répète avec étonnement, comme si le regard se posait sur des objets familiers au sortir d'un rêve sans borne, le nom français de Pointe-aux-Pères.

D'étroites baies se dessinent au pied des escarpements boisés. Le miracle se produit de voiles claires et de barques à peine discernables, lointaines, n'osant se risquer au milieu du fleuve. On distingue, au bord de ces baies, de minuscules villages : cubes de bois peints groupés autour d'un clocher pointu. Une lisière de plage jaune rompt d'une grâce étonnante l'armature de rochers. La forêt domine les villages séparés les uns des autres par des pans de falaise énormes, lisses et sombres, à pic sur le fleuve. C'est vainement qu'on essaie d'imaginer des trouées dans cette forêt, une anfractuosité dans cette falaise, une procession de bonnes gens qui se rendent, à la lueur des falots, à la paroisse voisine pour la veillée. Le paysage condamne chacun à rester chez soi. La maison de bois a une porte de rocher. C'est sans bouger de place que le colon chante la complainte : « Un Canadien errant chassé de ses foyers. » Nous pouvons voir du paquebot la chaîne de ces villages. Eux ne se voient que difficilement.

Que pensent-ils quand apparaît un navire venu d'Europe, et qui reste sans doute pour eux un navire, une masse qui n'a rien d'humain ? On

n'imagine pas les vieilles tisserandes d'homespun guettant à la lorgnette les passagères des transatlantiques étendues sur les deck-chairs, la cigarette aux lèvres, en attendant l'heure du cocktail ou du bridge, ou de tant de mascarades et de tant de ragouts, sur cette mer d'un même sel. Il n'est pas étonnant qu'il arrive à celle-ci de se soulever de dégoût, elle qui porta autrefois les rudes caravelles, et moins d'hommes à faces bouffies, à gros cigares, à cerveaux rongés par le mot argent... et surtout qui porta moins de femmes!

Il est possible que les paysannes canadiennes surprendraient aussi. Car, sur la rive, on voit se dérouler, en arrière de la chaîne sévère des collines parallèles au rivage, la fumée d'un train, et on trouverait dans quelques-unes de ces maisonnettes le gramophone et le radio, qu'aux beaux jours on y a transportés de la gare la plus proche. Peut-être les grands événements viennent-ils aboutir à cette côte, à l'extrémité d'une antenne ou au bout d'une aile. Peut-être le gardien de phare Le Templier ne fut-il pas si surpris lorsque les aboiements de ses chiens de l'Alaska lui annoncèrent que le *Bremen* atterrissait sur son île suspendue à la pointe du Labrador.

Qui sait si, dans ces villages enserrés dans l'infranchissable forêt, Maria Chapdelaine ne va pas à l'église le dimanche en robe de confection

qui vient des grands magasins de Montréal ou de Toronto ? Les colifichets ont réussi, mieux qu'une hache de pionnier, à faire une trouée dans la forêt. Les nouvelles du monde s'y glissent. Quand le Canadien National passe sans s'arrêter devant une petite gare solitaire de la montagne, un homme d'équipe jette à la volée sur le quai de bois un paquet de journaux : *La Presse* illustrée du samedi, de soixante-quatre pages, destinée au curé, aux marguilliers, au maire et à l'épicier. L'hiver, le village mitonne dans sa bogue blanche. Il reprend sa grandeur, sa résistance, une distinction qui n'appartient qu'à lui seul. Il donne à la neige une illusion de stabilité, une structure. Il rompt la monotonie de la forêt. Il chausse des patins comme le cavalier ajuste des éperons et il talonne la bête morte du fleuve. Les femmes filent, tissent, cuisent le porc salé aux fèves, les galettes de sarrasin au sirop d'érable. Les hommes sont au chantier, vêtus de vareuses de laine à carreaux, de culottes de covercoat. Il y a au Canada le départ des bûcherons pour les bois comme en Bretagne celui des pêcheurs pour l'Islande. Ils laissent sur les pistes le délicat tressage de leurs raquettes oblongues. Ils couchent dans des cabanes basses édifiées au cœur de la brousse. Les abords du camp sont parsemés de boîtes de conserves éven-

trées. A l'écart, quelques fioles noirâtres et carrées de gin piquent honteusement du nez dans la neige. Ces gaillards font sonner leurs haches du matin au soir sur les troncs géants. On ne les reverra au village qu'au moment du dégel, quand la saison de la pêche et de la culture est venue.

Les forêts se succèdent le long du fleuve, massives, farouches, inviolées. Malheur à qui s'y aventure ! On voit parfois, tout au bord, au milieu des feuillages verts, la tige de feu d'un arbuste d'une essence inconnue. Les arbres avoisinants forment autour de lui une grotte de verdure sur laquelle il se détache, isolé. Il évoque une flamme secrète et éternelle, au fond d'une retraite sacrée, où la forêt viendrait célébrer un culte.

A l'automne, toute cette forêt est en marche. Toute la forêt vibre, chante, portant des bannières d'or et de feu. Chaque arbre est une hampe au bout de laquelle s'agite un pennon triomphant. Chaque feuille aide à la composition d'une devise héraldique. La montagne descend en cascades de flammes jusqu'au fleuve. Celui-ci n'est plus qu'un éclair gigantesque qui fend une masse de nuées rousses.

Le paquebot se transforme en navire-fantôme habité par des corps sans âmes. Chacun prend

pied sur ces rives, s'enfonce parmi ces taillis, s'ouvre des chemins illusoires dans les fourrés, goûte l'ivresse d'une aventure amère, enchantée, terrible, où il se nourrit du pain non rompu du silence, s'ouvre les veines aux épines de l'angoisse, cède à l'appel autoritaire des solitudes.

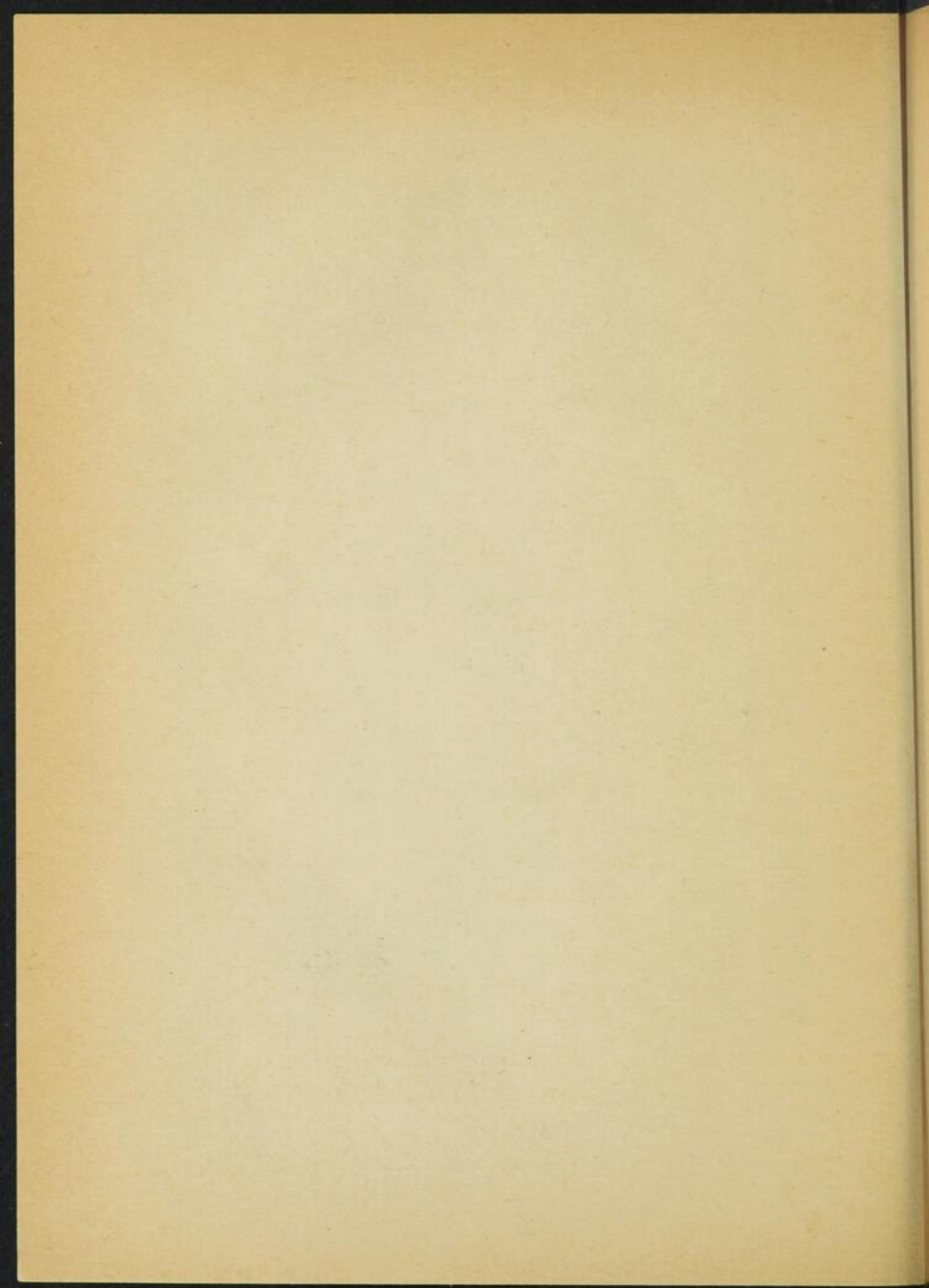
Etrange sensation, à l'heure du thé à bord, de porter à ses lèvres la tasse de porcelaine « Made in England » pendant que le regard se pose sur la nappe primitive des bois.

Le soir, on voit paraître l'éclat d'un phare, les lueurs émouvantes d'un village, parfois les lumières d'un port, rectilignes comme une avenue de hauts lampadaires. L'air cuivré lance des noms héroïques : Rivière-du-Loup, Cap à l'Aigle, Cap Tourmente, Cap Eternité, Les Eboulements. On redit avec un peu de rêve celui de Tadousac où Jacques Cartier aborda et l'on croit distinguer la flèche de la petite église commémorative dans le flot des sapins noirs.

Les rives s'abaissent à mesure qu'on remonte le fleuve, comme pour permettre à l'esprit de sortir par degrés du pesant enchantement où elles le tenaient captif. Elles conservent la luxuriance de leur végétation. Les villages se multiplient, d'une telle grâce limpide et pastorale qu'on croit voir couler au milieu d'eux cette claire fontaine que chantent leurs jeunes filles. Quelques-



EN RAQUETTES DANS LA FORÊT



uns portent dans leurs noms leurs titres de noblesse ancienne : Seigneurie de Montebello, Les Trois Pistoles, Notre-Dame-du-Portage, l'Assomption. Ils se ressemblent tous : maisons de bois aux couleurs vives parfois effacées par le temps, aux toits de bardeaux, groupés autour de l'église blanche et rouge.

Le Saint-Laurent n'est plus qu'une vive nervure qui soutient les deux lobes d'une feuille gigantesque. Son allure s'alanguit à mesure qu'on s'approche des grandes villes industrielles établies dans la partie supérieure de son cours. Une fois qu'il a tourné le rocher impérial de Québec, il a décidément moins de grandeur. Les villas et les stations estivales se succèdent. On aperçoit des jeunes filles assises en rang sur les quais de bois, jambes nues et pendantes, la raquette de tennis sous le bras, qui viennent attendre les voyageurs des bateaux de tourisme. Et quand se distinguent les cheminées d'usines de Montréal, les élévateurs à grain qui ont l'air de hautes et bizarres prisons grises, les docks d'une laideur mondiale, on met pied à terre en vacillant, comme au sortir d'un rêve sans escale dont les derniers tableaux seuls consentent à demeurer clairs, malgré qu'on ait la certitude que ceux sur lesquels la mémoire a refermé ses rives chaotiques furent d'une incomparable grandeur.

HIVER DANS LES LAURENTIDES

Le silence est absolu. On l'écoute tout le temps qu'il dure, et sa durée semble éternelle, comme celle des paroles les plus significatives. Mais on ne l'écoute pas de la même façon : on le subit sans fatigue, sans avoir à recourir, pour l'interpréter, à l'intelligence. Il n'a pas besoin d'intermédiaire : il vous pénètre, comme l'humidité de la neige à travers les vêtements. Toute la nature est immobile, le ciel aussi bien que la terre, et cependant c'est de la terre que vient ce silence. C'est à la terre massive, morte, blanche, qu'on demande une signification. Le ciel n'est au-dessus qu'un accessoire : il voyage, il vient d'ailleurs. La terre glacée et le silence ne font qu'un. La route lisse et le silence déroulent leur bande. On se représente l'un pareil à l'autre, ininterrompus, sans crevasses, sans accidents. Le rouleau à neige attelé de deux forts chevaux que menait tout à l'heure un jeune Canadien-français, au

regard furtif, étonné et doux des créatures des bois, a aplati, en même temps que la route boursouflée, le silence. Ce n'est pas elle que l'on suit, c'est le silence qui vous entraîne. Il jette sous les pas son énigme lourde, monotone, répétée, afin que vous finissiez par comprendre.

Le paysage ne se livre pas à ses passe-temps habituels : la tempête ne force pas à se lever le troupeau effaré des neiges. On ne sait plus où est le soleil, qu'on n'a pas vu depuis plusieurs jours ; il s'est arrêté à la porte de ces montagnes. Tout est aussi immobile, aussi rapproché que sur une carte postale. On enclôt dans l'œil la courbe d'une colline, on touche du doigt la flèche d'un pic. Les accidents du terrain deviennent les accidents du silence. Quand la route se met à monter, qu'on se trouve, tout d'un coup, enveloppé dans un cirque de montagnes, on s'arrête, on écoute plus intensément. Il semble que le silence ait du nouveau à dire. Il s'enfle avec chaque ondulation, il se dresse avec chaque arête, il se blottit dans chaque épaisseur, il s'étrangle dans les vallées. L'œil se joint à l'oreille pour l'aider dans son enquête. Il parcourt le cirque, il cherche la porte noire de cette caverne. Le cœur se met à crier entre ses battements : « Silence, où te caches-tu ? Silence, que me veux-tu ? »

Il n'y a pas de réponse. Le silence austère et vieux comme le monde polaire est aussi sourd que lui. Il ignore les interpellations. La voix familière se brise sur sa carapace. Il continue son déroulement, sa marche puissante et ensommeillée. Il ressemble à un torrent enfoui sous l'avalanche. On le cherche en profondeur. L'oreille va tâtant le sol comme un bâton de pèlerin. C'est de sous le pied que l'explication va sortir. Les arbres frères qui jalonnent la route ne sont là que pour marquer le cheminement du silence. Ils trempent dans la neige, ils n'ont pas de racine, on les a plantés pour indiquer le passage d'une procession, le commencement d'une entreprise, les premiers signes d'une découverte. Il faut se garder de s'y appuyer : ils donnent l'impression d'une immobilité peureuse.

L'homme pionnier a disparu : après avoir tracé le chemin dont il veut faire sauter les rocs muets, il se terre quelque part, attendant l'explosion.

Les lacs eux-mêmes ne sont que des flaques de silence. Le silence rectiligne s'est fatigué de sa monotonie. Il a jeté à droite et à gauche son lasso. Il a formé des nœuds liquides, enclos d'une glace lisse sur laquelle on s'aventure, avec une sensation de glissement joyeux, d'évasion. On continue à interroger par en-dessous. Le silence se prête au jeu, vous suit, se condense en pro-

fondeur, devient une force élastique et contenue. Il va rompre ses digues, briser ce couvercle tendu, se mettre à chuchoter entre ses lèvres craquelées. On est pris de panique, on regagne les bords, on pose le pied sur la route massive où le silence recommence à dérouler ses anneaux humides. On l'écrase avec un sentiment de triomphe.

On n'était habitué qu'à un silence relatif. Si loin qu'on soit allé à sa recherche, on a toujours rencontré, à l'horizon de l'ouïe, le halètement humain : berceau qu'on agite, tombe qu'on creuse, et entre les deux, maison précaire qu'on tâche de construire.

Ici, il faut rééduquer l'oreille pour le vaste, l'illimité silence. Il faut qu'elle se tende à l'infini, que son enquête n'aboutisse à rien. Elle part de la notion familière du bruit, et elle frappe au cœur inconsistant du silence. On revient sur ses pas, le long d'une route sur laquelle sont étendues les marionnettes disloquées des sons. On tâche, par des méthodes dépouillées, d'analyser le silence. On cherche, par le toucher, à reconstituer une effigie de médaille usée. On dirait qu'on veut faire parler la neige, arriver à surprendre un soupir des flocons, un pépiement des glaces, un grognement des rocs. Il semble que vont se retourner dans l'air les épaules paresseuses des

montagnes, et s'épancher, en clapotant sur les rives, les eaux figées des lacs.

Le premier bruit paraît monstrueux. On regarde autour de soi, sur la défensive, parce qu'une pendeloque de cristal s'est détachée d'un rocher. Au cœur des forêts, une clameur a surgi qui tient du grognement de l'animal et de l'appel étranglé de l'homme, que la montagne ventriloque répète, et qui n'est sans doute que l'encouragement d'un bûcheron à une paire de chevaux enlisés. L'œil fouille les alentours parce qu'on a cru entendre un chant d'oiseau. Un cri plutôt qu'un chant, qui vient, non pas des arbres dépouillés, mais du nid énorme des neiges. Ce cri restera unique. On peut demeurer, vainement, de longues minutes, à attendre qu'il se reproduise. On ne saura d'où il est sorti. L'oiseau fabuleux a fait d'un coup de bec une entaille dans la masse du paysage. Il a dressé les uns contre les autres les cristaux de la neige, ébouriffé les flocons. Puis tout s'est refermé, tout est redevenu lisse, impénétrable. Le silence a réparé son câble. On se laisse reprendre dans son dévirement.

On ne réussit pas à l'entamer. Il sortira, victorieux, de l'enquête. Quand, au bout d'un interrogatoire persistant, le froid et la fatigue vous forceront à regagner l'hôtellerie qui a apporté

dans ces lieux sauvages tous les ustensiles du campement moderne, radio et téléphone compris, le silence continuera avec sa bande intacte à nouer des siècles de solitude blanche,* par-dessus les montagnes. Il régnera sur ce domaine dont vous n'étiez que l'envahisseur. Il ne gardera, de l'oreille qui s'appliqua sur lui, pas plus de traces que la neige martelée n'en a gardé des semelles de vos mocassins. Il reprendra son sommeil, tirant sur lui la couverture du paysage gris.

Et vous laisserez se dénouer l'interrogatoire dans la chaleur du calorifère, pendant que les skieurs, ramenant brusquement avec eux, du haut des collines, la nuit descendante, aligneront autour du porche les skis luisants et minces, dressés comme une rangée d'exclamations inutiles.

PRINTEMPS DANS LES LAURENTIDES

Quelle leçon, quel bain, quelle hygiène ! Prendre le train un samedi matin, au milieu d'avril, et descendre au hasard à une petite station, parce qu'elle s'appelle Lesage, Shawbridge ou Piedmont. Ne porter à son flanc qu'une musette d'écolier presque vide, qui n'est qu'un symbole, dans laquelle on fourrera, au retour, la proie chaude de cette journée. Avoir l'impression, sitôt qu'on met pied à terre, qu'on est déjà un peu perdu, ou grisé. Prendre une voix de rase campagne qui semble héler quelqu'un à l'autre bout d'un champ ou par-dessus un bras de mer, pour demander de près la route à un paysan planté sur une charrette figée dans les ornières. Recevoir en plein visage la flaque de son regard interdit, créer par une simple question un étonnement qui va jusqu'à la panique. L'homme, au lieu de répondre, regarde fuir le train, qu'il voudrait arrêter. Le train

est là pour vous porter à destination. On ne descend pas ainsi, hors de saison, la canne à la main, dans une petite gare déserte et embourbée. Cependant, il finit par faire un geste : la route est là-bas... Mont-Rolland à quelle distance?... Il ne saurait dire. Il lui faut réfléchir... Peuh! On s'y rend « en machine » ou par « les chars ». Jamais de sa vie il n'entendit personne parler d'y aller à pied. Non que ce soit après tout si loin, douze à quinze milles en calculant bien, mais « va falloir que vous en arrachiez! »

En route! dans la direction qu'a indiquée son bras. Quelle attirance a ce mot de là-bas! Comme l'air circule autour! Quel appel retentit sans trop se préciser de tous les côtés à la fois, ainsi qu'une source élevée fuit sur les pentes. Je suis déjà sûre que je vais me tromper. Je sens dans mon dos la désapprobation, l'inquiétude et l'étonnement du paysan. Je me retourne. Sa haute silhouette domine le marécage. Paysan, ce gail-lard encaqué dans des vêtements luisants, bruns et impénétrables qui font penser à une carapace d'insecte? Il tient de tout ce qu'on voudra : du chasseur, du contrebandier, du bûcheron, du chemineau. Mais c'est un paysan fantaisiste. Il a sur ses épaules carrées le poids d'une forêt, non d'un chaume. Il manie la hache, la pagaie, le pic-quois plus souvent que la bêche. Il cultive son

vaste champ dont il ignore le nombre exact d'arpents, au pied de la montagne, comme on étrille un cheval, à grands efforts rudes, sans presque y penser, sans presque se courber, derrière la machine agricole indifférente. Il n'est pas l'homme des petits gains patients sur le sol. Il contourne des rochers, laisse intacts un arbre, un torrent, un taillis. Il ne sème pas à gestes courts et économes. La semeuse règle pour lui les besoins de la terre. Il n'a pas le corps fait pour se plier, pour gratter, pour récolter petitement. Il n'y a pas dans ses yeux la mare stagnante des médiocres calculs : minots de grain et boisseaux de pommes de terre. Son regard n'est posé sur rien. L'air y circule, et l'insouciance et l'aventure. L'hiver prochain, il sera dans quelque chantier perdu, battu des neiges, à *faire du bois*. Au printemps, il poussera les billots sur les rivières, à moins qu'il ne pose dans la brousse des traverses de chemin de fer pendant que sa maison abandonnée noircit au soleil, que sa grange pèle au vent, et que se rouillent dans les fossés son tracteur et sa Ford. Il répond à l'appel de la forêt comme en d'autres pays on répond à l'appel de la route. La forêt, c'est pour lui le trimard, les grandes manœuvres. Il est apte à tout. Du jour au lendemain, il vous annonce qu'il va conduire un *truck*,

ou devenir *ingénieur* dans un *moulin à pulpe*.

Je le rencontrerai aussi parfois à la ville, vêtu de son *coupe-vent* à carreaux, dont il relève le col comme un authentique prince Valois, sa casquette tirée sur ses oreilles, sa jeune figure rose encore de l'air des grands espaces. Je regarderai avec envie ses hauts mocassins lacés, qui racontent l'aventure des *trails* et des fourrés. Il n'y a pas de plus éloquents que ces pieds d'*habitant*, massifs et souples à la fois, bien proportionnés, n'épousant que la surface nécessaire, pleins de tact dans leur rencontre avec le roc, l'épine, la fondrière, le duvet du sous-bois et les surfaces chantantes de la neige. Ils émeuvent sur le pavé des villes. L'homme a les mains dans les poches, et porte sous le bras son *lunch* enveloppé dans un morceau de *gâzette* et noué d'une ficelle. Il marche la tête levée, le regard sur les bâtiments en construction, à la recherche d'une *job*. Il y a plus d'émerveillement dans ses yeux naïfs que d'inquiétude.

Il n'est jamais seul. La vie des camps forestiers a donné à ces hommes le goût de l'association. Ils déambulent par petits groupes dans les artères neuves, où ils se laissent guider par le tintamarre de la construction moderne. Ils vont de front, encombrant gentiment le trottoir, et quand la bise souffle, ils réconfortent le passant

par leur air de ne pas s'apercevoir du froid. Ils croisent des groupes semblables d'ouvriers étrangers qui discutent dans toutes les langues du monde, et en particulier de l'Europe centrale, de la possibilité de trouver quelque emploi parmi les machines qui vomissent le ciment armé, ou rivent, à grands jets de flammes, les poutres de fer. Ceux-ci ont toujours quelque chose de bleu dans leur accoutrement, d'ouvert dans leur rire, de claironnant dans la voix, d'exaspéré dans l'espoir. On les sent, de toutes façons, moins hermétiques, moins invulnérables que les petits hommes bruns de la forêt géante, et ce soir je lirai dans les journaux qu'un Tchéco-slovaque sans travail s'est suicidé, ou qu'un Russe a eu la nuque perforée par un éclat détaché d'une poutre. Mes Canadiens sont indemnes.

Peut-être décident-ils de retourner à Lesage, Piedmond ou Shawbridge, dans la maison plantée au pied des Laurentides, où les enfants se comptent à la douzaine. Est-ce l'un d'eux qui me suit de l'œil, qui rêve à sa courte escapade citadine? Lui ne demandait pas son chemin. Il se laissait porter par le courant d'une rue longue de deux lieues, dont il épelait le nom avec lenteur, ainsi qu'on examine dans la forêt un arbre blézé.

Ici, il n'y a dans le ciel que les constructions boursouflées des nuages d'avril. Je ne peux être

à la recherche d'un emploi de manœuvre. Il comprend mal que j'erre dans une campagne occupée à se débarrasser. Il n'en voit pas les beautés furtives et imprévues qui surgissent de la neige fondante avec le mystère des demi-révélation. Les Laurentides n'ont plus leur visage touristique. Plus d'hermine ou de pourpre. Elles sont ce qu'elles sont, et c'est encore mieux : de grandes épaules dures, des flancs étirés et nerveux qui frémissent à l'approche de l'homme, des croupes où apparaît un gazon luisant. Elles regardent le passant d'un air de farouche indépendance. Elles sont à l'abri pour quelques semaines encore. Elles se guérissent des cicatrices laissées par les skis. Il faut les regarder de loin, d'un pont, d'une route, avec des yeux nostalgiques. Il y a entre elles et les bois inaccessibles une entente. Ceux-ci ont un air ancien sous les flaques d'eau croupissante d'où les arbres remontent à la vie. Ils conservent dans leur cercle mouillé beaucoup plus qu'ils ne livrent au regard. Ce sont eux les riches, nous les pauvres. Nous sommes la demande, eux le refus. Nous ne verrons leurs richesses que par l'extérieur. Le dégel établit autour un cordon sévère. Tandis que je m'avance sur la haute route, la triste route, rectiligne et dure, je lis sur une flèche ce nom à demi effacé : Lac Echo. Mais

le lac est introuvable à ce moment de l'année, enroulé sur lui-même, couleur d'une anguille engraisnée dans la vase des bas-fonds. Il a un air de glaciale moquerie. D'ici qu'on puisse arriver jusqu'à lui, la forêt a le temps de verdoyer. Il remplit mon oreille de son nom. Il m'impose, au début de cette journée gloutonne, un renoncement. Le point de départ devient le moment essentiel du voyage qui va marquer dans ma mémoire plus par ce qui me fut refusé que par ce qui s'offrit. La route longue se déroule. Elle n'est qu'une antenne. C'est à ce lac tassé dans les profondeurs que va mon désir. Il représente la symphonie que je voudrais entendre directement. Il met en moi la sensation d'une glaciale brûlure. On dirait qu'il se fait le porte-parole de ce pays qui cache toujours plus de beauté qu'il n'en montre. Il faudrait aller jusqu'au bout de son souffle, tout risquer, ne jamais revenir sur ses pas pour qu'il consentît à se livrer.

J'arrivai à Piedmont, mâchonnant mon désapointement. A cause de ce lac Echo que je n'avais pas vu, j'eus soif, et la fatigue m'irrita le corps comme une poussière. J'avais en même temps trop chaud et trop froid et déplorai tour à tour d'être pesamment ou légèrement vêtue. J'entrai au hasard dans une hôtellerie. Il n'était plus l'heure du repas. Une jeune femme vint

tournailler autour de moi sans rien dire, flaira l'étrangère avant d'écouter sa requête. Elle me laissa dans la *salle à dîner*, près d'une table ronde au centre de laquelle une douzaine de bouteilles de condiments verts et de sauces rouges formaient un petit manège immobilisé autour de l'huilier pacifique. Sur le mur verni, je voyais un tableau du Sacré-Cœur. En face, portant ce titre en trois langues : *Matin de rut*, *Brunftmorgen*, *Rutmorning*, une lithographie représentant un cerf lancé à pleine allure dans la brousse.

La jeune femme revint, m'apportant son mari, une tasse de thé et un morceau de tarte qu'elle plaça devant moi en disant d'un ton d'excuse : « Je n'ai que de la douceur aujourd'hui. » Je m'aperçus, à cette phrase magique, qu'elle était blonde, que son regard était doux aussi et douce sa voix. L'homme était en manches de chemise et fumait la pipe. Ils s'assirent côte à côte en face de moi et me regardèrent. Quoique ce fût samedi, il y eut, dans cette salle à la fenêtre voilée d'un rideau représentant un paon qui faisait la roue devant les montagnes renfrognées, une atmosphère de dimanche. Reposée, peut-être grâce à cette douceur inattendue qui m'était offerte, je souris à mes hôtes. Entre les bouffées de sa pipe, l'homme m'interrogeait sans détours,

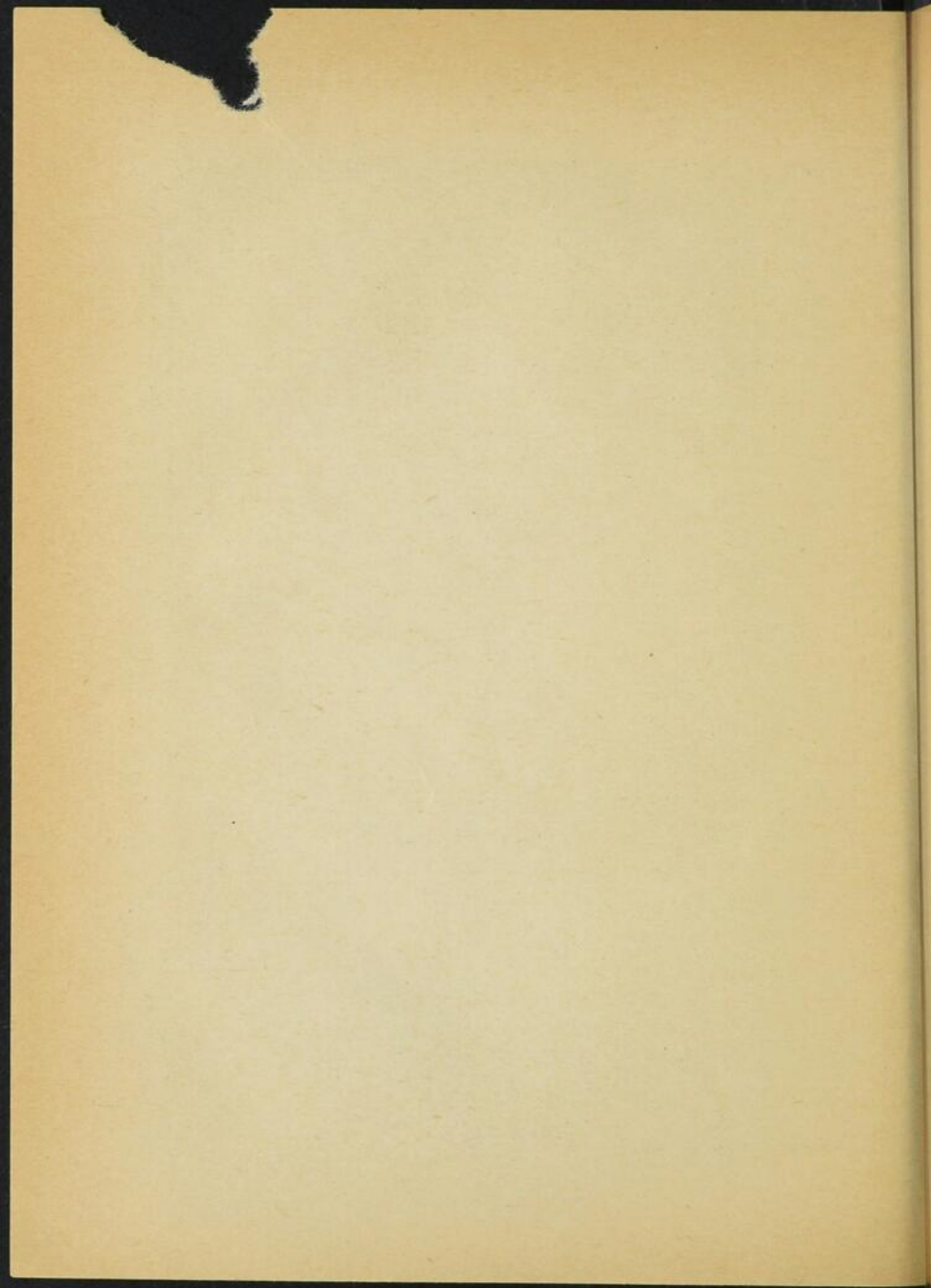
et la femme tenait sur moi son regard immobile. On voulait savoir ce que je faisais, sur les grands chemins, à *c't heure*, ce que je pensais du pays *de par icitte*, et où était ma famille. N'étais-je pas déjà descendue chez eux l'hiver dernier, car ils croyaient se rappeler quelqu'un qui avait *mes airs*? Le registre de l'hôtel me fut apporté où je lus les signatures énergiques, ressemblant à des balafres de skis sur la neige, de la jeunesse sportive, anglaise en majorité. On me présenta une carte de l'Hôtel-des-Monts, et on me demanda conseil sur la manière de le faire connaître à la ville. Nous discutâmes les mérites d'une annonce dans *La Presse* ou le *Star*.

Ma collation terminée, la jeune femme, qui avait laissé la parole à son mari, me surprit en m'offrant de m'accompagner jusqu'à un croisement de routes compliqué. Elle me surprit encore davantage par le tour qu'elle donna, à brûle-pourpoint, à la conversation. J'appris qu'elle comprenait mon goût pour les vagabondages solitaires, qu'elle n'était mariée que depuis un an, qu'elle s'ennuyait au village, que l'hôtel lui déplaisait. Elle avait été élevée « dans l'bois », au ras de l'eau. Pas de voisins. Mais est-ce qu'on cherche des voisins quand la famille déborde de partout la petite maison étroite? La ferme la



Photo Canadian National Railways.

LA CHASSE A L'ORIGINAL



plus proche était à quatre milles. Le chemin disparaissait après chaque bordée de neige. Cependant, aux veillées d'hiver, on trouvait le moyen de se réunir, et au mois de Marie les jeunes gens arrivaient le soir et l'on chantait en plein air, autour de la croix que le père avait bâtie. La vie n'était pas aisée, bien sûr. Des fois, la mère était obligée de lâcher le rouet et, enfilant la culotte, allait aider son homme à abattre les arbres... Le bois!... Elle disait ce mot avec tendresse. Le bois, refermé sur la petite maison de planches doucement inclinée vers la terre, le *chez-nous* canadien-français. L'été dernier, elle avait eu un tel désir de le revoir qu'un matin elle partit sans prévenir personne, par une chaleur torride, toute seule à travers la forêt. Elle avait pleuré devant la maison abandonnée. Car la famille était venue depuis s'établir à Mont-Rolland. Le père avait un emploi d'*ingénieur* dans la fabrique de papier et le frère aîné était *foreman*...

Je me trouvai seule sur la route. J'avais oublié le lac Echo. A la sortie du village, la Rivière du Nord apparut, inabordable aussi, d'une telle densité qu'il semblait qu'elle se composât de couches d'eau disposées les unes sur les autres, d'une vie individuelle et d'une destinée commune, bandées comme des courroies de trans-

mission, d'une puissante couleur d'acier, et d'un déroulement prodigieux. Ce n'était pas une rivière, mais plusieurs rivières accumulées allant dans le même sens et se portant mutuellement. On était heureux d'assister de loin à ce spectacle. Cette rivière n'eût point toléré qu'on y trempât les mains. Elle se refusait aux jeux. Elle était profondeur, mouvement, incompréhension. Ses bords se montraient aussi redoutables qu'elle-même. Elle n'acceptait aucun trait d'union avec l'homme. Un pan de montagne la cacha à mon regard. Il y eut de distance en distance de sombres rochers peints à la chaux sur lesquels se détachaient des inscriptions en caractères naïfs, comme s'ils eussent voulu indiquer le moyen de retrouver la rivière perdue. Ces rochers étaient simplement les crieurs de journaux, les gardes-champêtres et les marchands forains de la vaste campagne. « Lisez l'*Avenir du Nord* »... « Ne brûlez pas les abats sans permis »... « Voyageurs, éteignez vos feux de campement »... « Bardeaux à vendre. Finitions de pin de Colombie »... C'était aussi un moyen pour le pays muet de rappeler aux Smith et aux Brown qui se rendaient à leur club de chasse ou de pêche qu'ils étaient là chez l'*habitant*, et que ce chemin des montagnes laurentiennes sur lequel roulait agréablement leur Rolls-Royce avait été tracé

par lui à la hache, que ces croix de carrefours, peintes d'un cœur sanglant et d'une couronne d'épines, furent mises debout par ses mains déchirées.

Les petits cottages d'été encore vides avaient eux aussi leur inscription : « 50 piastres d'amende aux *empiétants* ». Quel plaisir d'empiéter, de se glisser avec les écureuils sous les fils de fer des clôtures, d'être la première à retrouver le sentier sous les cèdres où la neige fond, de faire craquer les planches incurvées de la galerie et de tourner inutilement la poignée des portes. L'écriteau se moque. La petite maison se laisse caresser. Le ruisseau baragouine de contentement. Les rochers offrent leur siège. La sauvage campagne approuve.

Elle continue d'attirer aussi. Elle rend sous le pied la même résonance secrète qu'à l'époque des premiers colons. On avance comme on se débat, avec les monts qui pèsent sur vos épaules et l'imbroglio des bois dont il faut sortir. Parce qu'on a dans son sac un couteau, une boussole et une boîte d'allumettes, on se sent prêt pour l'aventure. Sait-on jamais?

Voici de nouveau la Rivière du Nord, disparue depuis une heure, l'empiétante qu'aucune clôture n'arrête. Elle est méconnaissable, chargée du fruit du pays défendu, divisée en deux bran-

ches comme si une ne suffisait pas à porter ses richesses. Elle a perdu en profondeur et gagné en bouillonnement. Elle est tout en torrents, cascades, rapides. Elle fait du cinéma. Est-ce qu'un canoe de cinéma, monté par un héros de cinéma, tiendrait là-dedans, parmi ces rocs noirs brassés par l'écume? Il faut s'asseoir sur les bords pour résoudre le problème. Je regrette de ne pas voir sortir des bois un Indien emplumé à qui je puisse le soumettre. Mais l'Indien est devenu gibier rare partout où le blanc a passé. D'ailleurs, il lui reste peu de goût pour le canotage et les rapides. Il habite au cœur d'une station d'été, non loin de l'hôtel. Il fabrique pour les touristes des corbeilles à papier en jonc de senteur et des paniers à linge. Ses enfants s'enfoncent dans la savane pour cueillir la framboise ou le *bluet* qu'ils vont vendre dans les petits seaux rouges aux portes des chalets.

Rivière du Nord... Je suis forcée de la quitter, avec sa malice, sa force, ses divers visages, car j'entends dans le lointain le sifflement du Canadien Pacifique. Là, tout au bord des rapides gonflés, elle me tendit, au moment des adieux, un rameau que je pris d'abord pour une branche d'aubépine et dont la découverte me fit pousser un cri d'émerveillement. Je m'aperçus en me rapprochant que c'était une baguette de saule

garnie de chatons que frappait un rayon de soleil suspendu entre deux giboulées. Elle se courbait au-dessus de l'eau bouillonnante, elle était la seule note claire parmi la forêt sans couleur. Elle mettait un bandeau argenté au front de l'austère paysage.

LE LAC ÉCHO

Ce lac Écho que je n'avais pas vu n'abandonnait pas la partie. Durant deux semaines il m'appela. Il fit entendre une voix qui montait des bas-fonds, entre des trembles grêles et verdis, des bouleaux penchants appuyés de la cime les uns aux autres et des érables héroïques dans le dur treillis de leur écorce. Je fus obligée de céder, de prendre le train un dimanche matin malgré la pluie, ou peut-être à cause de la pluie et du visage gonflé qu'elle devait prêter au lac Écho tendu de toutes ses forces vers cette route mouillée et mystérieuse où ne passait personne. Les lacs ont leur rêve.

Avant même d'entreprendre le voyage, je tirai un plaisir de mon équipement, de mes souliers « spring step » et de mon burberry aux larges poches, « made in England », couleur de ciel ardoisé.

Une fois encore, je descendis à Lesage. La pluie

avait cessé. Je tournai délibérément le dos à la grand'route et pris un chemin de campagne mou comme un feutre, dont les lisières commençaient à verdier. Un jeune couple que la menace de mauvais temps n'avait pas découragé me devançait, se tenant par le petit doigt. Une de ces légères voitures qui effleurent le sol de leurs deux roues et semblent prêtes à le quitter, me dépassa. Le fermier qui conduisait retint son cheval, ôta sa pipe de sa bouche.

— Vous voulez embarquer?

Je m'assis à côté de l'unique « touriste », pendant que le conducteur se mit debout à l'arrière du buggy et mena à l'antique, avec les rênes par-dessus nos têtes, encourageant d'une voix patiente la jument Nancy dont la longue crinière était rejetée de côté comme la natte d'une écolière de l'ancien temps.

Malgré que mon compagnon fût anglais, et de Londres, qu'il eût l'air réservé et mélancolique, il n'est pas possible que deux voyageurs éclaboussés en même temps par les mêmes flaques se retiennent d'échanger quelques impressions. J'appris qu'il possédait un cottage sur les bords du lac Écho et qu'il y avait passé l'hiver. A quoi un gentleman, d'air réservé et mélancolique, et qui n'est ni trappeur, ni chasseur, ni bûcheron, qui n'est pas non plus poète ou romancier, — sa

mine tenait du maître d'hôtel bien né et du diplomate, — peut-il employer ses loisirs, tout seul dans un cottage enseveli sous la neige?

L'histoire me fut contée simplement, pendant que sous nos yeux Nancy se tirait d'adroite façon du marécage, en secouant sa natte, et que faisait ombre en arrière de nous la silhouette du fermier Saint-Pierre.

Le gentleman inconnu avait perdu sa femme l'automne précédent. Une femme si belle, de santé magnifique... Ils étaient « sweethearts » depuis l'âge de sept ans, de vieux « school mates »... Il avait failli devenir fou, « go under » disait-il, selon l'expression anglaise, qui marque si bien la profondeur du désespoir. Alors il était venu s'enterrer à la campagne. Je demandais à quoi il avait occupé son temps?... Il allait me le montrer. Nous arrivions à destination. Nous descendîmes. Nous nous trouvâmes dans un bois où flottait par places une odeur balsamique si délicate qu'il fallait regarder quelque temps à droite et à gauche, avec anxiété, ainsi qu'on cherche un objet perdu, avant de découvrir d'où elle venait. Les feuilles sèches de la saison dernière se dressaient dans le vent, maigres, folâtres, un peu magiciennes, comme si elles espéraient revivre. Plusieurs petits cottages étaient disséminés sur la propriété. Ils s'appelaient

Hugh, Wilbur, John. L'un, le plus joli, le plus proche de l'eau, était le cottage Édith.

— Le nom de ma femme, dit-il. C'est ici que nous vivions six mois de l'année. Chacun des garçons habitait son propre bungalow qu'il avait aidé à construire suivant ses goûts.

Le bois présentait des endroits complètement dépouillés où il ne demeurerait que des troncs coupés de façon inégale et assez maladroite.

— Voilà, dit l'homme, à quoi j'ai passé l'hiver. J'abattais des arbres. Le métier était nouveau pour moi. J'ai presque réussi à me distraire.

Je méditai sur la discipline d'une race qui combat sa peine à coups de hache.

Je risquai un regard à l'intérieur du cottage Édith. Je vis près de la fenêtre une longue table couverte d'objets épars : une pipe, une théière, une casquette, un gramophone, des boîtes de fer-blanc, un livre noir qui était probablement une bible, et à côté du poêle, un canapé sur lequel des couvertures étaient pliées avec soin.

L'homme, les mains dans les poches, l'air absent, fouillait du pied le sol d'un parterre arrondi, au dessin puéril, enclos de galets, qui s'étendait devant la maison.

— Elle aimait les fleurs, murmura-t-il. Nous venions généralement passer un « week end » à

cette saison. Elle en profitait pour semer des graines.

J'avais oublié le lac auquel je pensais depuis deux semaines, et qui était le but de mon voyage. Je le voyais sans le voir. Je n'allai pas à lui avec la cérémonie ordinaire, en prononçant son nom à demi-voix, en le regardant jusqu'à ses extrêmes limites, ainsi qu'on regarde au fond des yeux une personnalité énigmatique. Il y avait entre lui et moi le fantôme d'Édith. Il y avait cet homme et la peine de cet homme. Et puis ces cottages-jou-joux... Notre rencontre était manquée, ou plutôt remise. Un autre jour, je reviendrais, par une autre route, et nous nous dirions ce que nous avions à nous dire. Je ne pouvais vraiment courir jusqu'à ses bords, par le sentier qui commençait à se dessiner entre les arbres, sous des yeux habitués à y voir la silhouette d'Édith en robe d'été. Il fallait renoncer à y plonger mes mains, à les porter à ma bouche pour connaître la saveur de ses eaux. La rencontre avec un lac qui sort, frémissant, de l'hivernage, un lac qui dégèle et reprend goût à la vie qu'il entrevoit à travers l'éventail à peine déplié des feuilles, et qui rêve, lui aussi, au premier visage et à la première présence, n'a plus de signification si elle a lieu devant témoins.

Je poursuivis ma route. Il fallait aller à d'autres

découvertes, ou du moins à *une* découverte. Je calculai d'après ma carte que le lac L'Achigan devait se trouver à huit ou dix milles de là. L'aller n'était rien. Mais il faudrait revenir. Il faisait un jour orageux et lourd et mes « spring step » commençaient déjà à me rappeler qu'ils étaient neufs. Le burberry « made in England » roulé sur mon épaule dégageait au soleil une vapeur à l'odeur caoutchoutée.

Cependant la route était charmante dans sa solitude. Le paysage nu révélait sa structure nerveuse. Les bois montraient une jeune lisière faite de bouleaux et de trembles d'un vert acide. De distance en distance, on voyait à hauteur d'homme des arbustes qui avaient gardé leur feuillage de l'automne précédent, délicates quenouilles d'un blond argenté qui frémissaient à la moindre brise. Je songeai à ces routes « balisées » de sapins sur les lacs glacés. Ici, la forêt terne se servait de ces jalons clairs. Elle traçait un chemin au printemps. Point d'autres feuilles ni de fleurs. Mais on s'apercevait en se penchant qu'il y avait des bourgeons posés comme des gouttelettes de pluie sur chaque branche.

La plupart des bungalows encore inoccupés demeuraient invisibles. Ils révélaient leur présence par la boîte aux lettres de métal brillant vissée sur un poteau planté en terre au bord du

chemin, si curieuse pour l'Européen, en forme de petite roulotte, et portant en lettres gravées le nom du propriétaire. Chaque ferme avait aussi la sienne. J'y lus des noms qui me ravirent, de ces noms imprévus, pittoresques, picaresques, panachés, batailleurs ou bucoliques, dont le Canada français a gardé le privilège. Ceux d'Odessa Latreille et de Napoléon l'Africain dont je faisais la découverte m'entraînèrent loin.

Le dimanche imposait ses signes jusque sur cette campagne reculée. Un air de somnolence, de lassitude et de repos mêlés était répandu sur tout. Je vis dans un champ un groupe d'enfants aux têtes rapprochées qui se penchaient, immobiles, au-dessus d'une mare, sans que je pusse savoir à quoi ils étaient occupés. Ce fut à peu près la seule rencontre. Les rares habitants étaient sans doute à la messe, quoiqu'on n'entendit aucun carillon. Les villages et leurs églises se cachaient quelque part, par delà les montagnes. Seule tintait la cloche suspendue au cou des vaches errant dans la brousse.

La route m'offrait de brusques et grandioses récompenses. Elle s'aérait tout à coup, elle s'arrachait à ses bois, elle laissait voir le moutonnement violet et bleu des Laurentides, après quoi elle refermait son rideau. Il fallait de nouveau mériter le prochain spectacle. J'aperçus dans une

échancrure la nappe audacieuse du lac Connelly. Mon regard plongeait jusqu'à lui avec une hardiesse égale à la sienne. J'admire qu'il fût si lointain et qu'il gardât un trait si net et un éclat si puissant. Il ramenait à lui toute la signification du paysage. Ces montagnes se déversaient là. Leur rigidité cédait. Leur pied avait fondu. Sorties de la terre, elles semblaient prêtes à y retourner. Les lignes verticales fléchissaient et se changeaient en ce trait d'eau horizontal et pâle.

Une école se présenta inopinément, muette elle aussi. Mais le sentier qui menait à sa porte, étroit et capricieux, parlait pour elle. Je pris plaisir à mettre mes pas dans des pas d'enfants. Ces écoles, que l'on croirait désertes depuis des années, me font généralement bon accueil, les jours de congé, m'offrent une chaise de paille ou un banc d'écolier, quelques minutes charmantes de repos et de méditation. Elles ont toutes une ressemblance, l'air de bonne volonté qu'on doit voir aux délégués de la Ligue des Nations. Elles parlent le même langage et rapprochent les solitudes. Celle-ci refusa de m'ouvrir sa porte. Je dus m'accrocher du bout des mains aux fenêtres pour voir à l'intérieur.

Au dehors, l'orage menaçait. Le L'Achigan demeurait invisible. Je n'y aurais pour rien au monde renoncé. La route qui jusque là montait

commença une lente et profonde plongée qui ne pouvait aboutir qu'à quelque chose de grand. La mer s'annonce par sa rumeur, ses bouffées de vent salin. Ce lac s'annonçait par un silence profond, et le fléchissement — je dirais l'agenouillement — de la route, sur une longueur de plus d'un mille. Une rivière bouillonna, rapide et courbe, dans un ravin. Je songeai à une queue de comète. Le lac devait être au bout. Il m'attirait à lui. Il me serrait le cœur et le dilatait tour à tour. Il creusait en moi, parallèlement à cette route, un désir qu'il forçait à se contraindre. Quand il se montra enfin, ce ne fut pas, comme je m'y étais attendue, en noyant mon regard de son énorme nappe. Naïve que j'étais de croire qu'il allait du premier coup révéler ses 26 milles de circonférence ! Et cependant, je marchais depuis trois heures pour arriver jusqu'à lui. Une île, éclairée par les rayons jaunes d'un soleil orageux, en barrait, comme une porte d'or, l'entrée. On le voyait à droite et à gauche fuir en longs traits. Peut-être ainsi dissimulé paraissait-il plus grand. Les pentes boisées et impénétrables qui l'entouraient abaissaient sur lui de pesantes paupières. On comprenait qu'après six mois de retraite totale, il eût une certaine hésitation à renouer avec les hommes. Je n'avais pas le temps d'aller plus loin. Il fallait revenir, quit-

ter ces lieux en restant sur ma soif et sur ma faim. Un petit hôtel bas, sur lequel je lus le nom de Kilkenny Cottage, me regardait avec indifférence. Il n'était pas encore ouvert, mais au lieu d'avoir barricadé ses fenêtres selon la coutume, il s'était contenté de les tenir fermées. Ces fenêtres avaient fait face, bravement, à l'hiver. Par un rideau soulevé, je vis sur une table encore couverte de sa nappe une théière brune. O humour ironique des choses ! O théière désirable et moqueuse ! Et vous, douce maison du bord de l'eau, qui portiez le nom de Swastika, vous m'eussiez refusé un abri si l'orage s'était décidé à éclater. J'enfonçai un pied rageur dans la neige qui demeurerait par plaques au pied des mélèzes. O dernière neige, sorbet fondant du mois de mai ! Je goûtai à l'eau rapide du L'Achigan, et cette libation me procura du moins un plaisir spirituel. J'étais venue là pour un but grand, secret, détaché, non pour le pot de thé, la crème authentique, et peut-être la tarte aux fraises du Kilkenny Cottage.

Je repris le chemin du retour. J'emportai dans le nœud d'un dernier regard l'île d'or posée sur son socle d'eau, et dans l'âme la nostalgie de ce que je n'avais pas vu. Je retrouvai la route qui n'était solitaire qu'en apparence et qui avait derrière mon dos célébré le dimanche. De grandes

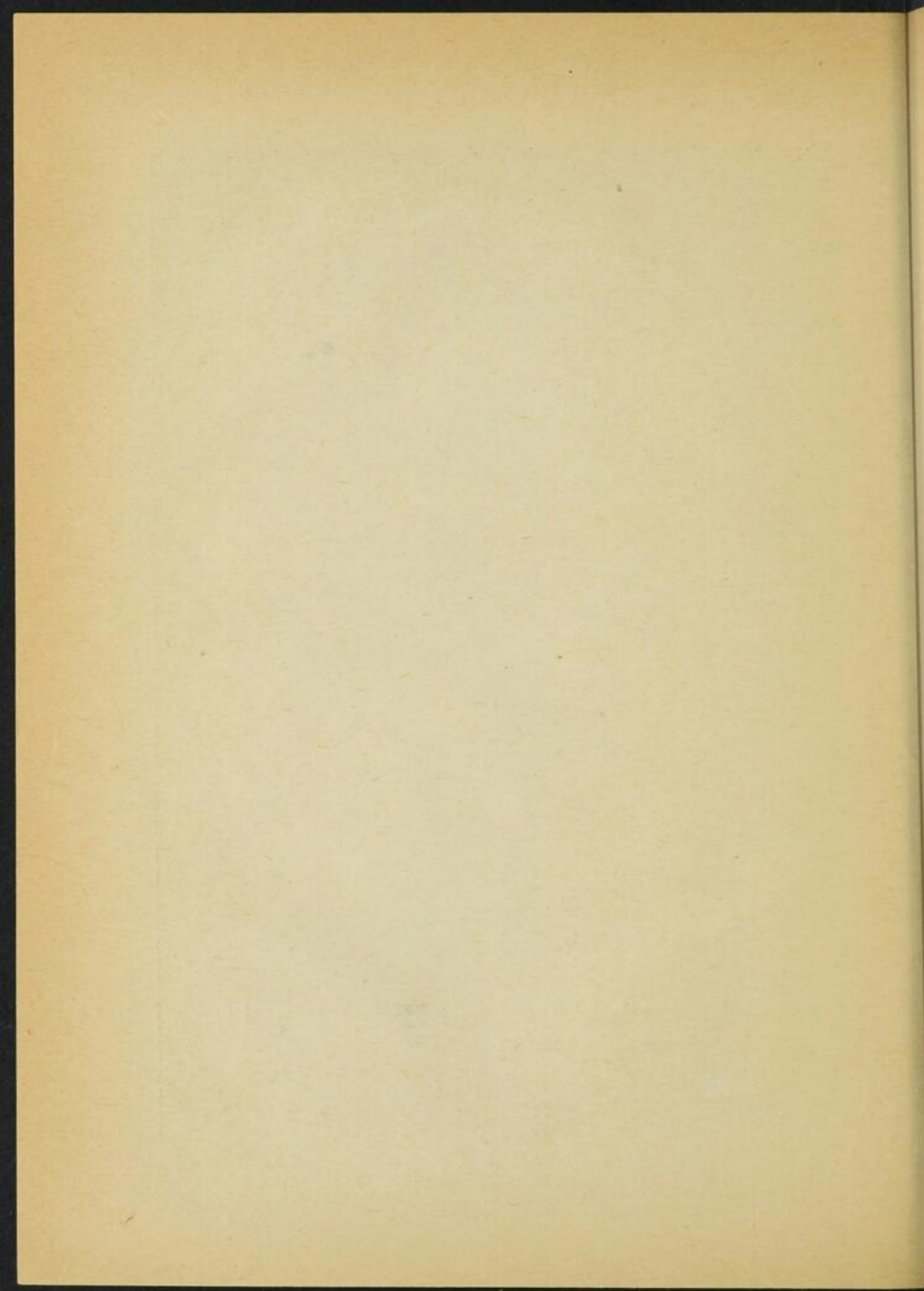
violettes jaunes, appelées dans le pays dents-de-chien, la parsemaient, évocatrices d'enfants qui jouent aux processions, et se fanaient dans la poussière. La porte grand ouverte d'une maison me montra une femme assise devant une table, dans une pose accablée. Elle avait les deux bras sur la table et sa tête aux cheveux courts chavirait dessus. Elle paraissait en proie à un violent désespoir. Au bruit de mes pas, elle leva son visage et laissa voir un regard que l'ennui seul écrasait. Le dimanche pesait sur les âmes laurentiennes.

Cependant, il y avait des signes de vie qui n'existaient pas dans la matinée. Des fermiers revenaient de lointains villages. Une voiture ralentit devant une maison dont les habitants accoururent se grouper autour. On discuta les taxes d'école et le nouveau conseil de marguilliers. Le mot « piastre » sortit à plusieurs reprises de ces bouches qui venaient de chanter les vêpres. Un groupe de jeunes gens tendaient des gaules de pêche du haut d'un pont jeté sur une rivière bouillonnante qui devait forcer les truites à des cabrioles. Et ils riaient pour rire. On voyait une auto vide, étonnamment neuve et brillante, devant la plupart des fermes, qui faisait penser à une voiture dételée, au retour de l'église.

De gros nuages pesaient sur l'air. Un chant



COUCHER DE SOLEIL SUR LE LAC PÉLICAN



éclata, à ras de terre, dans une déclivité, si musical, si nombreux et si varié, que je demeurai au milieu de la route, me demandant quelles sortes de créatures faisaient ce ramage. Des oiseaux gris sortirent des touffes d'aulnes. Un groupe de trois jeunes femmes vêtues de jaune et de vert, les cheveux au vent, se tenant par le bras, pareilles à une illustration des fables de La Fontaine, venait dans ma direction. Je les arrêtai pour leur demander ce qui chantait. Elles me répondirent avec l'accent de France, et nous restâmes quelques minutes au bord du marécage à essayer de résoudre le problème. L'une parla du chant des grenouilles en Normandie, l'autre des pluviers en Saintonge. La Parisienne fredonnait un air.

J'arrivai, au moment où l'orage éclata, au lac Echo. La maison de Saint-Pierre m'ouvrit ses portes. C'était l'heure du souper. Une demi-douzaine de petits garçons groupés autour du poêle attendaient en silence, se balançant sur leurs chaises berceuses, dans l'attitude écrasée d'hommes qui ont fini leur journée. Le plus grand, dont la taille accusait quatorze ans, fumait la pipe. La mère commanda d'ôter les « casques », et six têtes brunes et rondes se découvrirent. Je fus priée de prendre place à table, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde.

Je me lavai les mains à un lavabo au-dessus duquel était accrochée une rangée de brosses à dents.

La table était dressée près d'une fenêtre, dans la cuisine même. Il y avait une nappe blanche et jaune, aux plis luisants. A côté de chaque assiette, une fourchette à trois dents, au manche de bois, et un couteau, tout cela luisant aussi, une tasse à thé. Un énorme gâteau au chocolat occupait le centre, et j'eus le choix, au dessert, entre la gelée à la framboise et la crème fouettée.

Après le repas, la douce M^{me} Saint-Pierre, idéale figure du dimanche, parée d'une courte chevelure brune mêlée d'argent et des plus beaux yeux du monde, noirs et lumineux, me fit visiter la maison. Là-haut, une peinture d'un jaune crémeux, couleur de boutons d'or, achevait de sécher sur le corridor, et je dus sautiller à la suite de M^{me} Saint-Pierre sur des carrés de papier disposés en puzzle. Chaque petit Poucet Saint-Pierre avait, je crois, sa chambre, tel un fils de roi.

Je me reposai un instant dans la salle meublée de fauteuils d'osier frais débarqués de la ville, que l'atmosphère campagnarde faisait craquer aux jointures. Des pots de géranium de senteur formaient un reposoir devant la fenêtre. Une machine à coudre était visible. Des signes de

prospérité partout. Evidemment, nulle trace de passé, nulle révélation de vie intérieure. Nul gros meuble sous lequel roulent et s'oublient des choses. Nul recoin où l'ombre ronronne.

Le tonnerre éclata. La pluie mêla ses zébrures à celles dont les arbres dépouillés marquaient la montagne, tirée devant la maison comme un lourd volet. Les éclairs laissèrent les six garçons indifférents. Monsieur Saint-Pierre enfila son *capot*. Le petit homme à la pipe avait sans aide attelé le char à bancs pendant que le père achevait de souper. Le sympathique gentleman anglais parut. Nous récoltâmes en route d'autres voyageurs. L'averse cessa et un soleil rouge, énorme, phénoménal, se tint en équilibre sur la pointe d'une colline.

Hélas! Nancy avait cette fois un compagnon de traits et à eux deux ils dévorèrent la route. J'eus beau ouvrir les yeux pour tâcher d'absorber le plus possible du spectacle. On arriva trop vite à Lesage.

Une fois dans le train, je croyais le voyage et l'aventure terminés. Je me trompais. Les Laurentides n'avaient pas rompu l'enchantement.

Je me trouvai assise devant un voyageur qui lisait *Le Petit Journal*. Ce *Petit Journal*, arrivé de façon miraculeuse dans les Laurentides, conti-

nuait la tradition de cette journée, décidément placée sous le signe de l'*Echo*. Chaque chose possédait un pouvoir d'évocation. *Le Petit Journal* me força à rechercher la nationalité de celui qui le lisait. J'étudiai à loisir son visage maigre et nerveux, sa cravate trop claire, son apparence soignée.

Il avait posé sur le siège en face une caisse et une valise. Le conducteur survint et pria sèchement ce petit homme qui n'avait pas l'air impo-sant de les mettre ailleurs. Il les enleva avec une docilité et une agilité surprenantes, jongla un instant avec la caisse qu'il plaça sur le porte-bagages, se rassit et me sourit. Je lui assurai que sa valise ne me gênait pas.

— Madame est Française ? demanda-t-il d'une voix et d'un visage auxquels je trouvai aussi de l'agilité.

— Mais oui. Comme vous, n'est-ce pas ?

— Belge, madame. De mère française. Vous connaissez mon nom... Je suis le magicien Bonnat !

Les Laurentides ont toujours exercé sur moi leur magie. Mais je ne m'étais pas attendue à ce qu'elles me présentassent de magicien en chair et en os.

— Et vous venez ?...

— Du lac Désert.

Le magicien du lac Désert ! Il semblait que je vinsse de trouver, sur la banquette, un livre d'aventure abandonné par quelque voyageur.

— Et vous allez ?...

— A Montréal. Je donne demain soir une représentation au Monument National.

— Mais que faites-vous au lac Désert ?

— De la culture. J'ai dû me retirer là pour cause de santé. Cela ne vaut rien d'avaler des cigarettes par le nez. Je défriche une concession. J'abats des arbres. Je bâtis une maison. J'élève des poulets. Je vends des œufs.

Et M. Bonnat leva les yeux vers la caissette qu'il soulevait tout à l'heure comme une plume.

— Vous n'avez pas peur d'oublier votre métier ?

— Oh ! je soigne mes mains. Tenez, hier, j'ai aidé ma femme à la lessive pour les blanchir. Et puis — il se frappa le front — je pense sans cesse à mon art. Je réfléchis, j'invente de nouveaux tours en piégeant les rats musqués. J'en ai trouvé douze cet hiver — voulait-il dire douze tours ? — Un arbre a des fois une drôle de façon de tomber. Pendant qu'on regarde d'un côté, le voilà par terre de l'autre ! Je reste le nez en l'air, et la farce est jouée. Cela me donne des idées. La

neige vous tombe par paquets dans le cou, au moment où on s'y attend le moins, comme s'il y avait de mauvais gamins sur chaque branche. Ah ! c'est la grande vie au lac Désert. Je ne changerais pas mon sort pour celui d'un millionnaire. Pour me distraire, je vais jouer le dimanche dans les paroisses. Tenez, il y a huit jours, j'étais à Saint-Faustin où l'arracheur de dents avait organisé une soirée. Malheureusement, cet homme-là était en mauvais termes avec tout le monde. Les clients ne sont pas venus. Voyage blanc, quoi !

— C'est toujours avec l'arracheur de dents que vous travaillez ?

— Oh ! non. J'envoie ma carte au curé de temps en temps, ou aux frères pour leur rappeler mon nom. Avec eux, il n'y a rien à risquer. Salle pleine. Un beau vingt-cinq dollars net pour moi. Et ils ont leurs petits bénéfices. J'ai toujours aimé ce métier-là. Quand j'étais gamin, je courais après tous les cirques. J'imitais toutes les jongleries. Un pauvre diable comme moi ne pouvait pas aller dans les coulisses des théâtres demander aux grands messieurs leurs secrets, mais pour cinq sous j'apprenais la magie des foires. En Belgique, je jouais déjà aux fêtes des patronages. Ça ne payait pas. Il fallait trouver un autre métier. Alors, je suis venu à Paris à

pied, en sandales à semelles de corde, avec une valise de vingt-cinq sous. J'avais un cousin qui était garçon de café au Petit Poucet, sur les boulevards. « Malheureux! m'a-t-il dit. Qu'est-ce que tu viens faire ici? Il faut être né Parisien pour devenir garçon de café à Paris. »

Pourtant, il m'a aidé, par gentillesse. Pour commencer, on m'a pris en supplément le dimanche. Ah! je fus d'abord ahuri. J'étais devenu sourd d'une oreille, je n'entendais les commandes que d'un côté. Le patron voulait me renvoyer. « Ayez un peu compassion, monsieur, lui ai-je dit, et je vous serai dévoué comme un chien. » Pour porter le plateau, il n'y avait pas comme moi. Je suis même passé caporal, madame. Comment j'ai perdu ma place? Voilà, je suis violent, moi. Je n'aime pas l'injustice. Il y avait un pauvre vieux qui travaillait avec nous, un pauvre vieux faible des jambes. La caissière ne l'aimait pas. Un soir, comme il n'y avait plus personne à la terrasse, le vieux s'assit d'une fesse sur une chaise. La caissière le traita de fainéant. Allez voir un peu, une caissière! De quoi se mêlait-elle? Je lui dis que c'était honteux. Le patron intervint, se mit du côté de la demoiselle. Je le pris au collet. Après ça, je n'avais plus qu'à rendre mon tablier. Et pourtant, les affaires marchaient. A la fin du mois, j'avais de côté cent

francs pour la banque, cent francs pour la mère. C'était réglé. Pour gagner de l'argent en France, faites-vous garçon de café. Il n'y a que ça. Je suis retourné en Belgique sur mes économies pour me marier. Ensuite, nous sommes venus ma femme et moi au Canada.

— Elle se plaît au lac Désert, votre femme ?

M. Bonnat fit une grimace.

— Les femmes ! dit-il avec mépris. On ne sait jamais ce que ça aime. Je la laisse bien tranquille pourtant dans sa maison, des huit jours quelquefois. Car je suis aussi garde d'un club. Il me faut faire la tournée des lacs, à cause des pêcheries. Je me suis construit un petit canoe indien.

A ces mots de lacs et de canoe indien, je dressai encore davantage l'oreille. Le magicien et moi nous nous penchâmes sur la carte. Je m'aperçus qu'il avait peu de confiance dans les cartes. Quand il s'agissait d'y trouver le lac Napoléon, le lac des Sucreries ou le lac Croche, celles-ci les escamotaient. Il se passait de cartes : il n'ignorait aucune rivière ni aucun portage. Il se faisait fort de trouver son chemin les yeux fermés. Il pourrait, à l'occasion, prendre un voyageur dans son canot, pas plus, à cause des rapides. Non qu'il fût un guide qualifié... Il ne voudrait pas passer pour un guide ! — M. Bonnat se redressa — mais pour faire plaisir à une dame par exemple... Il ne fixerait

aucun salaire. Elle lui donnerait seulement une petite récompense.

Je rêvai quelques instants. J'imaginai le lac Désert, régnant au milieu d'un cercle de lacs, dans une région enrubannée de cours d'eau. Je vis M. Bonnat manœuvrant d'une pagaie sauteuse son canot d'écorce au milieu des rapides. En cas d'accident, est-ce que sa magie réussirait à le tirer d'affaire, et parviendrait-il à saisir par les cheveux, au suprême moment, sa passagère, à moins qu'il ne la sortît d'une de ses manches?

M. Bonnat m'abandonna à mon rêve. A mesure que nous approchions de la ville, il dépouillait peu à peu le garde du club Chapleau et le colon du lac Désert. Il songeait à la représentation du lendemain. Tout à coup, il se mit à faucher l'air de son bras, à gestes rapides, comme s'il attrapait des mouches. Chaque fois, une carte apparaissait sur sa paume tendue. Des jeunes hommes quittèrent leur siège, firent cercle. Le conducteur, qui commençait à recueillir les billets fichés dans le ruban des chapeaux, s'arrêta, un sourire béat sur son visage.

Montréal! La séance fut interrompue. M. Bonnat saisit sa caissette d'œufs, lui fit faire une cabriole dans l'air, la rattrapa, puis il descendit avec précaution la valise qui contenait son habit

noir et ses instruments de magie. Et après m'avoir remis une carte de visite où je lus :

BONNAT, *magicien*.

Lac Désert.

Comté Labelle.

et au-dessous, au crayon :

« Vous présent' ses meilleure souhets »

il disparut dans la foule je ne sais comment, avant que j'eusse eu le temps d'enfiler mon burberry.

A PÉRIBONKA, AVEC LES CHAPDELAINE

Au bruit de l'automobile qui stoppe, un homme grand, maigre et droit, au visage fin, s'avance. J'ai reconnu Samuel Bédard, « le père Chapdelaine ». A la façon dont je le regarde et prononce son nom, il devine que je ne suis pas à la recherche de Samuel Bédard, hôtelier à Péribonka. Son œil bleu s'éclaire, un sourire tord un peu sa bouche. Une entente est entre nous. Il me souhaite la bienvenue avec une voix empreinte d'une telle douceur que je me penche vers elle comme si elle venait du passé. Il appelle vers l'intérieur de la maison : « Laura ! » Une femme paraît, robuste, grasse et brune, la poitrine en avant, le visage rejeté en arrière, fleuri d'un sourire. Quoique lourde, elle glisse plutôt qu'elle ne marche. Elle n'a encore rien dit, et pourtant elle me donne l'impression de s'avancer en chantonnant, en arquant les sourcils, d'un air qui n'est détaché qu'en apparence et de pro-

noncer par devers elle : « En voilà encore une ! »

Une jeune servante me conduit à une chambre lisse et fraîche, où tout reluit : le plancher, les murs, le lit laqué, recouvert d'un couvre-pied de satinette éclatante, qui semble crépiter au soleil. La jeune fille tire la porte derrière elle après avoir murmuré, elle aussi, d'une voix enduite d'une douceur sourde : « Bienvenue ! »

Malgré le long voyage, que l'on fait d'ailleurs confortablement bercé dans un sleeper bien suspendu du *Canadien National*, je ne suis pas venue pour me reposer dans cette chambre vernissée, au bord de la Péribonka. Il me faut trouver, plus loin sur la route, la petite maison enfoncée dans les bois où fut conçue, il y a dix-sept ans, *Maria Chapdelaine*.

Quand je descends, Samuel Bédard est occupé à soigner les *cœurs saignants* de son jardin. Il vient à moi. Je n'ai pas à faire de questions : « Vous suivez la route tout droit, dit-il, le long de la rivière. Vous passez trois ponts. Puis trois maisons. La dernière est la mienne, inhabitée depuis des années. Vous ne pouvez vous tromper : il n'y en a pas d'autres après. M. Hémon logeait dans la petite chambre en arrière. »

La rivière... Je vois d'abord son nom : la Péribonka. Elle est l'écran liquide à travers lequel ce nom m'apparaît. C'est d'abord ce nom que je

lis, couché sur un livre, au commencement d'un livre. Elle-même est plate et incolore, si vaste ! Et comme elle se moque de nous, Européens, qui voyons les rivières en petit.

Le village s'étend le long de l'eau, village de bergerie, avec sa rangée de maisons de bois peint, mince, posé là par une main d'enfant, un jour de Noël. Une stèle se dresse au milieu, parmi les ferrailles et les mauvaises herbes : *A Louis Hémon 1880-1913...* Voici l'église. « *Ite Missa est* ».

Et la porte de l'église de Péribonka s'ouvrit.

Je monte quelques marches. J'appuie la main sur un loquet de nickel trop neuf. L'intérieur est désert, étrangement vide. Les murs de bois retiennent mal le recueillement. Il n'y a ni odeur d'encens, ni froid de piliers. On peut compter les planches dont se composent les murs et le toit. Les bancs n'ont pas le poli de la prière. Les carreaux des fenêtres se fondent dans l'espace sans limite.

Ite Missa est... J'imagine aisément l'animation à la sortie de la messe, l'échange de salutations, la discussion des affaires de la paroisse. J'imagine, surtout, un jeune étranger, qui se tient à part, vêtu le dimanche d'un costume brun défraîchi, coiffé d'un chapeau de paille des villes qui étonne les gens. Il écoute. Il est peu causeur,

il ne fait pas de questions, il ne parle que si on lui adresse la parole. Il répond d'une façon courtoise. « Je vois bien à présent, me dira Samuel Bédard, pourquoi il entrait toujours le dernier et sortait le premier : c'est qu'il voulait épier nos gens. »

A la sortie du village, s'étendent les champs défrichés. La forêt recule à l'horizon. Elle a l'air malade. Ou vaincue. On voit de hauts mâts de sapins, pointus, dépouillés, couleur d'acier, qui l'épinglent au ciel, essayant de l'empêcher de glisser. Ils évoquent une mer des Sargasses. On voudrait aller jusqu'à elle pour savoir de quoi elle souffre. Désir vain : ces pâturages qui nous en séparent sont aussi infinis que le désert auquel ils font songer. Même platitude, même monotonie, même tristesse et même grandeur qui enivrent. L'herbe remplace le sable. Ce pays d'arbres n'a plus d'arbres. La forêt est mise au pacage au loin. Le colon qui fait de la terre neuve n'épargne rien. Tout est rasé : il ne reste pas un buisson. Il ne faut pas chercher de haie autour d'un champ ni un massif de lilas à une porte. Rarement un petit jardin, avec d'étroites plates-bandes d'où commencent à sortir, en cette fin de juin, les premières pousses.

Je passe des fermes à l'abandon, maisons de bois qui ne furent jamais peintes et qui pour-

rissent au soleil. Elles font penser à ces croix des cimetières, décolorées, plantées sur des tombes dont les occupants ne sont plus connus de personne. Un écriteau est généralement sur la façade. On dirait qu'il proclame la condamnation de la maison. Ce n'est qu'un avis forestier.

Tout est sur le même plan. Tout est plat pour qu'une ombre m'apparaisse, comme si elle marchait sur les eaux. Le ciel même est étiré à craquer. Il n'arrive pas à recouvrir l'immense pays. Les personnages du livre qui s'écrivit sur cette longue table verte s'enlèvent avec relief. La route est sablonneuse, épaisse, fondante, comme s'il convenait qu'on marchât dans la poussière. Elle aussi ajoute à l'impression d'un désert ensorceleur, qui vous tient. La Péribonka, à laquelle on demande dès la première rencontre de trop dire, se tait. Des buissons submergés, des arbres à la dérive, sont angoissants à regarder. On a soif de rencontrer un passant, une maison habitée auxquels demander un renseignement inutile.

Un pont, deux ponts, trois ponts qui marquent dans l'attente trois étapes successives, trois crans matériels dans le cerveau.

Voici la maison... Au-delà, il n'y a plus rien. La forêt commence. Et de découvrir que la maison est bien posée à la lisière de la forêt, que le monde vivant s'arrête à elle, qu'elle s'accroch

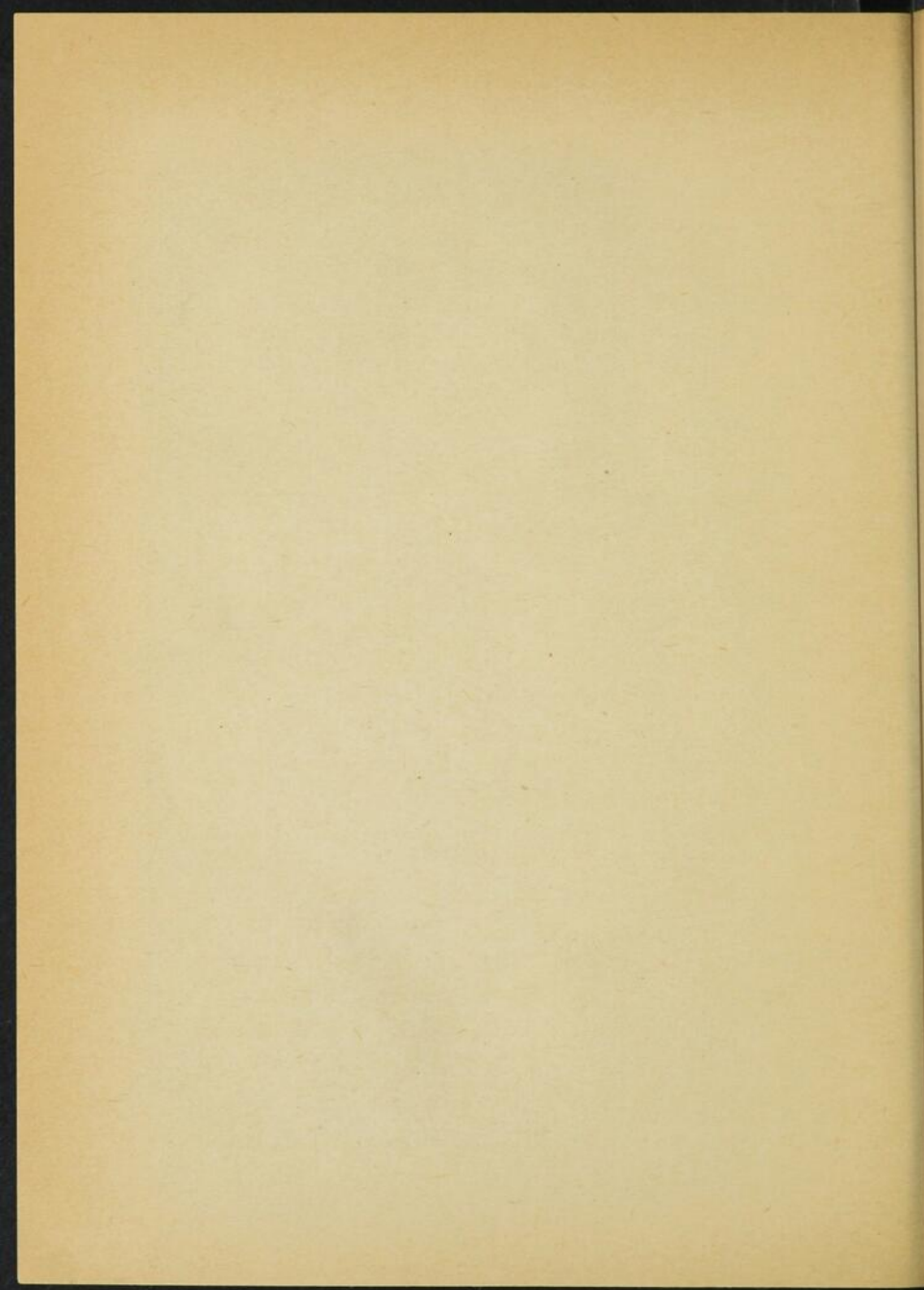
à ce coteau défriché par une ligne de vieilles souches griffues, les chicots dont parle Hémon, et que c'est devant le sombre rideau que Maria Chapdelaine récita ses mille *Ave* nous émeut. Nous sommes proches de la récitante. J'entends sa voix. La forêt n'a pas été inventée. La maison non plus. Ni la grange, ni l'étable. Cette grange, Louis Hémon la bâtit de ses mains, ou aida à la bâtir. Il servait les ouvriers, apportait les planches, et en particulier était chargé de couper les bardeaux qui tiennent lieu d'ardoises dans le pays. Il s'en tirait mal. Les bardeaux n'avaient jamais les six ou huit pouces réglementaires. Il s'y remettait avec philosophie.

Je fais le tour de la maison close. Impossible d'entrer. La grange est moins méfiante. J'y pénètre. Elle communique par une porte intérieure avec l'habitation. Un fil de fer rouillé s'enroule autour du loquet... Me voici dans l'infinie petite chambre, en arrière de la maison, sorte d'appentis dont je touche de la main le plafond peint en vert. Elle est vide aujourd'hui, vide, pourtant si pleine ! Je me tiens immobile au milieu d'elle, sans oser avancer. Pauvre chambre qui servait aussi de cuisine et ne contenait, en dehors du *poêle à trois ponts*, que le lit de camp que M^{me} Bédard y plaça en hâte, cette fin d'après-midi où son mari, revenant



Photo Canadian National Railways.

L'ÉGLISE DE PÉRIBONKA



de Roberval par le vapeur qui traverse le lac Saint Jean, lui amena à l'improviste le jeune étranger. Elle étendit sur la couchette la couverture de voyage qu'il apportait pour toute richesse, la belle couverture grise et bleue dans laquelle, d'après ses dires, étaient enroulés les manuscrits de *Joe le Boxeur* et de *Mary Blackstone*.

Il n'y eut pas de table. Il ne fit jamais allusion à son métier d'écrivain. Il se livrait à sa correspondance le samedi après-midi, dans la salle commune, à la table de famille, en butte aux tracasseries enfantines d'Alma-Rose et de Téléphore, autrement dit de Roland et Titon, les enfants adoptifs des Bédard, qui sont aujourd'hui des jeunes gens d'une vingtaine d'années.

Cependant, cette petite chambre ne donne pas une impression d'étouffement ou de misère. Elle a l'air d'une parcelle des champs encadrée entre les murs. La vague des prairies vient aboutir à elle, y entre, l'éclabousse jusqu'au toit. Le regard s'étend à perte de vue par la petite fenêtre carrée, guère plus grande qu'un visage, jusqu'à la ligne sombre des bois, et tout à fait au dernier plan, fermant l'horizon, la barrière bleue des montagnes. Du côté de la route, une autre fenêtre, étroite, composée de deux carreaux, par laquelle on aperçoit la Péribonka.

Il semble que ce fut cette lisière de forêt qui l'impressionna davantage. Cette petite fenêtre carrée, par laquelle il laissa venir jusqu'à lui le vaste paysage, et qui en tamisa la brutalité, reviendra plusieurs fois sous sa plume.

J'y appuie mon front. J'y appuie mes yeux : je suis trop effacée devant une image, une ombre, presque une présence, pour que les larmes y montent. Je respire une solitude triste, enivrante, fraternelle. Celui qui vécut ici vint de mon pays, de mon rocher. Il apporta avec lui une âme curieuse de marin accoutumée à écouter tous les vents, toutes les voix.

Rien ne me sépare de cette ombre. Il n'y a personne autour de moi. Personne qui explique ou qui interroge, personne qui s'exclame ou s'attendrisse. Je suis seule avec l'ombre. Le silence de la petite chambre n'a pas été troublé depuis des années. La poussière du parquet est intacte. La tapisserie qui pend en lambeaux est la même. Le temps s'abolit. Il recule de dix-sept années. Louis Hémon vient d'arriver de Montréal, au mois de juin, il a traversé le lac Saint-Jean, immense comme une mer. Sur le vapeur il a fait la connaissance de Samuel Bédard dont l'apparence si peu rustique l'a surpris.

Le fermier s'est approché de lui :

— Vous venez pour acheter une terre ?

— Non je voudrais trouver du travail chez un cultivateur du pays.

Il lui proposa de le prendre, et ce fut Hémon qui fixa les conditions : il travaillerait pour sa nourriture et une somme de huit piastres par mois comme argent de poche.

Les deux hommes s'entendirent immédiatement. Je songe aux paroles de M^{me} Bédard : « Samuel et M. Hémon *s'adonnaient* bien ensemble », ou encore : « Samuel et M. Hémon étaient comme des frères. »

Au bout de son voyage, il attendait des ordres. Il était l'engagé. Laura, en le voyant paraître, a murmuré à l'oreille de sa sœur Eva : « En voilà encore un que Samuel a ramassé ! » Samuel s'est tourné vers lui : « Sans vous commander, Monsieur Hémon, voulez-vous rouler ces billots à la rivière ? » Et le soir même de son arrivée, Louis Hémon roula des troncs d'arbres.

Ou plutôt il les portèrent à deux, lui et Edwige Légaré, l'autre engagé, celui qui mettait le maximum de sa force à tout ce qu'il faisait, l'homme au visage d'une *rusticité terrible*. Il surnomma son frère partenaire « le curé Hémon », et s'amusa à laisser retomber les billots sur ses mains. Le soir, Samuel dit : « C'est d'valeur, monsieur Hémon. Voilà vos mains tout écrasées ».

— « Le métier me rentre dans le corps », répondit-il.

Je place mes mains sur la tapisserie, je les place sur l'air de la petite chambre. Je prends de loin le contour d'un visage endormi.

Le pèlerinage est terminé. J'ai épuisé l'essentiel de mon émotion. Je reviendrai demain, mais par un chemin que j'aurai déjà vu, avec des yeux avertis, un cœur préparé. Je reviendrai pour savoir et non pas pour sentir, pour regarder au dedans de l'habitation plutôt qu'au dehors. Et cependant, ce qui compte, c'est tout ce qu'il contempla, ce qu'il respira par cette fenêtre, cette vague d'immense solitude qui l'assaillit et le força à se retourner vers la vie qui palpitait à l'intérieur, si dense, si proche, si nouvelle. Il s'appliquait à la découvrir de la même façon que ces gens faisaient de la terre neuve, au prix des mêmes fatigues, des mêmes sueurs, de la même patience. J'ajoute du même mutisme. Car il était au dire de tous peu causeur. On a beau interroger. On n'arrive à recueillir que de rares paroles. Ce qu'on finit par deviner, c'est plutôt une attitude, une expression de physionomie, un coup d'œil. Attitude dégagée : « Il arrivait au pas militaire », visage froid, regard flegmatique, moqueur par éclairs, incomparable maîtrise de soi.

J'écoute, dans le crépuscule qui tombe, l'en-

seignement de ce logis. Une personnalité s'est volontairement effacée là. Elle s'effacera aussi dans son œuvre : Maria Chapdelaine passe la première, la voie est libre. Il y eut entre ces quatre murs de planches non point un étranger venu pour observer la vie des défricheurs, mais un colon de plus. L'atmosphère familiale l'imprégna. Il eut, pour observer le paysage extérieur, la petite fenêtre carrée découpée à même la grande prairie plate, et pour observer les âmes, cette porte sans vitres, faite d'un rideau cloué à un cadre de bois, par laquelle son réduit communiquait avec la maison.

Celle-ci consistait en une simple pièce divisée en deux compartiments par une cloison largement béante au milieu, qui lui rappela un décor de théâtre. Une partie servait de chambre à coucher au ménage, l'autre était la salle où les veillées avaient lieu, décorée de calendriers de banques, du portrait du pape, d'un tableau du Sacré-Cœur. Il y avait aussi le portrait du père de Samuel Bédard, qui a l'air, avec sa redingote et ses favoris, d'un grand bourgeois de France. Ici furent la table, les chaises berçantes.

Le long du mur, un escalier primitif aboutit à une trappe : dans ce grenier tapissé de vieux journaux couchaient les deux enfants adoptifs. C'est à cette trappe que Hémon avait attaché une

ficelle. Au retour de l'église le dimanche, il prenait Alma-Rose par les épaules — un petit garçon de trois ans qu'il appelait d'un nom de fille à cause de ses longs cheveux bouclés, — prononçait une formule et annonçait que Père Chocolat allait descendre par là. « Car il était aussi magicien, déclare d'un ton pénétré Samuel Bédard. Il faisait sortir du chocolat de ses manches. »

Se levait-il comme les autres à 5 heures du matin ? Belle question ! N'était-il pas l'engagé ? Et comme les autres il déjeunait avec appétit de soupape d'avoine et d'œufs au lard. Les jours de fête, il y avait des crêpes au sirop d'érable. Après déjeuner commençait le *train*, c'est-à-dire le soin des animaux. Une cour herbeuse à traverser et voici l'étable, la mangeoire des deux chevaux. — « Ah ! il fallait entendre M. Hémon appeler d'une voix pointue : « Katie-Coquette ! Katie-Coquette ! » — le compartiment des vaches, celui des moutons, l'auge des truies. Ensuite, il attelait, à sa manière, mettant quelquefois le collier à l'envers. Il était chargé d'aller porter les bidons de lait à la fromagerie. On lui laissait mener la vieille Katie, mais il fallait se méfier de la pouliche, Coquette.

Que de fois, pendant ces trois jours, je vais entendre, prononcée sans malice, cette exclamation : « Il était si maladroit ! » J'en entendrai une autre peut-être encore plus souvent : « Il était si

endurant! » ou celle-ci : « C'était un homme peu parlant. »

Sa posture familière? Le soir, après le travail, assis sur un tablier de charrette posé à terre, le dos appuyé à la grange, les bras croisés, regardant droit devant lui, la pipe pendant entre deux crocs, selon l'expression de Samuel Bédard, ou bien à la veillée, chez le beau-père Bouchard, ou chez Ferdinand Larouche, le voisin, ne disant mot, prêtant l'oreille. Le samedi après-midi, il allait s'asseoir sur l'*écarre*, c'est-à-dire la berge haute, tombant à pic, carrée si l'on veut, de la rivière. On le voyait de la maison, un mouchoir rouge noué aux quatre coins sur sa tête, à cause des mouches noires qui dans la belle saison pochent les paupières, tuméfient le cou, se repaissent de peau délicate. Ou bien il enveloppait son chapeau d'une moustiquaire. Là, il prenait des notes sur un carnet long comme le doigt, dit Laura. Les deux enfants jouaient le plus souvent autour de lui. Il se baignait dans la Péribonka profonde, au sable teinté de rouge. Au commencement, M^{me} Bédard surveillait le Français par la fenêtre. « Mais il était bien convenable, il mettait toujours son petit caleçon », dit-elle. Il lisait les revues qu'il recevait de France. L'hôtesse regardait d'un œil désapprouvateur *Le Temps* déplié sur le lit de l'arrière-cuisine,

dans lequel il était question des Francs-Maçons !

Elle grondait parfois. « Fallait bien !.. Naturellement, on ne le poussait pas, à cause du petit salaire qu'il recevait. » Elle avait pitié du curé Hémon et du curé Bédard, quand ils étaient en train de poser des clôtures, ou d'arracher des souches sur le coteau, ni l'un ni l'autre taillés pour pareils travaux, et elle allait leur porter de l'eau fraîche et des galettes sucrées.

C'est une maîtresse femme. Elle a l'habitude de mener une maison depuis son enfance, d'abord celle de son père demeuré veuf de bonne heure avec de nombreux enfants, plus tard celle de son mari, le doux, le rêveur, le poète, le nerveux, et à l'occasion l'emporté Samuel, celui qui ramassait chez lui tous les *quintoux* du pays. « Vous comprenez, ma maison était la dernière du rang. Il n'y avait pas de voisins. Il fallait faire neuf milles pour trouver la plus proche. Une fois, deux Allemands sont restés chez nous. Je m'adonnais le mieux avec M. Hémon. C'était un homme instruit, un avocat. Et puis un compatriote... Et nous étions à peu près du même âge. Le père et la mère Chapdelaine étaient jeunes alors... »

Ceux qui avaient marché neuf milles dans la savane frappaient à la porte grise du premier logis qui se présentait. Samuel aimait causer avec

les étrangers. De plus, dans la saison des foin, un homme est un homme.

Il eût lui-même une jeunesse aventureuse. Il passa trois années avec son frère qui était missionnaire dans la région du Labrador, vivant de la vie des pêcheurs qui partageaient avec les deux étrangers leur dernier hareng. Il faut l'entendre raconter son séjour à Blancs-Sablons où il enseignait le catéchisme aux enfants quatre heures par jour, ou dans l'île de Greenly — fameuse depuis l'atterrissage parmi ses glaces de l'aéroplane allemand — « Il n'y avait là qu'un phare — il prononce phore. — J'allais en traîneau à chiens visiter le gardien. J'avais dix-neuf ans. Je venais de finir mon cours commercial. Je devins amoureux de sa fille. »

Plus tard, il eut cent métiers, déménagea bien des fois avant de venir s'établir à Péribonka, sur la terre voisine de celle de son beau-père. S'il eut de la misère ? Comme les autres ! Il fut bien le colon avide d'aller toujours plus loin que peignit Louis Hémon. L'aventure était une terre à défricher sans cesse. Aujourd'hui, il est en même temps hôtelier, marchand-général, huissier, chantre à l'église, secrétaire d'œuvres paroissiales, trafiquant de bestiaux, guide forestier. Toutes ces fonctions pèsent sur une carrure qui n'est point d'une « rusticité terrible ». Un air de

fatigue et de somnolence se répand sur son visage. Il chantonne, il va s'endormir comme autrefois, lorsqu'il laissait aller les guides du cheval Charles-Eugène, en revenant de l'église. Mais à présent, il ne peut même fermer un œil, à cause de tant de besognes et de tant de soucis... Il regrette l'époque dure et paisible de la ferme. La seule détente pour lui est de s'en aller à son camp, au fond des bois où il fut le premier à frayer un chemin, de pagayer des heures sans ressentir aucune fatigue sur les rivières gonflées d'eau, de retrouver chaque été, sous les frondaisons nouvelles, les portages qu'il ouvrit lui-même à la hache, de pêcher dans son lac des brochets de douze livres, d'en ramener un jour deux oursions tombés du haut d'un arbre, de coucher dans sa propre hutte, autour de laquelle rôdent timidement le chevreuil et l'orignal.

On s'émerveille que le hasard ait poussé Louis Hémon à la porte des Bédard. Il ne pouvait mieux tomber. Ils avaient quelque chose à dire. Ils furent les interprètes de la forêt. Il n'eut qu'à les regarder batailler contre elle, comme on lutte contre l'incendie. Ce sont spectacles auxquels on n'assiste pas en spectateur. Il dut mettre bas sa veste et prendre la hache. Ils avaient la forêt dans la peau, dans le sang, et les histoires dont elle s'entoure pour se défendre contre les hommes.

Il la vit dans la réalité telle qu'il la peignit, non seulement avec son feuillage d'été, mais avec celui d'hiver, qui est la neige dont elle se tapisse. La Péribonka fut moelleuse et lisse de deux façons : telle que je la vois en ce moment, et telle qu'elle doit être plus tard dans sa cuirasse satinée. Il la traversa au commencement de janvier 1913, mené par Samuel Bédard, qui le conduisit en traîneau jusqu'au village de Saint-Gédéon où il s'installa pour écrire son livre. Charles-Eugène couvrit vaillamment les vingt-six milles du lac Saint-Jean sur l'étroite piste balisée de têtes d'épinette. L'eau par endroits était à peine prise. Il y avait des crevasses à demi-couvertes de neige... On retrouve des allusions à ce voyage dans les premières pages du livre... Ils eurent de la difficulté à passer. Les deux compagnons parlèrent peu, la tête enfoncée dans leur bonnet de fourrure, le nez dans le col de leur capot. Quand ils se séparèrent, Louis Hémon retrouva la parole : « Je reviendrai dans deux ans, Monsieur Bédard. Vous verrez, nous serons riches tous les deux ! » Et il rit cette fois.

Il se rendait compte, évidemment, que les Bédard à cette époque étaient loin de la prospérité. Lui s'en souciait peu. C'était lui-même qui avait fixé le montant de son salaire, ces huit

piastres par mois qui le firent quelquefois appeler par ceux qui étaient au courant « le fou à Samuel Bédard ». Cela, et sa façon de porter sa casquette devant derrière, quand il conduisait Katie, sur la route de la fromagerie. Il dépensait une partie de cet argent le dimanche, à acheter des sucreries à la boutique du village pour les enfants.

En septembre, il partit pour la forêt, où il travailla à la voie ferrée en construction, la hache à la main, pour remplacer Samuel qui devait faire partie de l'équipe de défricheurs, et était resté à la ferme, pour rentrer ses foin. Il reçut trente-cinq dollars par mois qu'à son retour, en décembre, il offrit à son hôte, presque intacts. « Puisque je suis à votre service pour huit dollars... » Il y eut assaut de générosité. Hémon triompha.

Il revenait cependant avec une certaine timidité. Il passa sur la route, n'osant entrer. Ce fut son ami Téléphore qui l'aperçut, vint le prendre par la main. « Monsieur Hémon, vous êtes chez vous, lui dit-on, il faut rester passer les fêtes de Noël avec nous. »

C'est ainsi qu'il demeura jusqu'en janvier dans la maisonnette bourrée de la chaleur du poêle, enveloppée en dehors à triple bandage par la neige. Au dedans, l'intimité se resserrait, formait

air chaud autour des cœurs. Un châssis double était posé à la petite fenêtre carrée. Les hommes *bûchèrent* du bois et réparèrent les clôtures avant qu'elles fussent ensevelies et que se confondissent dans une communauté blanche les champs. A l'intérieur, Laura continua la besogne de nourrir les enfants et les animaux, et de veiller sur les âmes.

Celle de Louis Hémon lui paraissait en danger. Il est vrai qu'il accompagnait la famille à la messe, sans faute, le dimanche. « Sinon ça, dit Laura, il ne serait pas resté un jour de plus. Il ôtait sa calotte comme tout le monde quand on récitait l'angélus avant les repas. »

Elle secoue la tête : « Malgré tout, il avait ses idées. Quand est venue la fête de Sainte-Anne, je lui ai dit : Tout le monde va à confesse aujourd'hui... — Oui, oui ! Madame Bédard, m'a-t-il chanté. » Et M^{me} Bédard prend une voix de tête.

Je la regarde, sans doute d'un air d'interrogation. Ses yeux intelligents rêvent un moment. Une expression légèrement dépitée, têtue, moqueuse aussi — moqueuse d'elle-même peut-être — déplie sa lèvre mobile. « Et il n'en fit qu'à sa tête », conclut-elle.

Il a excité sa curiosité. « Il ne parlait jamais le premier, mais je lui demandais des questions. Je voulais savoir s'il faisait sa religion. »

Ce fut son grand souci. Elle était sûre d'héberger un garçon bien convenable, moins sûre qu'il allât à confesse. La religion, pour elle, c'était l'église de Péribonka, et ses rites au complet. Lui se contentait de chanter : « Oui, oui ! » ou de faire le sourd. Il était là pour demeurer jusqu'à ce que sa mission fût accomplie.

Il ne paraissait pas toujours entendre les ordres qu'on lui donnait. « Etes-vous sourd, Monsieur Hémon ? » lui demandait-on sans se fâcher. Il confessa qu'il l'était en effet par moments. Il souffrait d'un catarrhe causé par la sévérité du climat, et par suite, de maux de tête qui le rendaient « morose ». L'accident dont il devait être victime, en juillet 1913, s'explique. Ce ne fut pas la tempête seule qui l'empêcha d'entendre venir le train.

Les anecdotes qu'on raconte sur lui sont peu nombreuses : chaque membre de la famille Bédard les répète presque dans les mêmes termes. Il en est une qui a marqué dans les mémoires : celle de la *boucane* que Samuel le pria de faire, un soir, à l'heure de la traite des vaches. L'air était si saturé de maringouins que les bêtes ne tenaient pas en place. Louis ne réussissait pas à mettre le feu à une souche humide. Les vaches devenaient endiablées. Samuel s'impatienta, eut des paroles vives à l'adresse du

maladroit, alluma lui-même la boucane. En quelques moments, une fumée noire se dégagea, les vaches vinrent d'elles-mêmes se mettre sous le vent, la traite se fit paisiblement. Au moment du souper, il se tourna vers le jeune homme debout à ses côtés et, avant d'entamer l'angélus, lui dit : — il faut entendre sa voix contrite — « Excusez, Monsieur Hémon, si je me suis fâché tantôt. Il faudra me pardonner si ça arrive encore. Mais je commençais à être *bâdré*. » — « Je ne suis pas d'un tempérament nerveux », répondit l'autre d'un ton flegmatique.

C'est bien ce même Samuel qui dans le livre s'excusait humblement près de sa femme de ne lui avoir pas fait une vie plus heureuse.

Il est douteux que cette maîtresse femme ait mis autant de formes dans sa manière de traiter l'engagé, quoiqu'elle fût généreuse et délicate, selon l'expression de Joseph Boivin, le maître charpentier qui construisit la grange et aux côtés duquel Hémon planta ses premiers clous en s'écrasant les doigts. Si son mari avait pour spécialité de recueillir les quinteux et d'écouter le récit de leurs aventures, elle avait celle de recueillir les orphelins. Le jour où j'arrivai à Péribonka, un pupille d'un orphelinat agricole débarquait chez les Bédard pour y passer les vacances.

« M. Hémon faisait le sourd parfois, dit-elle. Un samedi après-midi, je vis que les chevaux avaient sauté la clôture. Il lisait près de la grange. Je criai : Dépêchez-vous ! Les animaux sont dans le grain. Il ne bougea pas. Mais courez donc ! Je vous dis que les animaux sont dans le grain. — Madame, qu'ils le mangent à présent ou plus tard. Il se décida enfin à se lever en appelant : Katie-Coquette ! Katie-Coquette ! sans se fâcher. »

Les jours où il y avait des lettres des vieux pays, il devenait un peu plus expansif, montrait des photographies qu'il venait de recevoir, de sa mère, de sa sœur Marie. Il parlait de son ami Jacques — M^{me} Bédard prononce Jock — chez qui il habitait en Angleterre. Jock avait épousé une Irlandaise de caractère infernal, voulait divorcer, mais après chaque querelle, ils se réconciliaient. L'ami Jock était bien embarrassé...

Je m'en vais enfin, sur la pointe des pieds. Je tire après moi la porte au loquet incurvé. J'enroule autour le vieux fil de fer. Je traverse de nouveau la grange. Elle porte encore les traces d'un hâtif déménagement. Quantité de paperasses traînent à terre. Je distingue un rapport manuscrit de la commission des écoles, *les Annales de Notre-Dame de Beaupré*, des numéros de *L'Action*

Catholique. Rien qui fût écrit de la main d'un clerc... Des machines agricoles gisent çà et là. Il est curieux que ce soient elles surtout qui parlent de lui, en termes puissants. Cette herse plante ses griffes rouillées dans la mémoire. Cette scie énorme et lourde, que l'on ne manie qu'à deux, est le *godendard* dont il fut question dans le livre. La patte de Légaré, « ce terrible travailleur », se posa à un bout. A l'autre une main de novice, résistante.

La route, à la porte de la maison, s'enfonce dans la forêt. Le feu a passé par là. On voit encore de vieilles souches qu'il n'a pas entièrement consumées, noires, cramponnées au sol, qui font l'effet de vagabonds au guet, accroupis, montrant dans les courts feuillages leur vieux chapeau de feutre. La nouvelle forêt est composée de trembles. Ils frémissent, ils ont tous quelque chose à dire, à tour de rôle. Ceux qui écoutaient sans bouger s'ébranlent pour la réponse. Un jeune pin, un seul, se dresse au milieu des trembles, lisse, immobile et pesant. Je pénètre dans la forêt avec précaution, comme si je cherchais à voir un visage entre les feuilles et à retrouver sur le sol spongieux des traces de pas. Nul sentier. Le vent mobile étonne. Les buissons de myrtilles abondent, et le bois de charme. C'est ici que M^{me} Bédard

et Louis Hémon, accompagnés des enfants, vinrent faire la cueillette des « bleuets ». Samuel était occupé aux foins, sur l'autre berge de la rivière. On rapportait le soir toutes sortes de « vaisseaux » pleins de fruits. En rentrant, on mangeait le porc fumé qui avait mijoté dans le four.

Une maisonnette se dresse devant mon regard, abandonnée, porte et fenêtres arrachées, mais ses ouvertures noires sont vraiment autant de bouches béantes qui crient des choses, toutes en même temps. Elle surprend autant qu'une présence humaine. Il faut entrer, s'immobiliser au milieu d'elle, dans le carrefour épais de son ombre, regarder par les fenêtres la houle des verdure. Au loin, la route, d'un blanc trop vif, est un filet de rivière vide qui circule, trompeuse, à laquelle on ne peut se désaltérer. L'impression de désert devient plus forte. A cause du cadre de cette maison, on est ramené à des proportions humaines, on se sent redevenir d'une essence étrangère à la forêt, et on subit un inexplicable vertige. La savane tisse une atmosphère verte et dansante. Les feuillages ont un tourbillonnement aussi menu que du sable. Cette fois il faut partir.

Le village est loin. La route est poussiéreuse comme les soirs de pèlerinage. En repassant

devant la maison, j'appuie une dernière fois mon front sur une vitre. Je remercie celui qui mit dans ma vie une forêt et fit entendre à mon oreille des voix dont l'accent de terroir colle à la semelle de la langue... Maria veille, immobile, derrière le carreau. Entre la Péribonka assombrie et le cordeau rigide de la forêt, s'allonge une silhouette humaine, parallèle, et de même grandeur que l'une et l'autre.

EN CANOE, A TRAVERS LA FORÊT

Je rêvais depuis longtemps de ce voyage en canoe.

J'arrivai, un soir, au lac Saguay, un des points de départ de cette sorte d'expéditions. Une brume bleuâtre enveloppait les pics des montagnes. Il n'y avait à trancher par sa couleur que le ruban de la route sablonneuse. Quelques maisons constituaient le village, paisibles au milieu des champs, blanches et jaunes, semblant brouter les grands phlox sauvages.

Un homme aux allures de Gaulois brun vint à ma rencontre. C'était le guide qui devait m'accompagner. Sa haute stature fléchissante, son parler lent, son regard nageant dans de la douceur m'inspirèrent confiance. Mais il m'annonça qu'il relevait de maladie et ne pourrait prendre le bois le lendemain. Son frère, très bon guide aussi, le remplacerait. Je n'en demandai pas davantage. Il fut convenu que le départ

aurait lieu au lever du soleil, et il me quitta pour aller s'occuper des préparatifs.

Je me laissai mener par la route déserte, avide de découvrir le lac blotti dans la vallée que bordaient les parois à pic des montagnes tendues dans le crépuscule d'une brume lisse et bleue.

Je passai quelques maisons, une église de bois, une boutique en contrebas du sol, noire et profonde, où une faible lampe brûlait. Le Gaulois brun m'y avait précédée. J'entrai. La flamme de la lampe vacilla au vent. Étais-je dans une caverne, une forge, un coin déboisé de forêt?

Le marchand étalait sur le comptoir un jambon salé, du saindoux, des conserves de *pork and beans*, du lait condensé, des confitures de framboises, que le guide fourrait dans un sac. Un troisième personnage, à la silhouette maigre et sinueuse, accoudé au comptoir, surveillait l'opération.

— C'est celui-là qui vous accompagne, dit le marchand en le désignant.

Et comme pour confirmer ces paroles, l'homme, occupé à mastiquer sa chique, lança un jet de salive à terre. C'est ainsi que je fis connaissance d'Auguste le métis.

Un vieux chapeau de feutre ombrageait ses traits. Je distinguai un long nez busqué, une bouche pendante, une face ravagée et boucanée.

Son corps anguleux était vêtu de hardes couleur d'écorce. Il semblait sortir des parois de cette caverne, des lueurs de cette forge, des ombres de ce carrefour de forêt.

Je laissai le trio arrimer les provisions et revins sur mes pas, dans le ruban de brume. Les montagnes rangées en cercle formaient un énorme pavot somnolent, à demi refermé autour de l'église et des maisons que l'obscurité vernissait d'une teinte uniforme. Un petit hôtel m'accueillit au bord de la route.

On n'eût pu rêver cadre plus idyllique : la maison plantée au milieu des phlox sauvages et des verges d'or semés par le vent, les arbres poussés seuls haussant leur feuillage vagabond jusqu'aux fenêtres et les Laurentides bonasses accroupies au milieu de leurs bois.

Je dormis à peine. La vision de l'homme des cavernes surgissait de l'obscurité.

Nous partîmes à l'aube. Un camion automobile nous transportait à folle allure, le guide, le canoe et moi, par un chemin tortueux, jusqu'à la rivière Kiamika d'où nous devons partir. Je m'assis à l'avant près du conducteur. Le métis s'allongea en arrière à côté de l'embarcation, et quand il commença à pleuvoir, il étendit sur lui la tente que nous emportions. A travers la vitre, j'apercevais en me retournant à demi son profil

d'oiseau de proie. Ses yeux couleur d'eau morte m'examinaient furtivement.

La route aboutissait à la ferme Trépanier, posée au sommet d'un coteau défriché. Tout était revêtu de gouttelettes de pluie, d'herbes en papillottes. Les champs étendaient leur jatte ruisselante au pied de la maison. Une chatte entourée de ses petits buvait du lait sur la véranda, un chien épagneul aux boucles mouillées vint se secouer contre moi. La fermière cessa, à notre vue, de faire tourner l'écrémeuse. Le fermier silencieux, au masque normand, s'approcha à pas comptés, la pipe à la bouche. A l'intérieur, du café bouillait sur le poêle.

Canoe, tente et paquetons furent transbordés sur la charrette de la ferme, et nous suivîmes par un chemin composé de deux ornières. C'était déjà la forêt. L'attelage s'avancait dans un bruit de feuillages froissés, d'arbustes tordus, de grincements d'essieux et de clapotis. Auguste allait devant, cassait des branches de merisiers chargés de fruits. Il y avait des mares profondes sous lesquelles le chemin disparaissait. Il fallait les contourner ou les franchir sur des arbres jetés à terre. Le métis se retournait à demi, glissait un regard vers moi et continuait à rafler des merises. Par moments, le bois étouffait tous

bruits : je hélais l'attelage à pleine voix pour le retrouver.

Nous atteignîmes la rivière. L'embarcation fut mise à l'eau. Pendant que le guide arrimait les bagages, le silencieux Trépanier s'approcha de moi, cligna de l'œil dans sa direction, et murmura :

— Vous n'emportez pas de bière?

Ma figure exprima une surprise mêlée d'inquiétude. Il prit un ton rassurant :

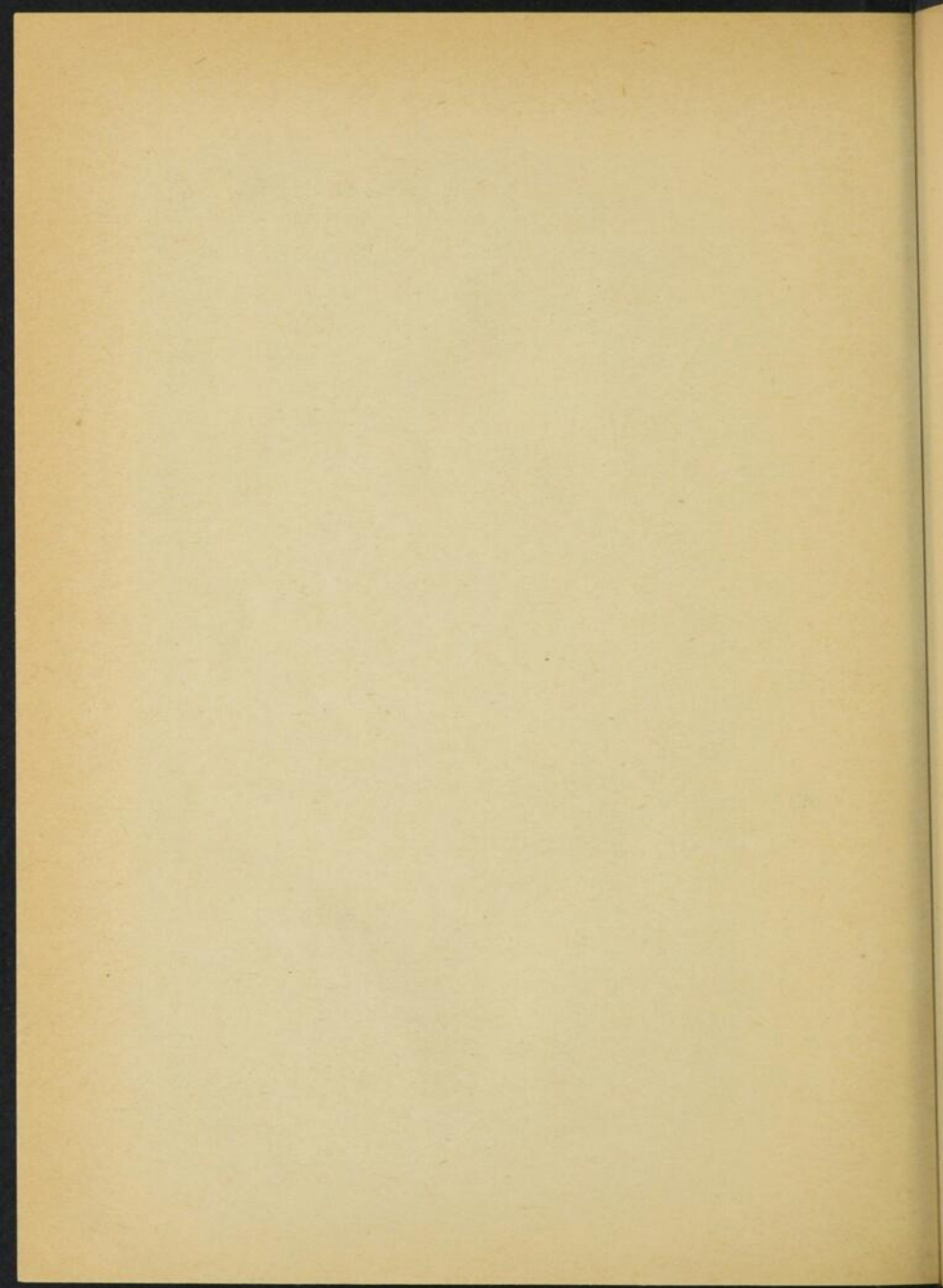
— Du moment qu'il n'aura rien à boire, dit-il, il est « correct ». C'est un bon garçon et un guide capable. Mais faut pas qu'il voie de boisson... Alors il n'a plus sa tête.

Je regardai la Kiamika bourrée d'eau fuyante, enlisée dans la forêt, le désert de solitude où j'allais m'enfoncer pendant plusieurs jours, sans autre compagnon qu'un métis à réputation d'alcoolique.

J'accrochai mon regard une dernière fois au visage placide, aux yeux bleus de Trépanier : il représentait le dernier lien avec la civilisation. J'embarquai, face à l'avant, enchantée de n'avoir sous les yeux que la rivière, ses détours, ses déroulements, ses réticences et ses révélations, ses rives écrasées sous les lourdes verdure. L'aventure commençait. La pagaie plongea dans l'eau comme pour en prendre la température.



SUR LES RAPIDES DE LA RIVIÈRE KINGSMERE



Nous avançâmes en silence. J'étais figée dans une immobilité absolue, avec l'impression de n'être plus qu'un visage à la proue d'un corps. Il était placé au premier plan pour recueillir et transmettre tout ce que cette nature inconnue consentait à lui livrer. Le ciel nuageux pesait sur elle. Le canoe glissait dans un fourreau de brume. Les feuillages avaient l'air composés d'eau opaque. Bientôt, le ciel creva juste au-dessus de nos têtes, se vida dans l'étroit canal que nous suivions. Mes vêtements étaient déjà mouillés, et je faisais en esprit l'inventaire de ce qu'Auguste appelait mon « butin », c'est-à-dire mon mince bagage.

— Il y a un *camp* tout près où on pourra s'abriter, dit une voix en arrière de moi.

Nous débarquâmes sur la rive recouverte d'un limon putride.

— C'est ben écœurant, dit Auguste, en remarquant mon hésitation à y poser le pied.

Il allait devant, écartant les branches. On enfonçait jusqu'au genou dans l'eau, la vase, les arbres pourris. Je vis dès le début du voyage que j'aurais à me tirer d'affaire toute seule, et le souvenir de Delphin et du charmant Alma-Rose en compagnie desquels j'avais remonté quelques mois auparavant la farouche Péribonka, jusqu'au camp Chapdelaine, me fit m'attendrir sur mon

sort présent. L'homme des forêts cherchait un gîte, sans se préoccuper si je pouvais le suivre.

Une hutte de rondins à l'écorce dépenaillée surgit, formant une tache noire dans la brousse. Auguste ouvrit la porte, parcourut l'intérieur d'un regard satisfait et s'assit sur ses talons, près du poêle rouillé. Une odeur épouvantable s'échappait de là. Le sol était jonché d'écailles et d'arêtes de poisson. Au fond de la cabane, il y avait, à hauteur d'homme, une couchette de bois ou traînaient des débris de paille.

Le métis décida d'allumer le poêle pour sécher nos vêtements, tout en me contant l'histoire de l'occupant de la cabane, un « draveur » qui avait vécu dans ces bois toute sa vie, et dont on avait trouvé le cadavre dans la Kiamika, au dégel, le printemps dernier.

De temps en temps, il regardait au dehors et déclarait :

— Il mouille en désespoir!

Le silence autour de nous, ce silence nouveau pour moi, était si absolu que le cri aigre d'un engoulement me fit sursauter :

— Est'un rossignol, déclara-t-il gravement.

Il referma la porte et nous ne fûmes plus éclairés que par le rougoiement du poêle.

— On sera au sec icite pour la nuit, dit-il, en envoyant à droite et à gauche des jets de salive.

Il chiquait sans arrêt, comme une chèvre broute, en remuant son maigre menton.

Cette perspective me remplit d'horreur. A la première éclaircie, je donnai le signal du départ, malgré les soupirs du guide et sa lippe de désapprobation. Au sortir de la cabane, je retrouvai mon allégresse. Quoique le ciel demeurât couvert, la Kiamika me parut engageante, l'air respirable.

A midi, nous fîmes halte. La hache, la poêle, le petit seau à bouillir le thé, les assiettes émaillées, les couverts à manche de bois, furent déballés, le paqueton à vivres sorti du canoe. Auguste découpa avec agilité une plaque d'écorce de bouleau pour allumer le feu, abattit un arbuste qu'il ficha obliquement dans le sable et y suspendit le seau à thé.

Une fois le repas prêt, il versa dans un gobelet d'étain un breuvage d'apparence sirupeuse, évidemment à son intention, remplit son assiette de lard grillé et de pommes de terre, s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à manger sans mot dire.

Il eut une expression d'étonnement ingénu quand il me vit faire la grimace pour essayer d'extraire du feu et de la fumée le seau à thé dont l'anse rougeoyait et ne se décida qu'après réflexion à venir à mon aide.

— Dans les camp', chacun mange quand il est prêt, marmotta-t-il.

J'avalai le brou de thé, assise sur un tronc d'arbre, pendant qu'il dévorait une incroyable quantité de lard à moitié cuit. Puis il se mit à ramasser les ustensiles. Je cueillis des framboises qui poussaient autour du campement et lui en offris une poignée qu'il refusa d'un branlement de tête.

Tout allait bien : la pluie avait cessé et Auguste fumait la pipe au lieu de chiquer.

Il piétina le feu pour l'éteindre, grave, le calumet à la bouche. Je pressai le départ, dévorée du désir d'aller plus loin, de voir se dérouler l'interminable Kiamika que d'autres, peut-être, eussent trouvée monotone et qui m'enchantait.

Nous arrivâmes à des rapides. Nouveau débarquement. Je saute la première, sans hésitation cette fois, dans la vase. Les paquetons sont déposés sur la berge, le canoe, qui pèse près de cent livres, chaviré sur les épaules du guide. Il fend de la proue les broussailles du portage. On ne voit plus que ses longues jambes maigres. Il ressemble à un échassier à étrange carapace. A l'autre bout du portage, il met le canoe à l'eau et revient chercher l'équipement. Autour de chaque paqueton est passée une courroie de cuir qu'il applique sur son front. Toute la charge porte sur

le dos : les épaules et les bras restent libres. De ses mains boucanées, il fauche les moustiques, aussi épais sous les arbres que balle de grain vanné au vent. Je porte la hache, les pagaies, mon sac, des couvertures.

— Obliez pas vot' butin ! me crie-t-il.

Je le suis, trébuchante, têtue, allègre, exaspérée. Les moustiques me dévorent le dos et les bras à travers mon chandail, l'eau clapote dans mes bottes d'élan fumé garanties imperméables, Auguste crache. La chaleur fait elle-même l'effet de moustiques, tant elle exaspère le sang et la peau. Malgré tout, je suis ravie et ne renoncerais pas à l'expédition pour n'importe quel voyage en train de luxe.

Le guide est pessimiste. Il prédit la pluie, l'orage, plus de chaleur encore, la difficulté de trouver un endroit où camper. S'il m'arrive, à l'entrée des rapides, de m'écrier : « Nous allons chavirer ! » il répond d'un ton morne : « J'cré ben qu'oui ». Aussi pris-je le parti de ne plus rien manifester et d'affronter sans mot dire les situations les plus étonnantes.

Je m'accoutumai peu à peu à la présence de celui que j'appelais en dedans « la créature ». Je parvins même à l'oublier. Placée à l'avant du bateau, je n'avais d'yeux que pour l'inoubliable spectacle : le déroulement parallèle des eaux et

des bois. Auguste répondait volontiers si je l'interrogeais. Mais il prenait rarement la parole le premier.

Il disposait d'un surprenant vocabulaire : les hérons étaient des hurons, les libellules des alouettes, les nénuphars de l'harbe à orignal, les martins-pêcheurs des pêcheux. Et tous les oiseaux dont il ignorait le nom : des rossignols. Je pouvais juger d'après ses rares remarques à quel genre de préoccupations il était en proie. Ses yeux glauques fouillaient la rive ; ici, il y avait du bois sec pour le feu, là de l'épinette pour les « beds », ailleurs, un endroit plat pour la tente. Dans cette crique, le poisson était mordeux.

Vers six heures, nous arrivâmes en vue du lac Kiamika. Il était temps de chercher un refuge. L'orage suspendu toute la journée sur nos têtes allait éclater. Nous aperçûmes une hutte que je considérai de loin avec méfiance. J'engageai le guide à dresser la tente sur une adorable plage de sable fin au fond d'une anse. Sa lippe s'allongea :

— Ça va bardasser, dit-il. Vaut mieux s'abriter dans le camp'.

D'un coup de hache, il ouvrit la porte. Plaisante surprise : la hutte avait les proportions d'une grange. Elle s'éclairait sur deux faces par des fenêtres à petits carreaux à travers lesquels

on voyait des buissons de fleurs de feu à hampes roses, hautes comme un homme. Une longue table de bois blanc occupait un des côtés; de l'autre, des couchettes suspendues, de quoi coucher vingt bûcherons. L'air sentait le pin et la fougère. Le plancher neuf craquait sous le pied.

Pendant cette inspection, Auguste avait déjà chaviré, devant la porte, deux troncs d'arbres morts et allumé le feu. J'en pris mon parti : va pour la cabane ! Je déballai les provisions sur la table et mis le couvert pendant que le compagnon allait chercher de l'eau.

De son pas étouffé, il vint près de moi et plaça son long nez au-dessus des paquets. Puis il cracha de plaisir.

— Auguste, dis-je sévèrement, on ne crache pas ici...

Remous d'étonnement et de réflexion au fond des yeux d'eau morte.

— Un camp', fit-il au bout d'un moment, est pas eun' église.

Mais il alla cracher dehors.

Quand le repas fut prêt, il posa sans rien dire une tasse de thé buvable à côté de mon assiette, me servit deux tranches de lard grillé à point, puis chavira une caisse, en guise de siège, à l'entrée de la cabane, et se mit à manger sur ses genoux.

Après le repas, il s'enfonça sous le couvert, abattant à coups de hache de jeunes épinettes. Son ombre se mêlait à celle des sapins. Je le suivais, cassant les menues branches qui devaient servir de couchage. La noirceur des fourrés était impressionnante. Les moustiques devenaient intolérables. Il fallait se hâter : le tonnerre se rapprochait et les éclairs fendaient de terribles déchirures les nuages tendus au-dessus des arbres.

Au retour, il faisait presque noir dans la hutte.

Je choisis la couchette près de la porte, y disposai un lit de feuillage, clousai au chevet une ficelle sur laquelle j'étendis mon imperméable. Le métis s'installa au fond de la hutte.

Il fallait procéder aux préparatifs nocturnes à la lueur du feu qui brûlait devant la porte. Les moustiques avaient envahi l'intérieur.

— Je vas faire de la boucane, dit-il, se parlant à lui-même.

Il dénicha dans un coin un petit seau de fer rouillé, le remplit de débris d'écorce et de feuilles sèches et y mit le feu. Une épaisse fumée s'en dégagait. Saisissant le seau par l'anse, il le promena autour de la cabane, en l'élevant à bout de bras pour le balancer longuement au-dessus des couchettes.

J'assistais, muette et pétrifiée, à ce rite, suivant

du regard l'anguleuse et machiavélique silhouette enveloppée de fumée.

Toute la hutte gémissait, en proie à la forêt démontée. Les arbres au dehors craquaient. Rien que ce mot : dehors, représentait un domaine formidable. Seuls étaient protégés les deux êtres humains réfugiés dans la cabane. Des sapins fouettés par le vent se couchaient presque horizontalement à travers la fenêtre. Des branches velues rayaient les carreaux comme une colonne d'oiseaux migrants.

Auguste, ayant achevé les rites, plaça la boucane au milieu de la hutte et ferma la porte. Il fit tout à fait noir.

Pour atteindre ma couchette, j'avais l'échafaudage d'un banc et d'une caisse branlante posée dessus. Je grimpai, m'assurai que la boîte d'allumettes était placée sous mon oreiller de fortune, défis à tâtons les lacets de cuir de mes chaussures et m'allongeai dans l'axe de la forêt rabattue par le vent, sous le dais du ciel noir porté par les arbres psalmodiants. Cette nuit unique n'était pas faite pour le sommeil, du moins en ce qui me concernait. Mais pourquoi le boucanier qui n'avait aucune raison de rester éveillé, ne dormait-il pas ? Que signifiaient ce silence, cette immobilité, cet affût ? Il n'était pas normal qu'il ne se mit pas à ronfler, enroulé sur lui-même, le nez au mur.

Je retenais mon souffle. Je me remémorai les respirations entremêlées de Delphin et d'Alma-Rose, qui m'avaient paru la pulsation même des eaux et des bois.

Eussé-je préféré être seule, dans cette hutte perdue au cœur de la forêt sauvage?...

J'entendis enfin un ronflement... J'avais mes projets... A travers la porte obtuse, je devinais le feu qui continuait à brûler. Il me fallait le voir. Pareil spectacle ne me serait offert qu'une fois dans ma vie. Le feu m'appelait, et à l'abri de son rempart, la forêt, le silence, la solitude, l'absence humaine.

Je me soulevai, m'assis sur mon lit, tendis une jambe vers la caisse posée sur le banc. Toute la cabane grinça. Un ronflement s'interrompit, et je demeurai suspendue au-dessus d'un gouffre. Quand il reprit, je posai l'autre pied sur la caisse, trouvai mes souliers, soulevai après des recherches le loquet de la porte. Une fois dehors, je le laissai retomber avec bruit. Le feu est là, brave, pétillant, je dirais même murmurant, rouge. L'orage est apaisé. On distingue les grands phlox à l'haléine rose qui s'appuient avec confiance à l'épaisse clôture que forme la forêt. Ils ont l'air de caresser la nuit. Il n'y a aucune malfaisance dans l'énorme nature, mais une tristesse désespérée, un appel on ne sait vers quoi... Elle souffre de ses pro-

portions mêmes, elle les cache comme une infirmité. Les bois sont appuyés l'un à l'autre, donnant une impression de veille plutôt que de sommeil. On entend un vaste ruminement d'étable, comme s'ils continuaient à brouter cette nuit tassée et molle.

Je rentre et dors jusqu'au matin.

*
* *

Arbres du lac Kiamika, arbres de race, grande lignée monotone des arbres, câble aérien, flexible, formidable, accroché à la banquise du Nord, archet résineux aux sonorités de cristal, mes arbres! Arbres aux longueurs, aux épaisseurs, à l'infinité desquels j'ai tressé mon âme. Grande volonté sombre des arbres. Film tragique déroulé interminablement sur l'écran d'un vide mortel. Arbres qui vous pressez sous mes paupières et bourrez d'un feuillage innombrable mon souvenir. Arbres qui formez en moi une forêt de larmes.

J'ai passé des jours à les regarder, oubliant la chaîne des eaux qui menaient à eux. Ils me délivrent d'Auguste. Toute la forêt est tassée dans une posture de lassitude, de peur et de vieillesse. Elle ressemble à certains animaux qui inspirent la crainte parce qu'eux-mêmes en sont remplis. Rien de plus triste que ces arbres enchaînés.

L'homme est entre eux le désir mobile. C'est lui qui pousse en liberté.

Ils se groupent par familles. On distingue l'élément mâle de l'élément femelle, côte à côte, jamais confondus. Les bouleaux sont d'une langueur, d'une mollesse et d'une grâce charnelles. Les sapins réussissent, même au cœur de la forêt, à faire le vide autour d'eux. J'en ai vu amoureux d'un lac, qu'ils encerclaient jalousement. Parfois deux arbres se frôlent de leurs feuilles, ainsi que deux visages. Certains ont un aspect boudeur d'enfants incompris et font la moue avec leurs frondaisons gonflées. Des arbres clairs au bord de la sombre forêt sont aussi expressifs que des regards. A leur pied, il y a des taches de soleil, des baisers de soleil.

Arbres, inspireurs d'une oppressante volupté.

Arbres vierges que la poussière des regards n'a pas salis.

Chacun dans l'énorme masse conserve sa personnalité. Il en est auxquels on a envie de crier, avant de les enregistrer définitivement dans la mémoire : « Ne bougez plus ! » Ah ! si l'on pouvait regarder les gens avec l'intérêt et la curiosité avec lesquels on regarde les arbres, la même absence de lassitude...

On a l'impression qu'eux aussi vous regardent, d'un regard immobile, comme les arbres seuls

peuvent regarder. Il m'est arrivé, avant de dépasser une pointe, de me retourner pour faire signe à ceux que je ne verrais plus, et de les surprendre penchés vers cette forme mouvante qui allait disparaître.

Il y a ceux qui plongent dans la nuit perpétuelle et dont la tête seule voit le soleil. Ceux qui soutiennent, dans des poses torturées, les mourants. Ceux qui sont condamnés à voir pourrir à leur pied les morts et implorent le ciel. J'en ai vu qui cherchaient à s'évader, et s'abattaient dans l'eau avec la pesanteur et la brusquerie d'un original. D'autres, avec désespoir. Car il y a des suicides d'arbres.

Je m'en vais, leur laissant des lambeaux de moi. Il me semble que je ne les ai pas assez regardés, que je ne les ai vus qu'avec la surface de mes yeux. Il y a déjà entre eux et moi un continent.



Cette journée sur le lac Kiamika fut exquise. Nous commençons à nous accoutumer l'un à l'autre, le camarade et moi. Parfois, j'oubliais totalement sa présence à l'arrière du bateau. Si je m'exclamaï à voix haute : « Que c'est beau ! » il approuvait : « C'est beau tout c'que ça peut être. Ah ! batèche, est ben fin ! »

Il continuait à être pessimiste et disait en regardant le ciel :

— Est mouilleux en maudit. On va se faire poigner par des orages.

Mon kodak l'intéressait :

— J'vois ben à c't heure, dit-il, en levant sur moi ses yeux insondables à l'ombre du bizarre chapeau de feutre, pourquoi vous êtes venue par ici : est pour prendre des poses.

Cette explication semblait le satisfaire. Je garde mon sérieux, car lui ne rit ni ne plaisante, et pour lui donner raison, je braque l'appareil sur d'adorables criques sablonneuses, des pointes dansantes de rivage parsemées de bouleaux éternellement penchés sur leur propre image, les Laurentides au loin, couchées à la suite l'une de l'autre. La montagne qui ferme l'horizon ressemble à une puissante momie égyptienne couchée sur le dos, de torse allongé et plat, offrant au ciel son ventre doucement bombé.

Nous aperçûmes une tente dressée sur un barrage de sable qui s'avancait au milieu des eaux. Je la découvris avec un mélange de joie et d'irritation. Nous dirigeâmes le canoe vers elle. Deux jeunes gens coiffés du béret écossais à plume, vêtus d'un blazer à raies écarlates et de la petite culotte blanche des coureurs à pied, se livraient, badine en main, à un assaut d'escrime. Un pen-

non de l'Université McGill décorait leur tente. Je ne sais trop si nous fûmes les bienvenus. Nous campâmes non loin d'eux pour le repas de midi. Il y eut deux feux à flamber sur le rivage.

Au bout de quelques moments, un de nos voisins s'avança vers notre campement, son béret écossais à la main. Son beau visage blond et bronzé souriait d'un air un peu timide. Il présentait, à cause de son costume, un aspect absurde et charmant dans ces lieux. Il expliqua en anglais qu'ils n'avaient plus de sucre... Pourrions-nous leur en céder un peu? Ils étaient là depuis huit jours et levaient le camp le lendemain. Nous n'aurions qu'à choisir dans leurs provisions. Il leur restait des œufs frais... Le nez d'Auguste frétille de convoitise et je dus affirmer que nous ne manquions de rien et pouvions leur passer du sucre sans pâtir. Plus tard, j'allai visiter leur tente fermée d'un rideau fait de branchages de sapin. Un des boys, assis à terre, devant le feu, battait de la pâte dans une petite terrine. Il leva les yeux sur moi :

— Do you grease the pot to make bread? demanda-t-il gravement.

J'appelai Auguste qui sommeillait, étendu sur le sable, à la consultation et il donna son avis : il fallait en effet « graisser le pot » avant de mettre le pain à cuire.

Une glorieuse après-midi d'eaux bleues et de soleil, de bois qui consentaient à reculer un peu et à me délivrer un moment de leur hantise, s'offrait à nous. Le guide me permit de « paletter » pour accélérer la marche. Il se préoccupait déjà de l'endroit où on s'arrêterait pour passer la nuit. C'est en vain que j'eus l'air de consulter ma montre et cherchai à le tromper sur l'heure. Le beau temps le rendait presque loquace. Il me mettait au courant de ses affaires personnelles, que j'écoutais d'une oreille. Pendant que je conversais avec la forêt, il causait tout seul derrière mon dos. J'aiguillai ses propos sur sa famille : une femme et sept petits garçons.

— Moïè, quand j'ai rencontré c'te fille-là, j'étais en bouësson. J'voulais pas l'enjôler. Alle m'a dit : « J'veux ben te marier si tu me maganes pas trop quand t'as bu et si tu me donnes à manger. » J'fas c'que j'veux. Alle dit jamais rien. J'veux ma libarté, moiè. L'été passé, j'sus v'nu icite avec quat' z'amis. On s'a traîné d'la bière avec nous'aut'. On a eu ben du fun. Dans l'avant-midi, on s'poignait du poisson. Le soir, on fasait des courses su' l'eau, et on menait un train ! L'hiver, j'sus toujours dans l'bois à la grosse ouvrage. C'est ben dolent, l'bois, en hiver. J'm'en vas me gréier eune vache au printemps et arran-

ger ma maison. Alle est tout'démanchée : y mouille dedans...

Il avait peu à raconter, en somme, sur son métier de guide. A l'en croire, il n'avait jamais accompagné que des Américains « ben à la mode », c'est-à-dire riches et généreux.

— Eux aut', y poussent toujours un petit cadeau au guide. J'sus sartain que ça leur fait moins de quoi d'ôter un cent pias' de leur poche que moiè cinquante cents. Le mois passé, j'ai parti dans l'bois avec deux touristes. Ils avaient chacun eune femme avec eux, pas eune femme directe, j'cré ben. Mais c'était pas de mes affaires. C'était des croches, ceuss'là. Y n'allaient pas dret. Y z'ont eu le front assez haut de me dire, après qu'on a rôdé quasiment deux semaines dans le bois : « On n'a pas tout' l'argent su' nous aut' pour vous payer. » Y charchaient à blaguer le pauv'monde. Un avait reçu le radillum, qu'y disait. L'vérat d'homme ! N'a pas dû aller loin après c'coup-là. Il était en train d'pourrir debout... Faut s'méfier des gagnes de même.

Vers six heures, il déclara péremptoirement qu'on n'irait pas plus loin. Le canoe piqua sa flèche au milieu d'une anse en forme de croissant. Quelques bouleaux argentés en marquaient les pointes. En arrière, la forêt tirait son rigide cor-deau. Des empreintes toutes fraîches d'originaux

et de chevreuils tressaient un délicat feston sur le sable, au bord de l'eau. On suivait leur piste jusque dans la forêt. Ils étaient venus s'abreuver dans l'anse le matin même.

Le guide ne perdit pas un moment. Je vis à son humeur qu'il avait faim. Les brochets que nous avions pêchés, comme par jeu, durant l'après-midi, étaient bien tentants. Cependant, il s'occupa d'abord de planter la tente. Il poussa un soupir en saisissant la hache. Un bon petit campe fétide eût mieux fait son affaire. Il abattait bouleaux et épinettes avec une dextérité terrible. En deux ou trois coups, un arbre était à terre. La tâche me revenait de casser des brassées de branches. Les moustiques pullulaient... Il fallait gémir, pousser des exclamations exaspérées, ou serrer les dents. Ils me montraient une préférence.

— Je t'en vas t'plumer eune écorce pour mettre le poisson, dit-il, quand la tente fut dressée et les lits d'épinette préparés.

La forêt fournissait la vaisselle. Le mobilier aussi. Il n'y avait qu'à choisir pour poser son assiette un des innombrables billots écroulés sur le rivage, polis par le temps, écorcés par la vague. Je pris mon repas assise sur le sable, à quelque distance du feu. Auguste recevait la fumée en plein visage sans avoir l'air de s'en

apercevoir. Nous ne parlions ni l'un ni l'autre, tant était grand le plaisir de manger.

Son repas le ragaillardit. Il regarda le ciel d'un air presque optimiste et prédit du beau temps pour le lendemain. La nuit était venue. Je jetais de temps en temps un coup d'œil sur l'ouverture béante de la tente. Auguste, à plat ventre à l'intérieur, était occupé à boucher avec des feuillages un trou dans la toile, et causait tout seul :

— J'ame pas ça, moiè, les hibites! Vous m'feriez pas dormir avec les crapauds et les serpents. Les bêtes avec les bêtes, le monde avec le monde. J'ai peur des écrivisses. J'ai mal au cœur d'ça, moiè. Si je me bagnerais, je garderais des can'çons, mon quart, et des chaussons. Si quelqu'un me disait : « T'as eune sangsue après toiè », je me neuillerais. J'amemieux un z'oiseau. Eune fois, un z'ami m'a dit : « T'as eune sangsue su'ta jambe! » J'aperçus ça : alle était pareille à eune vessie. Alle avait passé tout' l'avant midi su' moiè. Ça lâche pas, ça, eune sangsue. Alle avait parcé son trou. Ça fasait trois grosses bosses grand'comme un trente sous. Saint'y Paul! Je l'ai pris, je l'ai mis su' eune écorce. Je l'ai fait brûler avec eune allumette. Alle avait beau grouiller...

J'écoute malgré moi. Il y a pourtant de plus beaux ramages à entendre. Les lounes lancent

sur les eaux leurs cascades de rires nerveux, voluptueux, tremblants, effrénés, leur strident cri de joie, si proche de l'épouvante. Elles voguent sur le lac par groupes familiaux, le mâle et la femelle encadrant les petits, inconscientes de la présence des hommes. Il semble que les rives leur fassent des signes mystérieux. Je les vois nager majestueusement vers le but, sans que rien les en détourné.

C'est l'heure où les créatures de la forêt viennent s'abreuver. En voici une sans doute sortie de sa tanière : Auguste, qui se chauffe devant le feu, dressé sur ses hautes jambes, s'étire, bâille, grogne, coule un regard rampant vers la tente. Il a planté dans le sable des pieux qu'il a coiffés de ses indescriptibles chaussettes pour les faire sécher. Il chavire le canot sur le sable et place les paquetons à l'abri.

Je rentre. Le feu brille à l'entrée de la tente, alimenté pour la nuit de substantiels billots. Le lac est au niveau de mon visage couché. Sur la rive opposée, j'aperçois la faible lueur du brasier de nos voisins. Malheureusement, le compagnon de wigwam rabat sans mot dire la porte de toile qu'il attache avec soin, de peur du froid, des « bibites », ou peut-être des maléfices de la forêt. Plus de lac, plus de croissant de lune au ciel, plus de forêt repliée sur elle-même, peureuse, réduite

à une ombre. Plus d'espoir d'assister aux ébats des chevreuils sur le sable ou au pesant défilé des orignaux. Les lounes se font entendre. Leur chant est devenu une plainte lancée à de longs intervalles, comme si elles s'en effrayaient elles-mêmes, une sorte de coup de sirène plus mélancolique que lugubre, où se mêlent une douceur et une tristesse infinies. Grâce à ce cri, l'étendue devient brumeuse et bleue. Elles ont l'air des enfants souffreteux de la nuit, difficiles à endormir. Ce n'est plus des eaux que leur plainte se lève, mais du fond de la forêt. C'est la forêt qui appelle. C'est à elle que je songe en m'endormant.

*
* *

Je sens bien qu'elle refuse de se laisser exprimer. Tout ce qu'elle me permet pendant ces journées où j'ai suivi le déroulement de sa lisière, c'est de la regarder sans me lasser. Il est inutile de chercher à rendre le sentiment qu'elle inspire, et cela vaut mieux. Un sentiment qu'on n'arrive pas à exprimer a d'autant plus d'empire. Il n'y a qu'à se laisser entraîner par la forêt, dans une course sauvage. Les impressions foisonnent, sans qu'il y ait à les traduire en paroles. On ne peut pas plus tenter de la pénétrer en esprit qu'on ne la pénètre en réalité. Il faut demeurer sur les

bords. Dès les bords, elle devient profonde, elle verse dans le mystère. Dès les bords, elle vous retient. Elle vous livre un peu de son secret qui est la peur. C'est en vain qu'elle serre dans ses bras le charmant et fugitif été. Le Nord reviendra, faisant peser sur la pliante façade toute en feuilles son chaume blanc. Elle se tasse déjà sur elle-même pour lutter contre lui. Elle est liée à ces rives pour l'éternité. Sa véritable grandeur est cette résistance. Jela crois amoureuse de l'homme, qu'elle ne fait qu'entrevoir et ne peut retenir. Elle lui offre l'aventure, et pour elle-même c'est l'absence d'aventure. J'ai vu des arbres qui se penchaient pour me regarder passer.

*
* *

Le péttillement du feu me réveilla. Il faisait jour. Le compagnon était occupé à hacher son tabac sur un billot. Quand il eut fini, il alla se laver les mains avec ostentation avant de découper le lard pour les grillades. Je n'allais plus le reconnaître! Nous devions lever le camp de bonne heure, car j'avais pour objectif le lac Brûlé, et je savais que la route serait longue.

Une petite barque peinte en rouge apparut, venant dans notre direction. Auguste déclara que c'était le canoe des gardes-feu, qu'il connaissait

bien. Il s'avança à leur rencontre. Il y avait un vieux à figure réjouie qui fumait la pipe, assis à plat au milieu du canoe, pendant qu'un homme jeune pagayait. Voici le bout de dialogue que je surpris :

— Auguste ! maudit serpent ! cria le jeune garde d'un ton de plaisir intense. Qu'est-ce que tu fais par icite ?

— Et toi, mon maudit vérat de Wilfrid, où que tu vas porter ta peau du diable ?

— Je m'en vas sarmenter pour l'affaire du neuillé qu'on a repêché la semaine darnière à la barrure de sable, dit Wilfrid, reprenant son sérieux. Depuis quand que t'es par icite ?

— Nous sommes montés dimanche...

— Tu vas pas me faire crèrer que t'as pas mis ton nez dans la bouèsson depuis dimanche... Et où qu't'étais quand ça a bardassé su'llac ?

Auguste retourna son pouce par-dessus son épaule et baissa la voix :

— J'sus là avec eune femme. All' vient poser des portraits. On a fait nos beds dans le campe de l'Intercolonial. J'avais peur de maganer ma tente. Tout' tournaillait partout, la bad luck, quoi ! Et puis, eune femme, tu comprends, ça a peur de tout.

Wilfrid avait la main emmaillottée d'un linge douteux. Il s'était écrasé un doigt en clouant ses

affiches contre le feu. Je le badigeonnai d'iode, fis un pansement. J'observais l'air gêné de son gros visage rouquin aux yeux verts pendant l'opération... « Eun' femme, tu comprends... »

Nous visitâmes la plaisante hutte que les gardes occupaient au bord du lac, où tout était en ordre comme dans un logement de vieux garçons méticuleux. En arrière, il y avait un petit jardin envahi de framboisiers sauvages. Dans un coin, parmi les broussailles, trois croix faites de branches croisées. Trois noms, et au-dessous l'inscription suivante : « Drownd-Neuillé ».

— Des draveurs neuillés ensemble dans la Kiamika le printemps passé en descendant des billots, dit le jeune garde.

Ainsi la forêt avait ses morts. Il ne devait pas être déplaisant de dormir là, s'il est vrai que les morts ont leurs plaisirs et leurs déplaisirs. La forêt valait mieux qu'un caveau de famille, dont la promiscuité doit être odieuse.

Aux abords du camp, des bouteilles vides : gin, whisky, bière. Auguste les ramassait, les humait de son long nez. Je n'étais pas sans inquiétude.

Nous remontâmes la rivière Brûlée. La chaleur était intense, quoique supportable, dans cet étroit couloir bordé de végétation. Nous avançons dans un silence absolu. Les pistes d'originaux étaient nombreuses et, comme disait mon compagnon,

j'espérais poser leur portrait. Mais rien ne se montrait.

Je n'avais d'autre désir que de continuer à avancer. L'idée d'avoir à revenir faisait mal. La rivière était tortueuse, ramassée sur elle-même, ne consentant à se livrer qu'avec mesure, plus riche encore que la Kiamika, présentant à la fois la variété et la monotonie des grands spectacles. D'énormes arbres tombés, sous lesquels nous passions, formaient parfois une arche d'une rive à l'autre. On voyait avec étonnement du sable au pied de la forêt, et ce sable faisait songer à une volonté qui a cédé peu à peu, à une douceur usée, étirée et faible. Le reflet des aulnes dans l'eau évoquait une pensée qui se cherche, confuse et impuissante, et se résigne à une inutile dispersion.

Le canoe faisait eau, légèrement. Nous avions dû cogner contre quelque rocher au passage des rapides. Le guide le chavira sur la berge, alluma du feu, fit fondre de la colle et répara la déchirure. Je voyais bien que la perspective de passer la nuit au lac Brûlé ne l'enchantait pas. Il m'entretenait des difficultés qui nous attendaient aux prochains rapides. Un portage d'un demi-mille. Et mouilleux en désespoir! Des moustiques ben tannants! Et les originaux ne se montreraient pas aujourd'hui. Plutôt des loups.

Je dus céder. Nous nous retrouvâmes sur le lac Kiamika au soleil couchant. Nous surprîmes les lounes qui faisaient le tour de leur domaine en poussant leurs trémolos frénétiques. Leur chant du soir diffère de celui du matin. Il n'y a pas, pour l'esprit et pour l'oreille, régal plus spirituel que l'aubade donnée par les lounes à l'heure où un rivage inhabité s'indique à peine au sein de la forêt. Ce ne sont plus des voix de bacchantes ivres, mais un chant de rossignols des eaux, pur, liquide, un fil de notes tremblantes qui se déroule.

Auguste regarda la tente avec satisfaction, et les lits préparés. A l'intérieur, régnait une température de fournaise. Après diner, nous fîmes un tour de canoe jusqu'à la grande décharge du lac, dans un bras de rivière bordé de massifs de rhododendrons sauvages, à travers lesquels on apercevait des marécages sans fin, des troncs d'arbres noircis par l'incendie, des sapins desséchés qui gardaient à leur sommet des nippes de feuilles. Spectacle d'une désolation inouïe, à laquelle se mêlaient une douceur pensive ou une austère grandeur. L'autre rive du lac était bordée de trembles, médiocres et disciplinés, tous de même hauteur, en somme méprisables malgré la richesse de leur frange. Le regard se détournait d'eux pour se reporter sur l'immense région dévastée.

Au retour, le poisson pêché en route fut salé et arrimé dans un panier adroitement fait d'une écorce.

— Le poisson, ça se conserve, dit le pauvre diable, qui le destinait à la maisonnée des sept petits Poucets.

Je regardais la nuit, merveilleuse de douceur, de paix et de clarté, le ciel qui faisait équilibre, par sa masse liquide, au pesant vaisseau de la forêt. Les lounes avaient regagné leurs nids. Je goûtai l'ivresse d'être seule. Et pourtant, durant ce voyage, que de fois l'élément humain me manqua. Car la créature des bois qui m'accompagnait était vraiment d'une espèce plus animale qu'humaine, quoique inoffensive. Il y avait des moments où sa présence, interposée sans cesse entre le paysage et moi, m'irritait. J'étais venue là pour la forêt et l'aventure qu'elle représentait. Je voulais n'avoir d'yeux que pour elle, et c'était ce pauvre sauvage dépenaillé et crasseux, uniquement préoccupé de ses propres besoins et de sa propre sécurité, que je me surprénais à observer.

Il se chauffait maintenant devant le feu. Chaque soir, il se séchait ainsi avec soin sur toutes les faces, toutes les sinuosités, toutes les coutures, debout, pivotant lentement sur lui-même, se frottant les tibias, se frottant le ventre, en bâillant de satisfaction. Les grosses chaussettes noires

fumaient au bout des piquets. Il avait la fâcheuse habitude de les rentrer dans la tente pour la nuit.

Je décidai de coucher à la belle étoile et transportai mon lit dehors. Peut-être les originaux viendraient-ils boire... Peut-être la forêt nocturne me réservait-elle quelque révélation... Au loin, les collines s'enduisent de fusain pour la nuit. Auguste me regarde avec intérêt passer du cold cream sur mon visage brûlé.

— Est de la graisse à moustiques ? fit-il,

Au lieu de placer les bagages à l'abri sous l'embarcation chavirée, il les mit dans la tente, laissa retomber sur lui les deux pans de toile de l'entrée et les attacha de l'intérieur.

Je fus seule dehors. Il n'avait pas cherché à me dissuader de mon idée. La lune me baignait la face. Les moustiques se rapprochèrent. Le feu envoya sa fumée dans la direction opposée. Une des histoires d'Auguste me revint à la mémoire : celle du loup « sarvier » qui avait enlevé son chien, sous ses yeux, sans lui donner le temps de saisir son fusil, à l'endroit même où nous campions... Les moustiques, passe encore... J'implorai le ciel de concocter un bon petit orage qui me donnerait un prétexte à chercher refuge sous la tente. Mais la nuit demeura d'une merveilleuse, d'une désolante sérénité.

Je me décidai enfin à rentrer. Il fallait opérer

le plus vite possible pour ne pas réveiller tout à fait le dormeur, rentrer par brassées les épinettes et trouver place parmi les bagages.

L'odeur était suffocante... Je débouchai sans bruit le trou dans la toile, à la hauteur de mon visage. Ce fut une fenêtre improvisée, avec vue sur le lac. Un cri de loue perça la forêt que formait l'obscur silence, comme un rayon de lune d'une douceur lumineuse et résignée.



Le jour du retour, nous fûmes debout à 4 heures du matin. Au-dessus de nos têtes un ciel boursoufflé. Auguste a sa lippe d'orage. Une fois prêt il embarque le premier, contre sa coutume, s'éloigne à coups de pagaie rapides. Je reste debout au bord de l'eau, trop surprise pour être effrayée. Une lueur passe dans ses yeux couleur de serpent sous les feuilles :

— Si je vous laissais là, seriez-vous capab' de trouver vot'chemin par le bois ?

Je ne puis répondre par une plaisanterie, car il n'a jamais lui-même le ton d'un plaisant. J'attends, impassible, sans le quitter du regard. Le canoe fait demi-tour. Une épaule anguleuse se place d'elle-même sous ma main pour m'aider à embarquer. Nous revenons par un chemin diffé-

rent, ce qui m'enchanté, mais les lacs, cette fois, paraissent bien grands, et comme penchés d'un côté sous la violence du vent, prêts à verser. L'eau est couleur de mortier. Je pagaie de toutes mes forces, — mes faibles forces dont l'autre, j'en ai peur, se moque — les dents serrées. Nous rencontrons les gardes-feu qui vont lever une porte d'écluse au confluent de la rivière et naviguons quelque temps ensemble. Malgré l'orage, ils chantent :

Sire le roi, vous n'aurez pas ma fille,
Sire le roi...

Le vieux tente d'allumer sa pipe.

— Le tabac, crie-t-il en clignant de l'œil du côté d'Auguste, ça vaut mieux qu'une créature. Une créature, on peut s'en passer.

Auguste a compris comme moi la signification du terme. Mais il ne relève pas la plaisanterie. Il y a des moments où on le prendrait pour un gentleman.

Gentleman ou non, il sait manier un canoe. Nous dépassons les gardes. Un coup de pagaie maladroit nous ferait chavirer. Il est bien étonnant qu'il me permette de me servir de la mienne. A quoi pense-t-il ? Il me demande si je sais nager. Les rives sont devenues invisibles.

Les arbres apparaissent minces comme des fils. Le lac reprend son terrible prestige. En regardant les vagues, j'adopterais volontiers le langage du guide : « J'ai mal au cœur d'ça ! » Au lieu de prédire qu'on va chavirer, il déclare qu'on ralliera le bord si le vent augmente.

Une fois sur la rivière où les eaux ont considérablement monté depuis l'ouverture des vannes, cela va seul. Le voyage prendra deux fois moins de temps qu'à l'aller.

A midi, nous profitons d'une éclaircie pour accoster. Rien ne pourrait empêcher Auguste de cuire ses patates et son lard. Je ne sais d'où il sort le bois sec, mais jamais il n'a de difficulté à allumer le feu. A peine a-t-il eu le temps de remplir son assiette, d'une façon sauvage, sans plus de déploiement de politesse à mon égard, pendant que de mon côté j'épluche une orange sans me soucier de lui, qu'une pluie torrentielle éclate. Toute la forêt se secoue sur nous comme un chien mouillé. Une pluie non moins fournie de jurons pittoresques lui fait écho. Je crois qu'Auguste m'a entendue rire, car il ne se décide à renverser le bateau pour nous abriter qu'après que nous sommes trempés. Je m'assois sur un paqueton. Lui me fait face, appuyé sur un genou, soutenant l'embarcation de sa tête et de ses bras. Je n'ai jamais vu d'aussi près ses yeux, rendus

plus insondables encore par l'ombre du canoe.

— Auguste, croyez-vous aux loups-garous? demandai-je subitement.

— J'y créerai quand j'en verrai, répond-il d'un regard qui n'est pas sans défi.

Il est de meilleure humeur, car il a réussi à avaler son dîner. Il fait même pour l'été prochain des projets auxquels il m'associe :

— Si j'sus t'assez argenté, je m'en vas me gréier eun'chaloupe ben léjare, en écorce, de douze pieds...

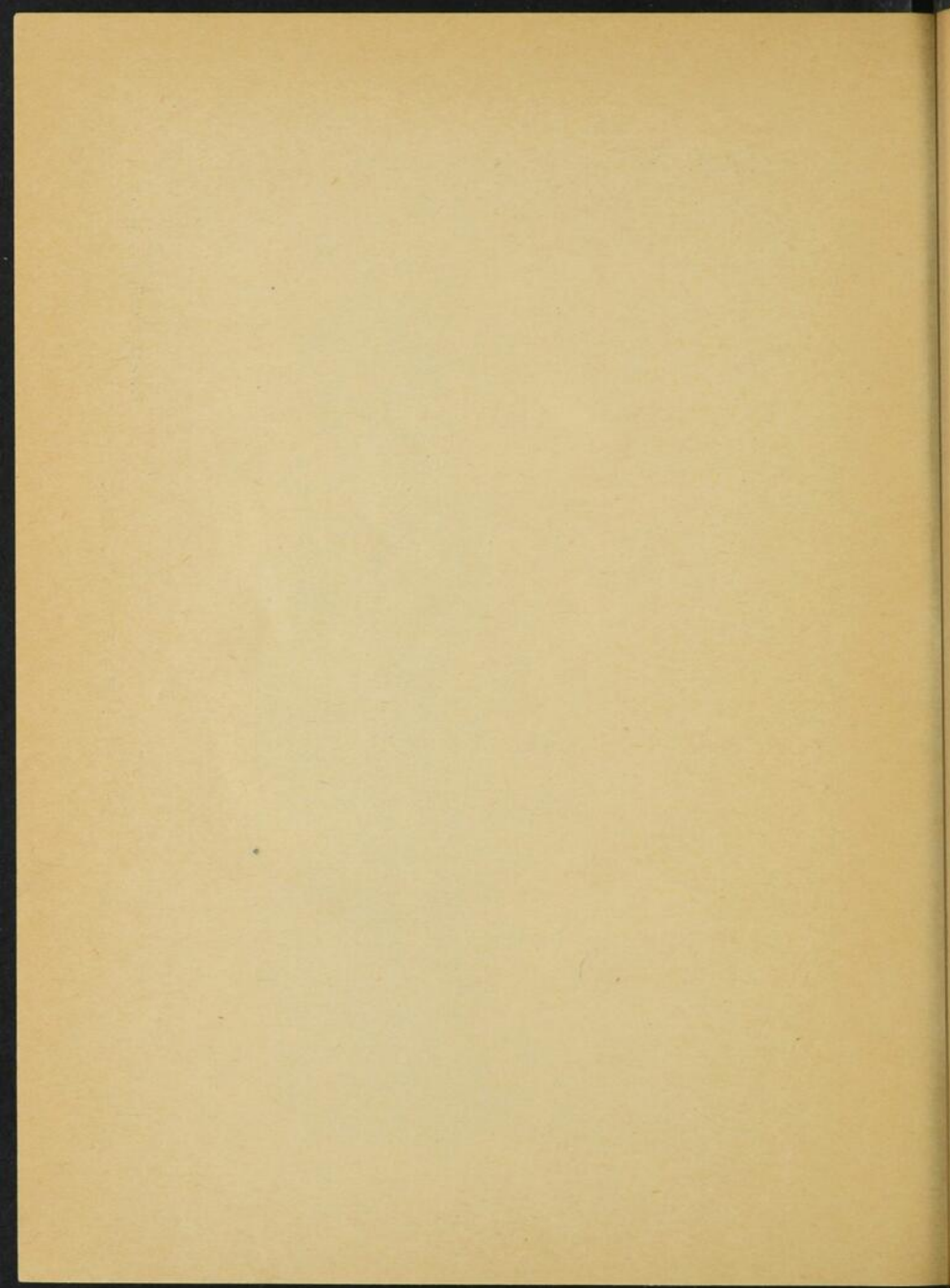
La forêt une fois de plus en sa compagnie... Pourquoi pas?

Nous revîmes ce soir-là la ferme Trépanier. Les merisiers au bord du chemin, les champs défrichés où les pierres entassées formaient au centre d'étranges tumulus, la prairie fraîchement fauchée, le puits de bois, le grand chaudron de cuivre où bouillait en plein air la lessive, le chien épagneul à boucles noires qui eut l'air de nous ramener à la maison comme des voyageurs égarés, la chatte fourrée de lait doux, le fermier tout en bleu, depuis le regard jusqu'au bourgeron de toile, la fermière à la chevelure lisse, grasse et tondue nous accueillirent. J'eus de l'eau chaude, des pantoufles sèches, et trouvai ma robe de civilisée étalée sur le lit, dans une chambre où un autel du Sacré-Cœur occupait une humble



Photo Canadian National Railways.

CHEVREUIL TRAVERSANT UN LAC



petite place, et dont les murs étaient décorés d'images de première communion et de pelotes de l'ancien temps. La fenêtre donnait sur un parterre où poussaient des « rubans de la mariée » et des « sabots de la Vierge ».

Auguste troqua une partie de son poisson pour de la crème fraîche et nous primes notre dernier repas en commun sur l'herbe devant la maison, pendant qu'il achevait de se sécher au feu de la lessive.

— Quand on est poigné par la pluie, ça se r'vire en rhumatis', dit-il, et sur cette dernière vérité, il alla se terrer dans le foin de la grange et on ne le revit plus de la soirée. Je dormis dans la petite chambre qui avait l'air d'un reposoir.

Nous devions nous séparer au lac Saguay. J'eus le temps, avant de prendre le train, de me faire conduire à sa maison. C'était une lamentable cabane à quelque distance du village, plantée dans un endroit désert, entourée d'une clôture de fil de fer qu'il fallait franchir à l'aide de planches placées à califourchon dessus. Les sept petits Poucets jonchaient l'herbe autour de la demeure. Une femme édentée, d'aspect minable, une Indienne pur sang, me regarda venir, immobile, portant sur son visage une espèce de sourire décoloré.

L'intérieur de l'habitation répondait à ses abords.

— J'espère qu'y bouèra pas tout' l'argent, dit-elle en accentuant son rire craintif. Faut r'nipper un garçon pour l'école.

Quand je repassai devant l'hôtel, le métis qui me guettait poussa la porte du bar et vint me faire ses adieux. Une flamme pétillait dans ses yeux. Il se rattrapait du régime sec de la Kiamika.

— On a besoin d'argent chez vous, dis-je, avec un regard dans la direction de son triste logis... Soyez bon garçon...

— Et vous aussi ! répondit-il sans sourire.

Je me suis délivrée de lui en racontant cette histoire. Il passera dans mon souvenir. A travers sa grimaçante image qui commence déjà à s'effacer, demeure celle de la forêt, inaltérable.

CHANT DE L'ESPACE CANADIEN

Quelqu'un, dans le vide espace, m'a appelée par mon petit nom. Peut-être l'espace lui-même. L'espace en forme d'arbre, qui se nourrit par le sommet de divinité, et recourbe ses antennes à la recherche de l'homme. Quelqu'un qui n'avait pas de face. Une grande épaule se prêtait dans la nuit noire, et des bras retombaient pour enclore.

Ce nom qui me forçait à l'entendre les yeux levés était un fruit du temps, une lente et merveilleuse éclosion. Tout l'azur le prononçait avec un rire. La terre se mettait sur le dos pour jouer avec. Il se barbouillait avec hardiesse sur le ciel vertical. Une main de maître guidait ses doigts.

J'ai refusé au sommeil de faire couler entre moi et celui qui m'appelait un bras de rivière. Il s'avancait ayant un nom à la bouche. Il ne portait pas d'autre signe. Il ne vieillissait pas à la manière d'un homme. Il ne devenait pas peu à peu une

cellule creuse et voyageante qui perd le pouvoir de se poser.

Je me suis laissé environner, sans devenir cependant prisonnière. L'azur a des barreaux ployants et un pollen de liberté chatouille mes narines.

La mort s'est sauvée avec ses nippes pourries. Il ne reste auprès de moi que ce claironnant matin, dur, bronzé, au sexe nu, qui jette aux échos deux syllabes féminines.

L'air neutre de ma maison devient d'un étonnant lyrisme, aux larges ailes, mais aux pattes crochues, agrippées à une sphère bourrée de substance.

La terre m'a jeté ses clefs, négligemment, et j'arrive au nœud de l'obscur, à la cave centrale du mystère.

Tout cela parce qu'un petit nom fut prononcé, qui fendilla le moule musculeux dans lequel le temps finit par emprisonner la forme humaine.

Une voix tomba sur moi comme une récompense lentement méritée, une sorte de comète dont j'aurais suivi la course dans le ciel, en laissant mon corps aux épines, et qui finit par s'immobiliser. Je levais la main à l'endroit exact où elle s'était arrêtée.

L'étendue consentait à n'être plus que deux syllabes balbutiantes réfugiées à son sommet, qui

se pressaient l'une contre l'autre comme deux plumages.

Je me sentis adossée à un contentement qui forma derrière moi une montagne. Je fus seule avec un appel. Je m'appuyai aux deux portants d'un nom, je franchis sur deux échasses le marécage de la terre. Je m'avançai vers le sein de cette tendresse qui m'appelait, vers l'abîme de cette voix qui était sans attaches, sans origine et sans fin.

L'espace s'inclinait comme une caresse, mais il gardait sur sa bouche un duvet d'immensité. Il me touchait pour la première fois.

Il eut ainsi qu'un corps une droite et une gauche, il oscilla, il ne fut plus qu'un chuchotement de l'humain et du divin haussés à la même mesure, et je dus le recueillir, défaillant, dans mon oreille.

FIN

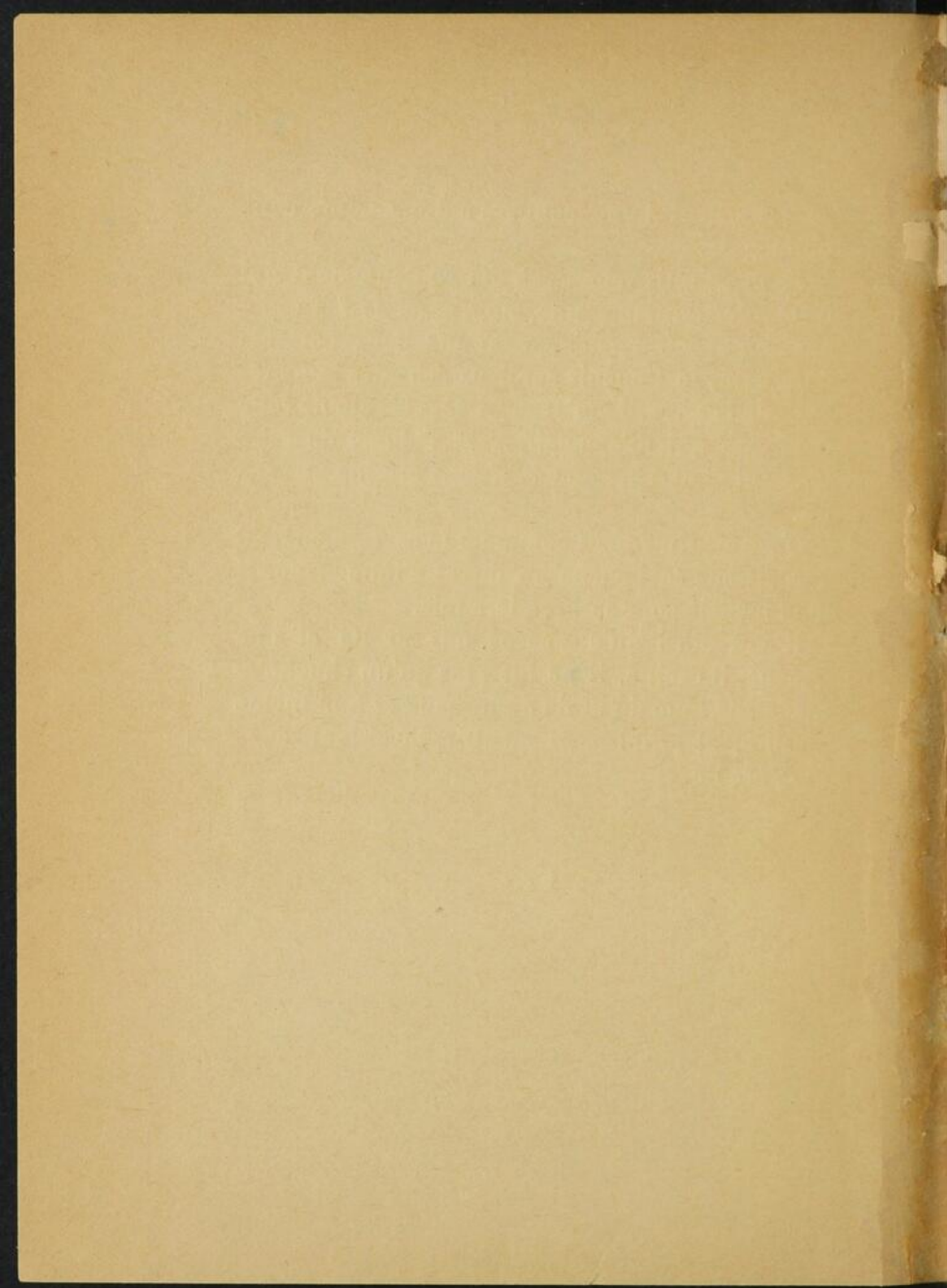
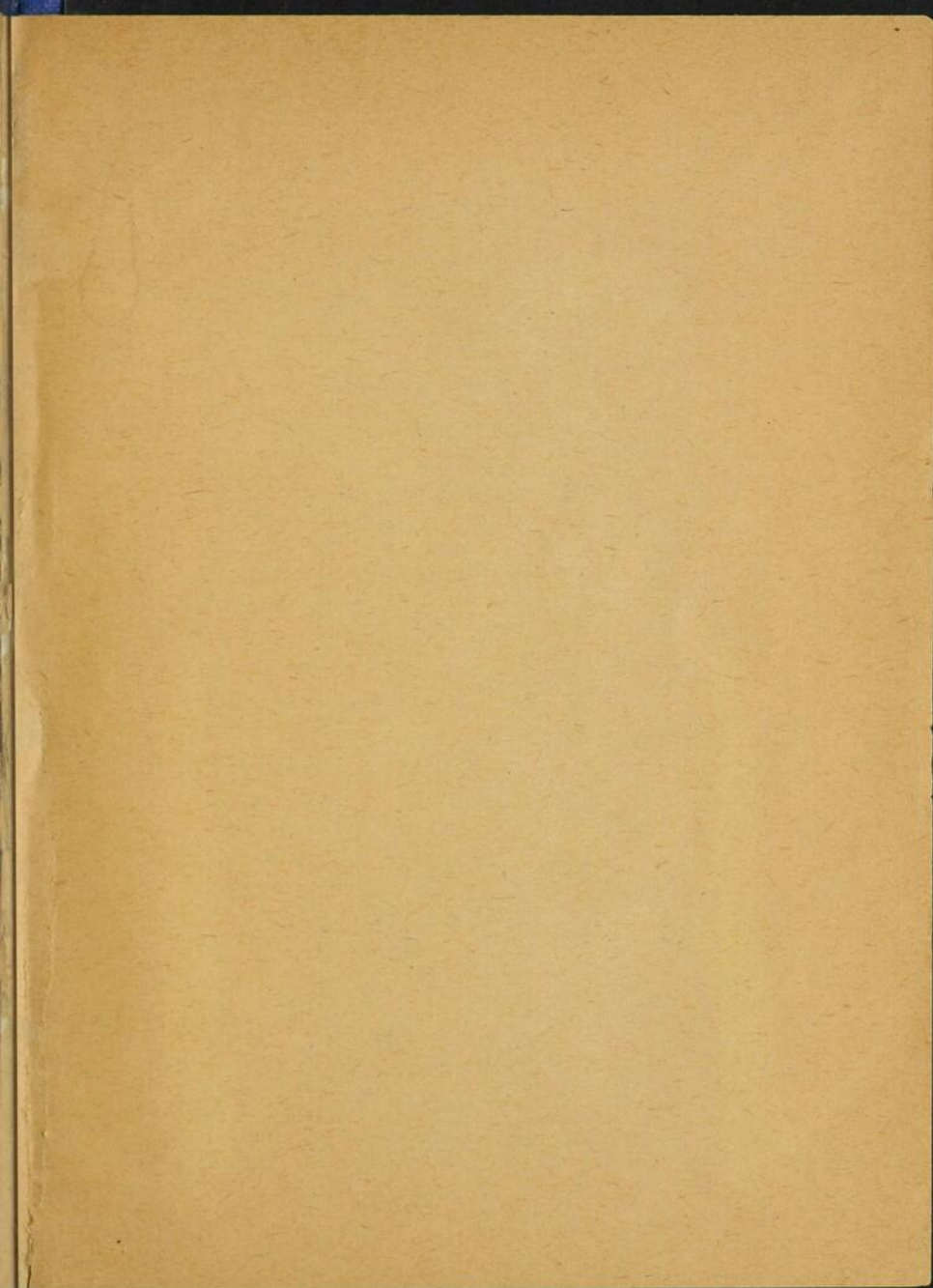


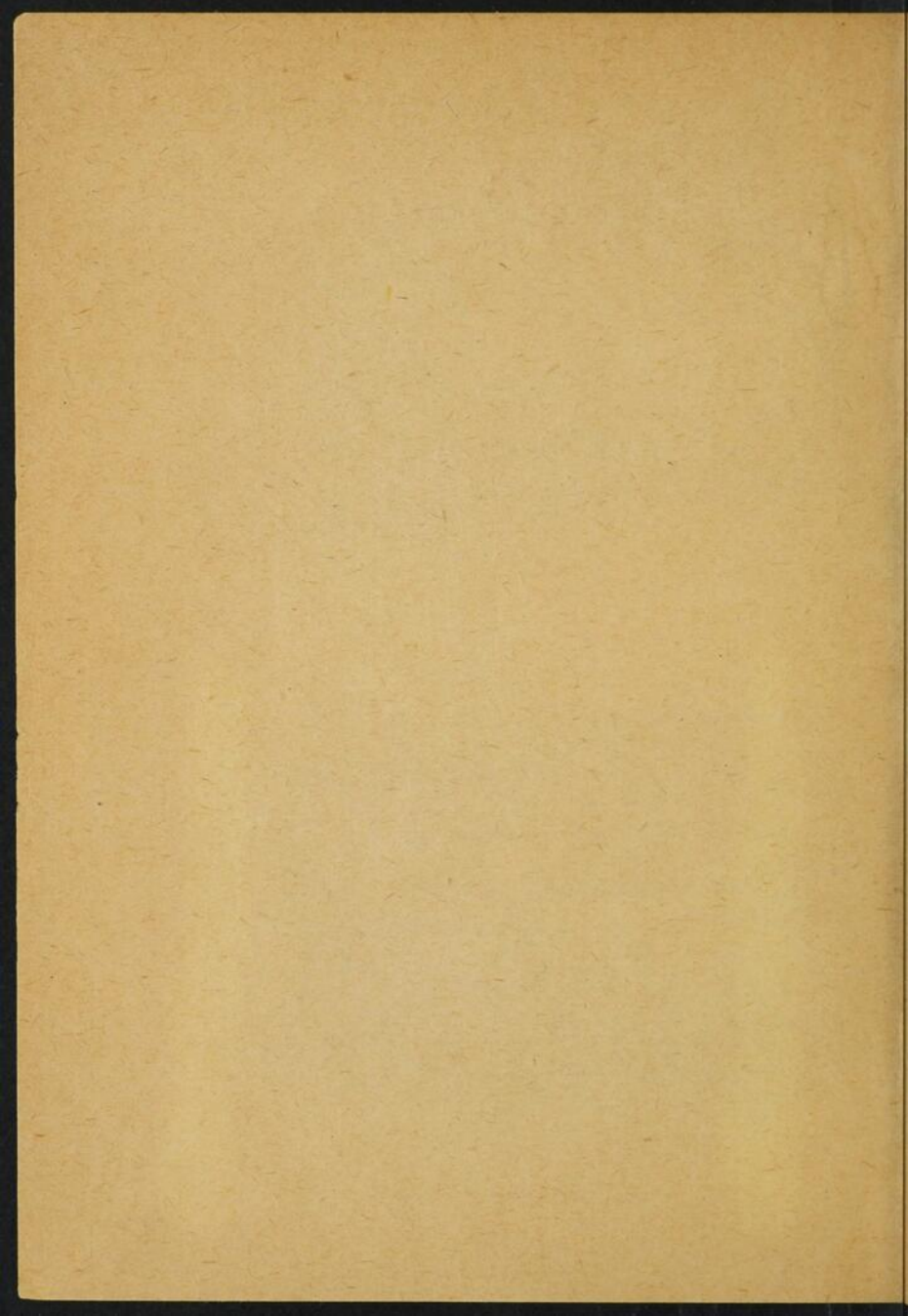
TABLE DES MATIÈRES

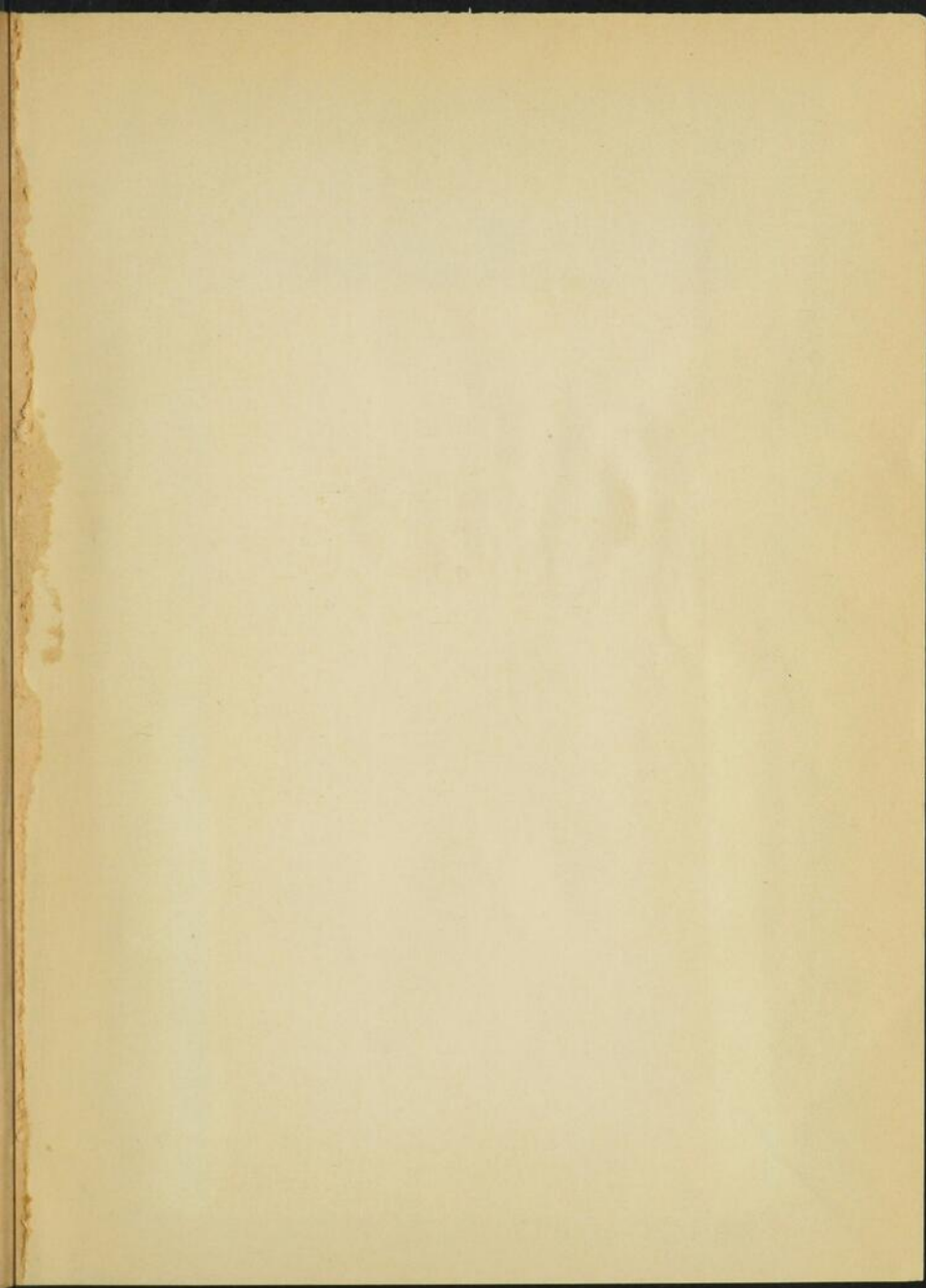
I. Chant canadien.	5
II. Aube canadienne.	15
III. Symphonie blanche.	21
IV. Musique de la neige.	31
V. Matines	40
VI. Nuit sur le Mont-Royal.	62
VII. Autres matines.	70
VIII. Montréal sous une tourmente de neige	91
IX. La Rue Sainte-Catherine à Montréal	101
X. Le Saguenay.	114
XI. Le Saint-Laurent.	120
XII. Hiver dans les Laurentides.	130
XIII. Printemps dans les Laurentides	136
XIV. Le Lac Echo.	150
XV. A Péribonka, avec les Chapdelaine	171
XVI. En canoe, à travers la forêt.	196
XVII. Chant de l'espace canadien.	235

TABLE DES GRAVURES

Jasper National Park	9
La Rivière Kiamika.	17
Banff National Park	33
Une route dans l'île de Montréal.	49
Une allée du Mont-Royal en hiver	63
Les sports d'hiver sur le Mont-Royal, Montréal. . .	81
Le château de Ramezay, ancienne résidence des gou- verneurs français à Montréal	97
La rue Sainte-Catherine à Montréal	105
Coucher du soleil sur le Saguenay.	113
Sur le Mont-Royal, Montréal. — A l'arrière-plan, le Saint-Laurent	121
En raquettes dans la forêt	129
La chasse à l'orignal	145
Coucher de soleil sur le lac Pélican	161
L'église de Péribonka.	177
Sur les rapides de la rivière Kingsmere	201
Chevreuil traversant un lac	233







DATE DE RETOUR

15 FEV 71

"Lelyo" 11

C848.9

13768

L522a

AUTEUR

Le Franc, M.

TITRE

13768

BNQ



000 554 373